

PER
S-400
EX.2

56e année, No 10

a-e.

Montréal, 29 juillet 1944

Le Samedi

DIX CENTS

Notre nouveau feuilleton :

LA MÉPRISE

Par

Dessin LEROY **MARC MARIO**



"Il doit avoir la dysidrose ...il ne nous emmène plus marcher"



Ce qu'est la dysidrose

La dysidrose ou "pied d'athlète" est une infection de la peau causée par des micro-organismes qui s'alimentent de peau morte et de la sueur qui se produit entre les orteils. Il en résulte de l'irritation, souvent suivie de crevasses douloureuses.



Comment vous la contractez

Les micro-organismes qui causent la dysidrose se transportent dans l'air et la plupart des gens en ont sur les pieds à un moment ou l'autre. Ils sont aussi présents sur les carpettes de salles de bain, dans les piscines de natation, sur les planchers et les couvre-planchers. Comme vous le voyez, il est à peu près impossible d'éviter le danger de l'infection.



Comment savoir si vous l'avez

Avant de vous mettre au lit, examinez les espaces entre vos orteils. Ecartez ceux-ci avec soin. La peau est-elle humide, fendillée, sensible, enflammée? Eprouvez-vous de la démangeaison? De tels symptômes indiquent ordinairement que vous avez la dysidrose.



Comment y remédier

Inondez la peau fendillée entre les orteils avec de l'Absorbine Jr. non diluée—matin et soir. Protégez-vous contre le retour de l'infection. Faites bouillir vos bas 15 minutes et désinfectez vos chaussures. Dans les cas avancés, en plus d'employer l'Absorbine Jr., consultez votre médecin.



Ce que fait l'Absorbine Jr.

1. L'Absorbine Jr. détruit, *par contact*, les micro-organismes qui causent la dysidrose.
2. Elle dissout les produits de la transpiration dont s'alimentent les organismes de la dysidrose.
3. Elle assèche la peau entre les orteils.
4. Elle aide les tissus brisés à se cicatrifier.
5. Elle apaise la démangeaison et la sensibilité.

Aux pharmacies, \$1.25 la bouteille.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal

ABSORBINE Jr.

Soulage aussi promptement les muscles sensibles, les pieds brûlants et fatigués et les brûlures du soleil.



CHOSSES ET AUTRES

LA VITAMINE "C" DANS LES FRUITS

Les prochaines semaines apporteront sur nos marchés de la vitamine C sous sa forme la plus délicieuse... des fraises fraîches. Une portion moyenne donnera les trois-quarts de la qualité requise de vitamine C pour une journée. D'autres fruits d'été, tels que framboises, cassis et cantaloups sont aussi d'excellentes sources de cette vitamine qui, dit la Division d'Hygiène alimentaire du ministère des Pensions et de la Santé Nationale, à Ottawa, est la vitamine la plus difficile à se procurer.

De tous les approvisionnements de sels minéraux et de vitamines essentiels à la santé, ce sont ceux en vitamine C que les Canadiens doivent surveiller davantage. Ce fait fut mis à jour par un comité d'experts en matière d'alimentation du Canada, de l'Angleterre et des Etats-Unis, après une étude des approvisionnements des aliments disponibles pour les civils dans ces trois pays.

L'Angleterre, malgré la grande rareté de fruits agrumes et de tomates, était mieux servie en vitamine C que le Canada et les Etats-Unis.

Les pommes de terre, les légumes verts à feuilles et les légumes jaunes constituaient les deux groupes d'aliments fournissant aux Anglais 80% de la quantité de vitamine C qu'ils reçoivent. Le rapport publié par le comité indique que l'année dernière, les Anglais eurent une fois et demie autant de vitamine C provenant des pommes de terre, que les Canadiens, et neuf fois autant de la même vitamine dans les légumes verts à feuilles et dans les légumes jaunes.

ET LA PATATE...

L'humble patate qu'on avait, jusque-là traitée avec dédain, commença à jouir d'une considération nouvelle, lorsqu'il y a quelques années, on se rendit compte de sa richesse en vitamines et en minéraux. Cette considération ne fit que s'accroître quand les femmes apprirent que ce légume méprisé n'était nullement susceptible de développer chez elles de vilains bourrelets de graisse.

La pomme de terre connut un renouveau de succès ce printemps, lorsqu'une pénurie temporaire la rendit rare, et, par conséquent, précieuse. Selon les experts des services d'hygiène alimentaire d'Ottawa, c'est surtout la façon de cuire les pommes de terre qui détermine leur apport en fer et en vitamine C.

Ces spécialistes nous conseillent d'observer quatre règles:

Premièrement, garder les pommes de terre dans un endroit frais et sombre;

Deuxièmement, ne pas les peler ou gratter;

Troisièmement, employer aussi peu d'eau que possible dans la cuisson;

Quatrièmement, les servir promptement dès qu'elles sont cuites.

En suivant ces simples conseils, vous économiserez du temps et des combustibles et vous préparerez des repas plus savoureux et plus nourrissants.

ENCORE LA VITAMINE "C"

Les roses sont parmi les plus beaux ornements de nos parterres. Qui n'a jamais passé quelques instants à les contempler, à respirer leur odeur. Bien peu de personnes au Canada savent cependant que, la rose effeuillée, il se développe à la place une espèce de fruit que les Anglais appellent "rose hip" et qu'ils utilisent pour fabriquer un sirop délicieux, très riche en vitamine C.

En 1943, cinq cents tonnes de ce fruit furent ramassées en Grande-Bretagne et converties en un sirop qu'on donna aux bébés, au cours de l'hiver, pour remplacer les oranges qui étaient presque introuvables.

Nous sommes au temps où les roses sauvages fleurissent à profusion le long des routes et des bois, d'un bout à l'autre du pays. "Remarquez bien où elles se trouvent", suggère le Dr L. B. Pett, directeur des Services d'Hygiène alimentaire, à Ottawa, et, "l'automne venu, allez en cueillir le fruit que vous convertirez en confiture ou en sirop. Au cours de l'hiver, alors que la vitamine C se fait rare, vous serez heureux de retrouver cette provision à portée de la main.

TRANSPORT EN G.-B.

En Grande-Bretagne, sept mille trains par semaine transportent les ouvriers entre leur foyer et l'usine de guerre. Les ouvriers d'une seule usine font par semaine près d'un quart de million de voyages dans plus de 400 trains.

"A mes yeux," dit un cheminot vétéran, "l'un des faits les plus intéressants de cette guerre est la façon dont les chemins de fer britanniques ont organisé le transport des civils et du flot toujours croissant des approvisionnements et du personnel de guerre."

En l'espace de trois semaines, 185,000 hommes, 20,000 véhicules et 220,000 tonnes de provisions ont été transportés par rail aux ports britanniques à destination de l'Afrique du Nord. Il a fallu mobiliser, sur les voies ordinaires, 440 trains de fret spéciaux et 15,000 wagons.

Le travail des chemins de fer au cours du blitz est à peine connu. Dans une petite ville anglaise, une cabine d'aiguillage de 68 leviers fut démolie par un coup direct. Elle fut remplacée le lendemain par une cabine munie d'un mécanisme à action solidarisée. Deux semaines après, tous les signaux privés et ceux de la voie principale fonctionnaient normalement à ce terminus où la circulation est intense. Les artisans de cet exploit dormaient dans des fourgons et mangeaient tout en travaillant.

Lors des mêmes raids aériens de 1940-41, 160,000 personnes se réfugièrent dans les abris du "tube" et du métro de Londres. Des trains spéciaux apportaient tous les soirs onze tonnes de vivres dans ces profonds abris.

CARNET
EDITORIALLES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEEMembres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du CanadaLe Samedi
La Revue Populaire
Le Film975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAURédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOLDirecteur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJORChef du tirage:
ODILON RIENDEAUNOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, QuébecAux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-RivièresEntered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879ABONNEMENT
CANADA SEULEMENTUn an \$3.50
Six mois 2.00AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LA PETITE EGLISE

J'ai souvenance d'une petite église comme il ne s'en voit guère aujourd'hui. C'était une toute petite église de village; un vrai village comme on n'en bâtit plus; quelques douzaines de maisons coiffées de chapeaux pointus dont quelques-uns étaient un peu de travers mais tenaient bon tout de même contre le vent. C'était peuplé de braves gens sans ambition ni malice, surtout les très vieux. Plusieurs d'entre eux ne s'en étaient jamais assez éloignés pour le perdre de vue et ils croyaient peut-être que la terre finissait à leur horizon. Ils ne s'en portaient pas plus mal pour cela, bien au contraire.

On ignorait là l'électricité, donc tout le cortège de besoins nouveaux qu'elle a créés et les bons vieux se chauffaient au soleil en fumant leur pipe sous les mêmes arbres où ils avaient joué, trois-quarts de siècle auparavant en se roulant dans la poussière. Le petit village n'avancait pas dans le progrès, bien sûr; il restait stationnaire dans le calme et chacun trouvait que c'était mieux ainsi.

On ne pensait guère à une cathédrale en voyant la petite église, ou bien c'était comme on peut penser à l'aigle en regardant son œuf; la majesté du grand est en puissance dans le petit quand tous deux sont de la même lignée.

Elle datait de loin, la petite église; on y avait baptisé les plus vieux du village et les grands-pères de leurs grands-pères; d'autres encore avant eux; elle avait vu passer bien des hommes et des événements. La voix de sa cloche unique avait été familière à tous ces gens-là, c'était une sorte de lien sensible avec le passé. A force de s'être mêlée à toute la vie du village depuis très longtemps, la cloche de la petite église avait fini par avoir quelque chose qui ressemblait à une âme.

Il y avait, dans ce temple campagnard, des bancs de chêne admirablement durcis et brunis par les années; tant de générations y avaient passé qu'ils étaient polis au point que le moindre rayon de soleil s'y étalait en nappes resplendissantes. Un antiquaire les eût couvés d'un regard d'envie.

Il se fit un jour une sorte de bilan de la fortune immobilière de tout le pays et la petite église fut expertisée pour estimation comme tous les autres édifices; expertise pour la forme, comme beaucoup de choses administratives mais qui fut tout de même la cause d'une courte discussion entre les experts; les uns lui attribuèrent une valeur assez élevée à cause de son ancienneté, les autres ne virent en elle qu'une construction vieillotte, démodée, sans intérêt, donc insuffisante pour être l'expression d'un capital de quelque importance. Ces gens-là étaient tous des ânes; les petites églises qui sont debout depuis des siècles ont tant de valeur qu'elles n'ont pas de prix. Les gens de la haute finance ne savent pas se pencher suffisamment pour apercevoir ces subtilités-là.

Le curé de la petite église était toujours un très jeune ou un très vieux; on la confiait aux jeunes pour commencer doucement leur expérience de la vie paroissiale et l'on y envoyait les vieux pour y terminer leur carrière dans un repos relatif. Chose remarquable, les vieux duraient là beaucoup plus longtemps que les jeunes, comme si la petite église leur livrait un peu de son secret de permanence.

On bâtissait solidement autrefois; on y mettait le temps mais c'était de l'ouvrage bien fait. Les murs de la petite église, élevés d'aplomb sur de bonnes fondations en étaient la preuve; la pierre, devenue grise au dehors, était restée saine en dedans, sans la moindre fissure et la charpente du toit était faite de poutres énormes, en chêne qui avait durci avec le temps et semblait ne devoir jamais connaître la décrépitude des matériaux. Il y a de belles charpentes modernes, en métal, qui ne dureront jamais aussi longtemps que les vieilles charpentes des petites églises.

Cette charpente, enchevêtrée comme à plaisir, avec des coins d'obscurité pleins de mystère, avait un attrait puissant sur l'imagination des jeunes garçons, surtout celle

des collégiens en vacances; on ne voit pas de ces choses-là dans les grandes villes, ou bien s'il en existe, elles ne sont pas à la disposition des jeunes explorateurs en herbe. Je suis sorti plus d'une fois de ce sombre dédale plein de poussière et de toiles d'araignées mais plus heureux qu'un roi. Ils n'ont, en effet, jamais connu, ces rois, l'immense plaisir, doublé parfois d'un petit frisson de crainte indéfinissable, qu'on éprouve à parcourir un clocher trois ou quatre fois centenaire et ses annexes qui se prolongent de tous côtés dans un demi jour blafard. Cela crée des impressions qui ne s'effacent plus.

De telles explorations n'étaient cependant pas toujours possibles; il fallait, pour cela, que le sonneur eût oublié de fermer la porte du clocher mais, heureusement, cela lui arrivait quelquefois; alors on en profitait.

Il aurait pu arriver que, se rappelant son oubli, le sonneur fût revenu sur ses pas pour fermer la porte mais, de mémoire de jeune explorateur de clocher et de vieilles charpentes, la chose n'est jamais arrivée. Il y a vraiment une destinée favorable aux audacieux; à moins, toutefois, que le sonneur ne se souvint d'avoir été jeune autrefois, lui aussi et qu'il n'ait pas voulu jouer de vilain tour aux grimpeurs qu'il avait fort bien vus. C'est ainsi qu'il flotte toujours un peu de mystère sur les choses du passé.

On s'attache aux constructions comme aux personnes; l'habitude de les voir leur donne une physionomie que ne connaît pas le simple passant; la petite église était regardée comme la bonne vieille grand-mère de tout le village. Elle tenait peu de place et ne menait pas grand bruit mais elle faisait, à titre indispensable, partie de la vie de chacun. Et puis, il y avait cette sorte d'aurole d'immortalité qui la parait. Parmi les vivants, personne ne l'avait vu naître, personne ne la verrait mourir. Il est des disparitions qui semblent impossibles.

Ce sont de telles pensées qui font le bonheur d'un petit village ou d'un grand peuple. Sans doute rien n'est fixé à demeure ici-bas et les gens mouraient dans le petit village comme partout ailleurs mais les traditions et l'esprit restaient les mêmes; les générations passaient comme passent les moissons sans cesse remplacées par les suivantes et gardant toujours le même aspect au champ. La petite rivière qui coule doucement est toujours la même, la colline n'a pas changé d'aspect et le soleil qu'on dit pourtant bien vieux a toujours le même éclat. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que la manière de penser et de vivre d'un petit village puisse changer, surtout quand il oppose une certaine force d'inertie, la plus forte de toute, à la pénétration des idées extérieures et qu'il est favorisé dans cette résistance par une situation géographique bienveillante? Vous comprenez mieux maintenant pourquoi les villageois avaient la certitude que leur petite église devait durer toujours.

Mais il existait, de par le monde, d'autres hommes se souciant fort peu des idées des autres et moins encore des petites églises; dans un but de conquête et de rapine ils détruisaient tout cela. Ils rasèrent la petite église sous le feu de leurs canons et envoyèrent à la fonderie la cloche qui avait une âme. Il y eut, sans doute heureusement pour eux, beaucoup de bons vieux qui furent tués et ne virent pas cela.

Je revois encore la petite église multiséculaire, sa puissante charpente aux coins de mystérieuse obscurité et ses bancs de vieux chêne miroitant sous le soleil; j'entends encore le son clair et chantant de sa cloche et je revois aussi la silhouette du vieux sonneur qui oubliait parfois de fermer la porte du clocher.

Mais ce n'est plus que dans un lointain et très doux souvenir...

Fernand de Verneuil



LA CHUTE DE LA BÊTE

LA LÉGENDE SACRÉE nous apprend qu'une formidable lutte bouleversera le royaume céleste en des temps qui précéderont de loin l'apparition de l'homme sur la terre. Lutte d'une violence extrême entre des intelligences supérieures, celles du Bien et celles du Mal.

Combien de temps dura-t-elle ? quelles en furent les péripéties ? autant de questions sans réponses précises parce qu'elles sont trop en dehors du cadre de la vie des hommes pour être traitées selon leurs méthodes. Nous ne pouvons que laisser l'imagination s'élancer dans des profondeurs du Temps et de l'Espace, au sein des mystérieux abîmes où la vie universelle prend sa source et, si elle peut vaincre le vertige de l'âme qui la saisira, elle se penchera sur le gouffre du néant.

C'est dans ce gouffre qu'ont été culbutées les légions orgueilleuses des anges rebelles ayant à leur tête le plus brillant d'entre eux, Lucifer. La pensée revient de cette hallucinante évocation avec des visions d'horreur grandiose ; elle se retrouve sur une terre perdue comme un grain de poussière parmi des milliards d'autres astres accomplissant leur destinée depuis des millions de siècles, ce qui n'est même pas une seconde d'éternité ; et sur cette terre elle reconnaît le reflet pâle mais fixé en permanence de la terrible lutte des temps

cosmiques. Lutte cette fois, mesurable à la taille des hommes qu'elle concerne. Etrange et douloureuse destinée que celle de tout être vivant sur la terre comme dans son atmosphère ou dans les eaux des fleuves et des océans. La vie ne peut être conservée qu'aux dépens d'autres vies, que ce soit dans le règne végétal ou animal. En vertu probablement de son grade élevé dans l'échelle des êtres, l'homme a puisé sa subsistance jusque dans sa propre espèce mais la civilisation a décrété que la faim n'était pas une excuse suffisante pour tuer et manger son semblable ; elle a placé les questions d'intérêts au-dessus de la vie elle-même et leur a concédé à elles seules le droit de dévorer même des peuples entiers.

L'intérêt prend des aspects divers et porte des noms différents selon les personnes qui s'en font une règle de conduite ; tout cela se résume sous un vocable général : l'ambition, c'est-à-dire la recherche de la domination. Ce qui causa la felle révolte des anges rebelles suscite périodiquement, dans l'espèce humaine, des petits Lucifers aux ailes de chauve-souris.

Fatalement, ces derniers sont voués à la chute comme leur illustre modèle mais ils laissent ensuite un souvenir beaucoup moins durable dans l'histoire. S'il leur reste une lueur de bons sens ils le savent [Lire la suite page 20]

Chronique de la préhistoire et de l'actualité

Par LOUIS ROLAND

Les noces de bois des Cent Ménages

LES CENT MARIAGES jocistes de 1939 sont un fait unique dans l'histoire de l'Eglise. Ils n'ont pas été, comme beaucoup l'ont cru, une attraction au Congrès de la J.O.C. Ils ont été une affirmation solennelle, publique, du droit des jeunes à fonder un foyer, en une période critique de chômage, où la jeunesse était oubliée, empêchée de se créer un avenir. Mais en affirmant ce droit, elle montrait qu'elle comprenait son devoir qui est de ne pas fonder un foyer sans s'y être préparée longuement et sérieusement.

ACCEPTATION DES COUPLES

Au delà de 250 couples ont sollicité la faveur de faire partie des Cent Mariages ou plutôt de la cérémonie monstre. 106 seulement ont été acceptés, car il fallait remplir certaines conditions et on était très exigeant.

PREPARATION LEGALE

Toutes les formalités ecclésiastiques et civiles nécessaires pour assurer la validité et la légalité du mariage; vérification des documents; permissions des curés des paroisses, etc... ont nécessité le travail de six prêtres pendant trois semaines. En effet, deux Pères Oblats, un Père Franciscain, un Père de Ste-Croix, deux prêtres séculiers ont travaillé à la préparation légale des cent Mariages. Un prêtre, aumônier jociste venu de Normandie pour le Congrès Jociste, a été heureux de prêter son concours.

Deux prêtres ont pris quinze jours bien comptés, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, pour copier les registres.

VINGT REGISTRES

En se contentant des registres ordinaires de la paroisse, il aurait fallu au moins 6½ heures pour signer les registres. Pour parer à cet inconvénient 20 registres spéciaux ont été autographiés par les Registraires, civil et ecclésiastique.

Ainsi organisé les signatures n'ont pris que 45 minutes.

A LA PAROISSE NOTRE-DAME

Par permission spéciale les registres sont conservés à la paroisse Notre-Dame bien que les mariages aient eu lieu dans la paroisse St-Eusèbe.

Deux anneaux pour chaque couple.

Contrat de Mariage.

Chaque couple a un contrat de Mariage.

COMMENTAIRES DES JOURNAUX DU TEMPS

Un Journal faisait remarquer que le 23 juillet a été le seul dimanche sans pluie durant l'été 1939.

Un autre soulignait la beauté et la grâce de la plupart des Cent Mariées.

Un reporter du Toronto Star délégué au couronnement du Pape disait: "J'ai vu à Rome plus d'enthousiasme mais je n'ai jamais vu une piété comme celle qui existait aujourd'hui dans un stade de baseball."

NOCES DE BOIS

Les Cent Mariés célèbrent cette année leur cinquième Anniversaire de Mariage et seront les hôtes de la Ligue Ouvrière Catholique qui célèbre aussi son cinquième anniversaire. En effet la L.O.C. fut lancée officiellement à l'occasion des Cent Mariages et compte parmi eux plusieurs dirigeants et militants. Tout spécialement Madame Gisèle Chayer, dirigeante générale, Madame Rosée Boulard, dirigeante fédérale des Trois-Rivières et le couple Winner, respectivement président et présidente de la section paroissiale de St-Jean Baptiste de La Salle.

LE 23 JUILLET 1944: CONGRES NATIONAL L.O.C.

Les Cent Mariés participeront donc aux différentes manifestations du Congrès National de la L.O.C. ce jour-là. Ils viendront eux-mêmes affirmer que leur bonheur est dû à la préparation qu'ils ont reçue avant leur mariage par le service jociste dont l'initiative fut prise par le P. Roy, alors aumônier général de la J.O.C.

DINER DES 500 CONVIVES

Après la Messe Pontificale célébrée en plein air, à l'Oratoire du Mont-Royal, les Cent Mariés seront les invités d'honneur à un dîner au Collège Notre-Dame où plus de Cinq Cents personnes pourront les accompagner.

DANS LA BASILIQUE DE L'ORATOIRE

Pour clôturer cette journée, un Grand Jeu Scénique sur la Famille chrétienne aura lieu le soir, dans la Basilique de l'Oratoire. On pourra y accommoder de 8,000 à 10,000 personnes assises, à un prix très populaire. Un film du Congrès de 1939 y sera présenté avant le Jeu. Les Cent Mariés auront là encore le plaisir de communiquer à la population des révélations très importantes.

QUE SONT DEVENUS LES CENT MARIÉS ?

204 enfants nés de 106 couples mariés il y a cinq ans.

2 couples ont été gratifiés de jumeaux. Malheureusement la mort est venue enlever un couple de ces jumeaux.

4 ont eu le malheur de perdre leur conjoint: 2 femmes et 2 hommes.

98 nous ont répondu qu'ils feraient l'impossible pour être des nôtres le 23 juillet prochain.

Il n'y a que trois femmes qui travaillent: une par nécessité et deux par agrément. Ces femmes n'ont pas d'enfants.

OU DEMEURENT LES CENT MARIÉS ?

Une cinquantaine demeurent à Montréal. Les autres à: Cornwall, Ont., St-Jérôme, Rouyn, Abitibi, Sherbrooke, Shawinigan Falls, Granby, Trois-Rivières, Cap de la Madeleine, Rimouski, Drummondville, Joliette, St-Vincent de Paul, Mont-Rolland, Grand'Mère, La Tuque, Beauharnois, Lac Mégantic, St-Hyacinthe, Ste-Sabine de Missisquoi, Ste-Thérèse de Blainville, Ste-Dorothée, Charlemagne et St-Joseph du Lac.

♦ ♦ ♦

LA LIGUE OUVRIERE CATHOLIQUE

La Ligue Ouvrière Catholique groupe les foyers ouvriers pour travailler à l'amélioration de leurs conditions de vie: matérielles, morales et sociales.

SES MOYENS

La formation personnelle et familiale de ses membres; la transformation économique, morale des foyers malheureux par ses C.E., son Journal, son Magazine, ses tracts, ses assemblées populaires, ses revendications.

SES SERVICES

Pour atteindre ce double but de formation des individus et de transformation, la L.O.C. a aussi à sa disposition, l'Entr'aide familiale dont le but est de collaborer le plus étroitement possible avec toutes les œuvres sociales déjà existantes et de créer au besoin les services nécessaires pour l'éducation à faire et l'assistance à donner aux foyers ouvriers.

Voici quelques-unes de ses réalisations:

4,000 jardins ouvriers. — 6,000 budgets familiaux, un nombre considérable de C.E. sur les questions sociales qui ont fourni des chefs pour une dizaine de coopératives diverses: habitation, consommation et production.

Après cinq ans la L.O.C. est organisée dans 10 diocèses et compte 180 sections paroissiales.

LE CONGRES

Le 23 juillet, la L.O.C. se manifestera au grand public à l'Oratoire St-Joseph pour lui dire ses réalisations et ses désirs et pour magnifier dans un grand jeu scénique: cette merveille qu'est la famille chrétienne.

Deux scènes présentées en 1939 au Stadium de Montréal lors de la fameuse cérémonie des cent mariages Jocistes. Cinq ans déjà! comme le temps passe!... 204 enfants sont nés de ces unions, voilà bien qui démontre la vigueur et l'envie de vivre de notre nationalité! Photos Conrad Poirier.





Par ailleurs, il est très probable que le premier homme qui s'est intéressé à l'optique céda tout d'abord à un instinct naturel de curiosité, puis, ne tarda pas à voir dans ce premier tâtonnement une possibilité de corriger les imperfections de la vue. Les usages subséquents qu'on en fit sont l'aboutissement logique de l'insatiable curiosité de l'homme.

De même qu'on inventa en premier lieu la poudre — qu'on appelait même pas à canon — pour les jeux de la pyrotechnie, on inventa l'optique pour notre amusement et notre nécessité. Le mal étant dans l'homme, ce dernier ne tarda pas à se servir du fruit de son intelligence pour le destiner à des fins destructrices.

Mais il y a cette consolation que l'homme n'est pas toujours méchant et qu'après ses crises il tâche de s'appliquer à une vie meilleure... Et le plus grand paradoxe c'est qu'il est extrêmement ingénieux dans ses crises!...

De ces immenses blocs de cristal seront extraits et parachevés des instruments d'optique qui serviront à des fins de guerre. S'il est vrai que sans l'optique la guerre actuelle ne serait pas possible, il est également vrai que, sans elle, le monde actuel que nous aimons en temps de paix nous paraîtrait beaucoup moins agréable.

Photos O.N.F.

L'OPTIQUE AU SERVICE DE L'HOMME



SI LA SCIENCE de l'optique n'avait jamais été inventée, les conflits internationaux comme celui dont nous sommes aujourd'hui témoins ne seraient pas possibles...

Sans doute, comme beaucoup d'autres, êtes-vous sur le point de vous exclamer : "Il vaudrait beaucoup mieux qu'il en soit ainsi!" Sans doute, mais pourquoi, aussi, faudrait-il tenir la science de l'optique — comme toutes les autres, d'ailleurs — responsable de ce mal qui nous afflige en ce moment ? A ce compte, cela reviendrait à dire que pour être parfaitement heureux, il eût été infiniment préférable que nous fussions dans un parfait état d'ignorance ! A ceci, nous pouvons répondre que l'optique n'a pas été nécessairement inventée pour nous fournir l'occasion de nous entre-tuer ; car n'oublions pas que, sans cette découverte, nous n'aurions pas de télescopes, pas de microscopes, pas d'instruments de précision, pas de cinéma, pas de télévision, pas de lunettes d'approche, sans parler de toutes les conséquences immédiates qu'en entraînerait leur subite disparition.



LE SPORT

Par OSCAR MAJOR

SAVAIT-ON QUE ...

■ Clyde Sukeforth, ancien gérant des Royaux, éleveur et agent-recruteur du Brooklyn, a accordé un mérite exceptionnel au jeune arrêt-court, Stan Bréard, pour sa brillante tenue sur le losange des Royaux. Il déplore le fait que Tanis aurait dû se joindre au baseball organisé, depuis cinq ou six ans... Nous avons crié sur tous les toits, pendant plusieurs années, que les propriétaires de la Ligue de baseball Provinciale laissaient de côté, par ignorance, trop de nos bons joueurs locaux. Aujourd'hui, on nous donne tardivement raison...

CONSTATATIONS PEU SATISFAISANTES

L'état physique de nos jeunes canadiens-français présente-t-il des indices de sensible amélioration? Le pourcentage des faibles diminue-t-il notablement? Ce sont deux remarques que vous avez pu faire, comme nous les avons faites.

Les jeunes gens d'aujourd'hui, il est vrai, semblent mieux bâtis que leurs aînés, plus nets d'allure, plus vigoureux, en majorité. Les habitués de nos piscines, de nos patinoires n'ont pas manqué d'admirer la belle tenue physique d'une jeunesse, qui nous promet, peut-être pour demain si elle évite les clubs de nuit et les tavernes, des générations nouvelles de haute qualité.

Et nous ne voulons pas parler des foules ardentes et gourmandes de sports spectaculaires, dont une bonne partie n'est pas plus sportive que la majorité des turfistes qui encouragent le sport des courses de chevaux, en risquant dix, vingt dollars et plus sur les chances de leur favori!

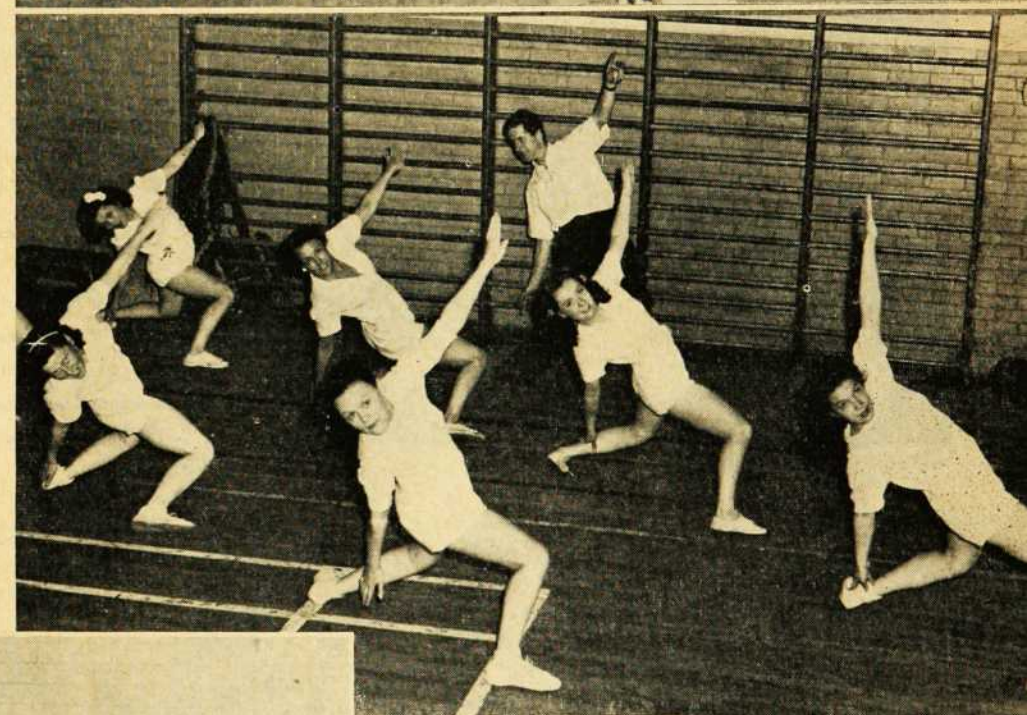
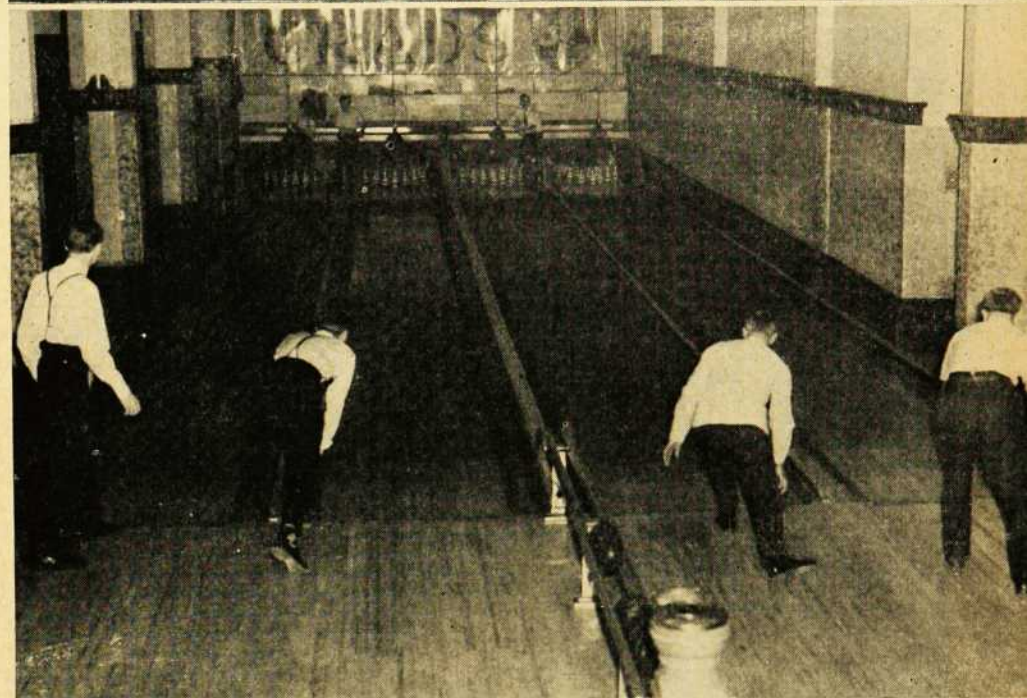
Mais il n'est pas douteux que les adeptes des exercices physiques ont notablement accru leur nombre depuis une vingtaine d'années. Les remarques que forment le point de départ de cet article sont peut-être la conséquence logique et heureuse d'une transformation des mœurs de la jeunesse, si certains ecclésiastiques cessent d'ostraciser, pour des raisons sentimentales, nos as de la culture physique, comme le révérend père Gariépy l'a fait, au sujet du major Lauréat St-Pierre, l'un des meilleurs professeurs de culture physique de l'Amérique du Nord. On a limogé M. St-Pierre pour la seule et unique raison suivante: Il aurait fait les yeux doux à une très gentille demoiselle, faisant partie de son patelin. Quel crime pendable!

Jusqu'ici, l'état physique de notre jeunesse n'a certes pas mérité la médaille d'or. C'est tristement et parfaitement exact et, si les pouvoirs publics ne réagissent pas avec toute la rapidité et l'énergie nécessaires, notre province conservera jalousement la dernière place au point de vue santé. Ajoutons que de là à ne devenir plus rien du tout, il n'y a qu'un pas qui sera vite franchi.

Ce sont des vérités connues depuis longtemps et qu'ont obstinément essayé de truquer les pouvoirs publics pour rassurer l'opinion en la trompant. Toujours la politique de l'autruche. Cela dispense de faire quelque chose.

Sur mille jeunes hommes qui se présentent aux médecins militaires pour examen, près de 55% sont exemptés du service armé. Au surplus, cette constatation fut faite par tous les médecins militaires de notre province. Les entretiens que nous avons eus avec plusieurs d'entre eux nous ont permis de confirmer que seulement 20% de ceux qui font du sport furent refusés pour services militaires, dont l'entraînement assez dur exige des jeunes gens en parfaite condition physique.

Nous pensons que le remède n'est pas dans la vulgarisation intensive du sport, dans la championomanie. Il est dans une organisation méthodique et obligatoire de la culture physique infantile. Si l'on veut des jeunes gens robustes, c'est à l'école qu'il faut les préparer. Jusqu'ici, l'Université canadienne-française a été rebelle à cette œuvre [Lire la suite page 29]



Les directeurs de la Palestre Nationale ont réussi à grouper 1600 membres, en moins d'un an. Voici quelques-unes des activités du club sportif de la rue Cherrier. Ci-dessus: au restaurant, on voit, de gauche à droite: Ernest Godin, Marie Valois, Mme Margot Deslongchamps, J. P. Guilbert, Marie Gagnon, Thérèse Laliberté, Fred Surprenant, Georgette Noël et Géraldine Bourgeois. — Quatre quilleurs, désireux de frapper la quille No 1. — Le professeur de culture physique, Nick Kebedgy, enseignant un mouvement de souplesse à quelques-unes de ses meilleures élèves, première rangée: Colette Legris, Claire Martin, Béatrice Fleurant, Madeleine Huberdeau. Seconde rangée: Marguerite Lachapelle et Claire Deslongchamps. — Ci-contre, la salle de natation, où une quinzaine de jeunes filles prennent leurs ébats, sous l'œil averti de Mlle Hélène Lortie, professeur de natation de la Palestre Nationale. (Photos Conrad Poirier).



LA GUERRE DANS LES PAYS D'EN BAS



IL SE POURSUIT, dans le sud du Pacifique, une guerre que l'acuité et l'ampleur du conflit européen nous fait malheureusement perdre un peu de vue. Moins familiers que nous sommes avec ces régions des antipodes, il arrive assez souvent que nous perdons l'importance, quand ce n'est pas la signification, de telle bataille ou de telle invasion. C'est ainsi, par exemple, que le débarquement dans l'île de Guadalcanal de l'archipel des Salomons n'a pas soulevé l'enthousiasme et l'admiration qu'un si formidable exploit était en droit de mériter.

Peut-être moins stylé et moins puissant que l'Allemand, le Japonais n'en demeure pas moins un ennemi extrêmement redoutable, capable de toutes les ruses et fanatique au delà de toute imagination. Si on ajoute à cela qu'il dispose d'une machine de guerre étonnamment perfectionnée et qu'il n'est nullement dépourvu d'esprit d'invention, on peut se faire une juste idée de l'extraordinaire et audacieuse entreprise que fut l'invasion de l'île Guadalcanal.

On ne le criait pas sur les toits dans le temps, mais aujourd'hui, on peut comprendre que le grand état-major allié pour les opérations d'occident suivait à la loupe ces techniques nouvelles qu'on mettait à l'essai sur ce lointain théâtre de guerre. De leurs réussites on a dû largement s'inspirer pour organiser ces grands

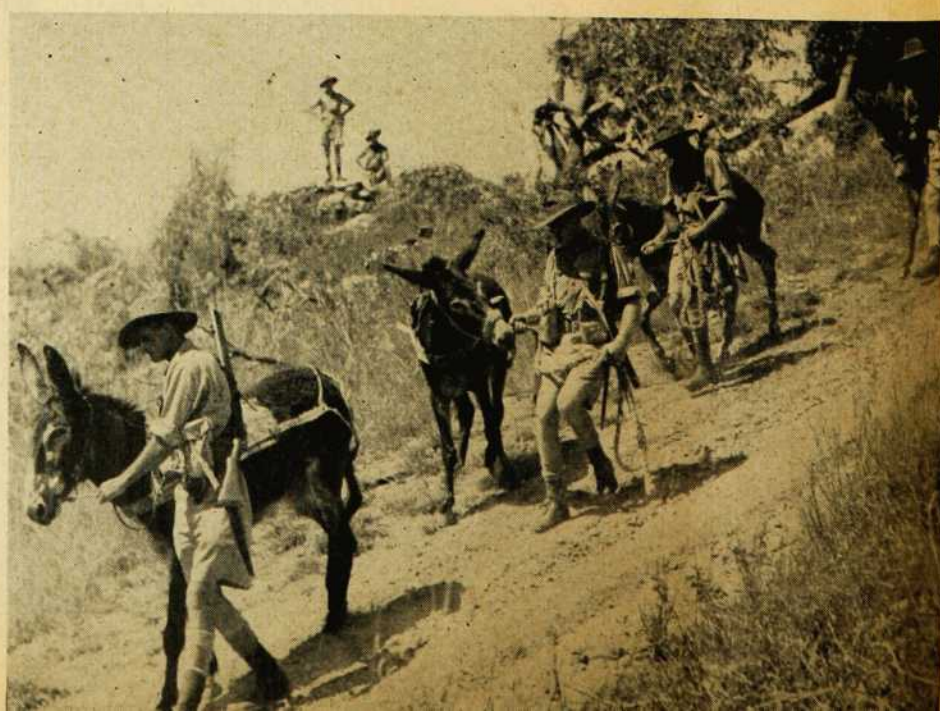
trionphes que furent les débarquements en Afrique du Nord, en Sicile, en Corse et finalement en Normandie.

Il convient de rappeler que de par la nature de la configuration du sol et de l'aspect particulier de la faune et de la flore dans ces îles immenses du Pacifique, une bataille rangée présente des problèmes auxquels on était moins habitué et auxquels il fallait s'adapter en toute hâte. On ignore trop chez nous que la jungle et l'aspérité de la topographie propre à ces régions qui sont loin d'être traversées de réseaux routiers adéquats ont suscité des difficultés de transport sans nombre. C'est ainsi qu'en maintes circonstances, l'âne, ce moyen biblique de déplacement, supplanta nos si extraordinaires jeeps. Souvent même, il fallut remplacer l'âne... par l'homme, comparativement si lent et si fragile.

Et l'on peut dire, pour une fois, que les indigènes qui ne s'y en attendaient pas le moins du monde, surent enseigner aux blancs leurs moyens de fortune dont on sut s'accommoder à merveille, comme le démontre si éloquemment le photo-montage de cette page.

Tout ceci pour rappeler que l'on devrait suivre avec plus d'intérêt le conflit qui, en ce moment, met en jeu l'avenir du monde asiatique et aussi le nôtre.

Photo du haut, un moyen primitif mais tellement commode de transporter un blessé en pleine jungle. Experts dans cette tâche délicate, les indigènes sont fréquemment employés dans ce rôle éminemment important. — Ci-contre, transport d'essence se faisant à dos d'hommes. — Ci-dessous, quelques ânes si précieux pour le transport du ravitaillement dans les secteurs montagneux du théâtre des hostilités dans le Pacifique sud.



LE SACRIFICE

Nouvelle sentimentale

par

GENEVIEVE NERANVAL

PORMENAZ. Quel calme ! Dans la fromagerie juchée au flanc des Alpes le travail se poursuit sans fièvre. Le voisinage des sommets rend muets ces jeunes gens, ces hommes qui ont quitté Servoz dès que la neige a cessé de tomber. Seuls le tintement des clochettes attachées au cou des bestiaux, le bruit métallique des seaux de lait qui se heurtent brisent le silence d'une musique étrange. Tandis que les animaux broutent une herbe grasse qui rend le lait plus crémeux, les bergers confectionnent d'énormes fromages. Le prix qu'ils en tireront leur permettra de vivre tout l'hiver, lorsqu'ils seront retournés au village.

Pendant des semaines, dès que Michel avait terminé son labeur, il s'isolait pour sculpter grossièrement un morceau de bois. Aujourd'hui, ce patient travail s'achève, la petite statuette qu'il a façonnée dort dans la source pétrifiante. L'eau qui chantonne y incruste lentement des produits calcaires qui lui donneront l'apparence de la pierre. Cet objet pour lequel le garçon a pris tant de soins est destiné à sa cousine Olga.

Le jeune homme n'est pas le seul qui veuille, au retour, donner à quelque jeune fille le témoignage de sa pensée constante. Sous sa nappe transparente, la source laisse voir des croix, des fruits, des figures maladroitement formées. Tout cela blanchit ensemble sous la caresse de l'eau. Parmi ces simples cadeaux, celui de Jasmin, un autre berger, n'est-il pas également destiné à Olga ? Michel éprouve un vague soupçon qui n'est pas fait pour diminuer l'animosité qu'il éprouve pour son compagnon.

Cependant, au souvenir de sa jolie cousine, le garçon sourit et sent s'amollir un peu sa rudesse naturelle. Son père, le vieux Guillaume, a pris chez lui l'adolescente peu après la mort de sa femme. Jamais ménagère ne s'est montrée pareillement diligente et aussi facile à vivre. Depuis son arrivée, la maisonnette des deux hommes s'est métamorphosée. La cheminée de bois, le mobilier rustique sont devenus presque élégants tant ils resplendissent de propreté. Et les fenêtres étroites, qui donnaient à la maison un air hostile, sont tout égayées par des rideaux de couleur vive.

A ces évocations, le cœur de Michel se gonfle d'impatience. Il est pressé de redescendre à Servoz. Ses yeux fixent un point de l'horizon...

Comment se douterait-il que le calme foyer qu'il évoque vient d'être bouleversé par un grave incident : presque un drame ?

Sur son lit tendu d'étoffe brune, le père Guillaume ouvre les yeux. Ses longs bras s'étirent puis montent avec effort vers son front, pour tâter les compresses qui l'emprisonnent. Geste pénible. Un gros mot jaillit de ses lèvres.

— Mon oncle, calmez-vous, vous allez avoir encore de la fièvre.

La douce voix d'Olga tente de l'apaiser. Un grognement lui répond. Le vieillard crispe ses doigts noueux. Peu à peu les pensées revivent sous son front brûlant : il reconstitue la scène dont le souvenir l'irrite. Tandis qu'il rentrait du fourrage dans son étable, Prudent, son voisin, lui a reproché d'avoir coupé de l'herbe dans son champ. Une violente querelle a éclaté pour motif futile. Deux poings menaçants se sont tendus sous des visages défigurés de colère, Jasmin tenait une faucille : Prudent est revenu chez lui tout sanglant. Sur son passage, les femmes sont sorties sur le pas de leur porte :

— Hé là, que vous est-il arrivé ?

A peine assis auprès d'Olga, Guillaume a perdu connaissance. La jeune fille ne s'est pas affolée. Pas plus qu'elle n'a eu recours aux soins du médecin. A Servoz, chacun connaît la vertu des plantes. La petite a rapidement préparé un emplâtre et, attentive, a renouvelé le pansement tout la nuit.

Mais que dit Guillaume ?

— Lorsque Michel redescendra de la montagne, il saura bien me venger...

Olga se sent toute craintive. Elle n'éprouve pas une sympathie profonde pour Prudent, mais il est le père de Jasmin. La jeune fille soupire. Elle aime ce berger aux yeux clairs et redoute pour lui les conséquences d'une querelle. Elle ne peut compter sur le temps pour apaiser la colère du vieillard : il est de ceux qui n'oublient pas.



Et voici qu'elle se met à appréhender le retour des bergers. Tout est joie cependant quand ils redescendent de la montagne. Servoz s'arrache à sa torpeur. Les ménagères, d'une main savante, manient la farine et les œufs et des piles de gâteaux dorés s'étagent. Des sabots d'enfants claquent sur le sol. Les petits reviennent chargés de branchages, de seaux de résine qui, le moment venu, sont enflammés pour projeter des gerbes de clarté.

— Jasmin, Jasmin, chante le cœur d'Olga.

— Michel va revenir, répète Guillaume comme une menace.

Au village on attend. On sait qu'ils sont en route tous ceux qui viennent de là-haut. Enfin, un soir, le sol tremble comme ébranlé par un grondement souterrain :

— Les voilà ! les voilà !

La phrase vole d'habitation en habitation. Vêtues de leurs plus beaux vêtements les femmes sortent sur le seuil. Un nuage de poussière se rapproche.

— Les voilà !

D'immenses bergers bronzés par le soleil ouvrent le cortège. Les visages d'ordinaire impénétrables, presque fermés, portent un rayonnement d'allégresse. Olga se force à sourire pour accueillir son cousin :

— Le père ? questionne-t-il

— Il va bien... Enfin, il va mieux.

Elle suit Michel dans l'intérieur de la maison. Guillaume, la tête encore bandée, abrège son bonjour pour relater l'incident qui lui tient au cœur.

— L'enfant m'a bien soigné, dit-il enfin. Je pense être promptement rétabli. Tu peux sans inquiétude assister à la fête de ce soir. Après, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Olga frémit. Elle est encore toute bouleversée lorsque Michel lui tend son humble cadeau :

— Tu vois, j'ai pensé à toi.

Il la considère un moment, comme s'il voulait lire en sa pensée. Puis passant sans douceur son bras sous le sien, il l'entraîne dans le village qui, pour un soir, est bruyant de chansons et de rires.

Autour d'immenses tables chargées de pâtisseries, tout le monde prend place. Des joueurs d'accordéon, hissés sur des tonneaux, font entendre une musique ininterrompue. Peu à peu, un désir d'agitation naît parmi les convives. Michel enlace Olga, la serre contre sa rude poitrine et tourne avec elle. Ils n'échangent aucune parole mais la jeune fille fuit le regard qui se plante dans le sien. En détournant un peu la tête, elle aperçoit Jasmin qui demeure assis et semble étranger à l'animation générale. Et elle éprouve une tristesse infinie. [Suite à la page 24]

Recit sentimental

UN SOIR DE MISÈRE

Par RENÉ PAUL-NOËL

AVANT DE PÉNÉTRER dans le corridor obscur, Mme Berthe Jancin ouvrit son sac à main et consulta les dernières pages écrites d'un petit calepin.

— Baudrot, ébéniste ? murmura-t-elle. Oui, c'est bien ici, au troisième étage... Voyons : « pleurésie, crainte de lésion, à surveiller. Si aggravation, lui délivrer bulletin d'entrée à la Maison... »

La visiteuse d'hygiène referma son carnet et s'engagea dans le couloir salpêtreux, malodorant, de cette pauvre maison ouvrière des faubourgs. Des chats au poil poisseux pillaient le contenu d'une poubelle renversée. Mme Berthe Jancin gravit lentement les marches usées, sur lesquelles, de place en place, traînaient des épluchures, parmi des taches d'eau grasse.

Arrivée à un palier, elle examina les portes écaillées, sales, des logements miséreux, où s'entassaient des familles entières, dans une promiscuité navrante, dans la plus complète absence d'hygiène.

Une de ces portes était entr'ouverte et, par l'interstice, des bruits de voix, des chants graveleux, des chocs de verres et de bouteilles indiquaient qu'on s'y livrait à quelque beuverie.

— Non, c'est au palier supérieur, se dit Mme Jancin, après avoir jeté un coup d'œil dans la cage étroite de l'escalier, pour mesurer le nombre d'étages déjà gravis.

Et péniblement, car elle n'était plus très jeune, avec un soupir de lassitude contenue par l'accoutumance du dévouement obscur, chaque jour accompli, elle reprit son ascension. Sa main s'appuyait à la rampe humide et, d'un lent effort, halait son corps fatigué.

Un nouveau palier se présentait devant elle ; devant chaque porte s'étalait un paillason crasseux, souillé, éliminé. La malpropreté de cet immeuble d'aspect repoussant, suintait par toutes les plaies des murailles dégradées, striées d'inscriptions à la craie. Une marmaille grouillante dégringola, en piaillant, l'escalier.

La visiteuse, tout de suite intéressée, fit mine d'attirer contre elle un des bambins dépenaillés, au minois pâlot, barbouillé, aux mains sales, mais le garnement lui échappa et répondit par une injure à la question qui lui était posée. La femme haussa les épaules, accoutumée à toutes les rebuffades.

Tandis que la troupe des gamins s'éparpillait dans la cour étroite, encombrée d'immondices, elle frappa, au hasard, à plusieurs portes du palier, sans qu'aucune s'ouvrit. Découragée, elle allait prendre le parti de redescendre et de se renseigner, lorsqu'une matrone à bigoudis se présenta, toisant l'étrangère sans aménité.

— Quoi qu'y a pour vot' service ? grasseya-t-elle.

— Je désirerais voir M. Baudrot, un des malades qui m'ont été signalés dans le quartier...

— Ben, v' savez pas lire ? C'est écrit là à côté !

La visiteuse chercha à déchiffrer l'inscription au crayon sur un carton jauni, maculé, collé par deux clous à la porte qu'on lui indiquait.

Elle frappa une fois, puis deux. Enfin, un pas traînant de pantoufles s'approcha et le battant s'ouvrit.

— Mme Baudrot, n'est-ce pas ? s'enquit la visiteuse, auprès de la bonne femme qui la dévisageait avec méfiance. Il nous a été signalé que votre

mari était alité depuis plusieurs semaines, et je suis chargée de vous apporter quelque réconfort moral et une aide effective s'il le faut.

Déjà mise en confiance, la femme de l'ébéniste s'effaça pour faire entrer la visiteuse inattendue. Et, ses traits un peu durs s'adoucirent d'un sourire satisfait.

— On est déjà venu de la part de l'Institut Bonacieux ? Vous en êtes peut-être ?

— Précisément, et la dame visiteuse qui m'a précédée ici, il y a cinq jours, m'a recommandé le cas de votre mari d'une façon toute spéciale.

— Vous êtes bien aimable, madame. Nous sommes, en effet, de pauvres gens.

Et mon époux est incapable de travailler, depuis bientôt deux mois. Je fais quelques ménages, des lavages pour pouvoir vivre. Les visites de médecin, les remèdes sont chers, et la guérison de mon pauvre vieux ne vient pas vite...

— Vous auriez consultations et médicaments pour rien, si votre mari consentait à entrer dans notre maison. Il y serait soigné gratuitement, et bien soigné ! Je sais dix personnes de votre quartier qui vous diront que nos infirmières et nos docteurs les ont sauvées, alors qu'elles désespéraient de recouvrer la santé.

« L'institution que nous représentons est une belle œuvre philanthropique, uniquement destinée à soulager la détresse des gens de la classe laborieuse. Pourquoi, alors que le but de notre hospice et de ses servants est de répandre des bienfaits dans les foyers où règnent la pauvreté et la maladie, se montrerait-on méfiant à notre égard ?

« On m'a dit que M. Baudrot s'opposait formellement à ce qu'on le transportât chez nous ? C'est à vous de le convaincre, madame, que là seulement, il recevra les soins que nécessite son état et de là sans avoir à se soucier du coût de son séjour, du prix des médicaments, ni du montant des honoraires des grands médecins, qui sont exclusivement rémunérés par la caisse de la fondation...

« Une bien belle œuvre, que celle de Mme de Bonacieux, une œuvre qu'ignorent trop de ceux au soulagement desquels elle est destinée... »

Une quinte de toux siffla derrière la porte de la chambre du malade.

Avec une douce fermeté, passant derrière la ménagère, qui se taisait, les mains croisées sur son tablier, les yeux pleins de larmes, Mme Jancin pénétra dans la pièce où reposait l'ébéniste.

— Comme vous le voyez, ma bonne dame, c'est sa pointe de bronchite qui le reprend tous les hivers. Vu le temps qu'il fait, il traîne ce rhume à n'en plus finir...

— Une bronchite mal soignée peut avoir de graves conséquences...

La femme Baudrot s'avança et toucha la main hâve que l'époux somnolent laissait étendue sur l'édredon aux tons fanés, dont le tissu élimé laissait filtrer le duvet.

— Narcisse, c'est une dame de l'hospice, tu sais bien, qui dit comme ça que tu as tort de t'entêter, vu que tu serais mieux soigné, et plus vite guéri là-bas que chez nous...

Le bronchiteux pouffa sous un accès de toux rauque. Puis ses yeux globuleux s'élevèrent jusqu'à l'inconnue.

— Encore ? proféra sa voix sourde. Vous, faut me ficher la paix ! Si ça me plaît à moi de préférer crever dans mon lit que dans votre fichue baraque ?

Chant à la bien-aimée

Tu es ma fraîche odeur, ma gaieté, mon sourire,
Le clair de source où mon âme baigne et se mire.

Tu es mon doux soleil, mon printemps de bonheur,
L'émoi délicieux que ressent ma ferveur.

Tu es mon chant d'oiseau, ma musique de rêve,
Celle qui, par sa grâce, à mes ennuis fait trêve.

Tu es ma fleur éclose en un subtil baiser,
Le songe nimbé d'or qui éveille mon passer.

Tu es mon lys à la candeur jeune, éperdue,
Le frisson d'un cou blanc ou d'une épaule nue.

Tu es le chaste enivrement de mes plaisirs,
Le tendre objet de mes larmes, de mes soupirs.

Tu es ma déité, ma plaintive colombe,
Quand s'alanguit ton être avec le soir qui tombe.

Tu es ma volupté, l'extase de mes nuits,
Et ma nymphe d'amour, quand s'éteignent les bruits.

Tu es mon ciel d'azur, ma divine caresse,
L'air embaumé que je respire avec ivresse.

Tu es la voix qui me grise d'un aveu cher,
Mon désir, ma beauté, l'idole de ma chair.

Tu es mon souffle pur, ma lumière d'aurore,
La bien-aimée auprès de qui tout bas j'adore.

G. OUIMET

— Allons, Narcisse, montre-toi un peu plus raisonnable. Ce qu'on te dit, c'est pour ton bien. Sois poli avec cette dame qui se dérange exprès pour toi... Ici, comme on n'est pas riche, on ne peut pas te soigner convenablement, ni faire venir le médecin tous les jours. Il le faudrait, pourtant... Là-bas, tu aurais tout cela.

— On a beau n'avoir pas le sou, se révolta le bronchiteux, aux traits ivoirins, suant la fièvre, on a quand même son amour-propre ! Je ne veux pas que les copains s'imaginent, tout de même, que je suis poitrinaire, pour aller échouer dans votre hôpital, moi !

— Il n'y a pas de déshonneur à être malade, répliqua doucement la visiteuse. Mais, ce serait être sottement imprévoyant, que de refuser de se laisser soigner.

Et, coupant court aux récriminations du malade hirsute, stupidement entêté dans ses préjugés ignares, l'infatigable visiteuse d'hygiène s'attacha patiemment à le convaincre...

Et, quand elle quitta la pièce, laissant le malade récalcitrant à son repos, un calme sourire rajeunissait son visage un peu vieillot, sur le front duquel, le bord de feutre du petit chapeau noir jetait une ombre, sourire né de la satisfaction du devoir accompli, une fois de plus, dans cette profession admirable, de charité, de dévouement quotidiens. A force de persuasion, elle avait triomphé de l'entêtement de cet ouvrier superstitieux, aigri.

— Je reviendrai demain, madame Baudrot, annonça-t-elle. D'ici là, faites en sorte que votre mari ne revienne pas sur la promesse qu'il m'a enfin faite de se laisser emmener dans notre maison ? Rappelez-lui que vous aurez l'autorisation de l'y venir voir chaque jour, et qu'il ne manquera de rien. Dès ce soir, je lui ferai réserver un lit dans la salle où il sera le mieux... En attendant, voici le nom d'une potion que vous lui ferez prendre cette nuit, d'heure en heure...

Elle écrivit quelques mots sur une feuille perforée, détachée d'un bloc.

— En échange de ce ticket, le premier pharmacien auquel vous vous présenterez, vous délivrera le flacon gratis. En outre, voici pour marquer mon passage, simplement...

Et elle joignit un billet de dix francs au feuillet qu'elle posait sur la cheminée. Elle sourit encore, tendit la main et prit congé.

La femme de l'ébéniste, toute émue, la reconduisit en se confondant en remerciements. Mais la bienfaitrice les écourta en répétant :

— C'est bien entendu, n'est-ce pas ? Maintenant que j'ai convaincu votre mari, vous me donnez l'assurance que je le retrouverai demain dans les mêmes dispositions ? Une de nos voitures-ambulances viendra le chercher, et si vous le désirez, vous serez autorisée à l'accompagner, jusqu'à notre maison du boulevard Saint-Marcel.

Elle partit très vite, comme son hôtesse insistait pour la reconduire jusqu'au bas de l'interminable escalier.

Une nouvelle quinte de toux retentit de l'autre côté de la cloison et rappela la femme à l'intérieur du logement simplet, où, durant une demi-heure, avait bruisé la voix aimable, consolante, persuasive de la créature bienfaisante.

Celle-ci, alors, se mit à descendre l'escalier raide. Mais son corps était las, ses gestes étaient lents ; dès que seule, son sourire s'était effacé. Pour assurer ses pas sur les marches incurvées et grinçantes, elle s'accrochait à la rampe. Elle s'arrêta à chaque palier pour reprendre son souffle.

Quand enfin elle fut parvenue au seuil de la courette, ouverte sur la ruelle sordide, elle consulta de nouveau son carnet, pointa un nom sur la liste des visites qu'elle s'était assignées, pour ce jour-là. Elle pensa, sans que ses lèvres remuassent :

« Encore deux maisons, l'une là-bas, à Grenelle ; et l'autre, si loin, encore... Y parviendrai-je ? Je n'en puis plus ! J'abuse de mes forces, je crois... Pourtant, mon dévouement à cette œuvre est bénévole. Si je le veux, et dès que je le voudrai, je cesserai d'accomplir cette tâche qui m'impose des fatigues excessives. »

Elle haussa les épaules, avec résignation. Sa pensée se prolongea :

« Et cependant, c'est bien là la lente expiation que je me suis librement choisie... La destinée me sera peut-être plus clémentine, en ma vieillesse, quand j'aurai mieux racheté mes fautes... »

Elle supputa approximativement la longueur du trajet.

« C'est loin, Grenelle... Plus de vingt minutes à marcher et il n'y a pas de tramways. La nuit tombera vite. Ensuite, il me faudra rentrer chez moi. Et qui sait ? Ces gens inconscients de l'aide que je leur offrirai, me chasseront peut-être avec des injures... Qu'importe, après tout, c'est le devoir... Allons ! »

Et elle alla...

Qui dira jamais assez le dévouement de ces femmes de tous âges, qui pénètrent dans tous les taudis des grandes villes, cherchent à y apporter des idées

d'hygiène, y dépistent les maladies, les contagieuses, y surveillent l'enfance souffreteuse... Elles doivent lutter, avec patience, charité, clairvoyance, contre les routines dérisoires, les croyances stupides, les superstitions têtues, et souvent l'incompréhension des gens qui aiment à stagner dans la malpropreté, l'indécence ou, du moins, à vivre dans des conditions d'hygiène déplorable. Elles savent découvrir, là où rien ne les trahit à des yeux non prévenus, les menaces d'épidémie, les risques de contagion. Elles savent secourir ceux que leurs voisins, égoïstes ou ignorants, ou dégoûtés, abandonnent, apprendre les pauvres gens à se soigner, les mettre en garde contre le dédain de l'hygiène, les prémunir contre les risques de contracter le mal des autres. Elles savent aussi ne se laisser rebuter par rien, ni la répugnance des ulcères purulents à panser, ni le danger de la contamination, ni les injustes quolibets de ceux qui, aigris par les souffrances, ne veulent pas qu'on les soigne.

A peine la hideur des lieux où elles doivent pénétrer, la rudesse d'un accueil qui leur repousse une porte au visage, où l'échec de leur prêche désintéressé, leur a-t-il fait douter de la nécessité de leur tâche, que la beauté de leur apostolat leur rend tout courage, et qu'elles reprennent avec une ardeur patiente, un calme persévérant, leur promenade quotidienne dans tous les taudis où des êtres humains souffrent, par misère, par ignorance, par indifférence.

Si le but est noble, les résultats encourageants, la tâche cependant est ardue, délicate, décevante — et seules, des femmes peuvent l'accomplir...

Jamais Mme Jancin ne s'était sentie si lasse qu'à la fin de cette journée plus chargée que les précédentes, car en ce début de décembre pluvieux, brumeux, malsain, nombreuses étaient les épidémies dans les cités laborieuses.

Mme Jancin avait quarante ans. De son passé, nul ne savait rien, ni ne lui avait demandé, lorsque, quelques années auparavant, elle s'était fait admettre, en qualité d'infirmière diplômée, à l'hospice privé fondé par une dame de grand cœur et de grande fortune : Mme de Bonacieux. Berthe Jancin, conformément aux principes de l'institution, ne demandait, pour sa besogne, aucune rémunération autre que le remboursement des médicaments et des secours qu'elle avait à dis-



Un homme aux traits énergiques, ayant entendu la puérile imploration du mécréant, rembourse le prix du pantin.

tribuer. Dans ces conditions, seules, les filles de familles fortunées ou des dames aisées pouvaient assumer les fonctions de visiteuses, contrairement aux visiteuses des hospices de la Ville de Paris, qui reçoivent des appointements proportionnés à leur grade.

Le capital que lui avait laissé une vieille châtelaine, qu'elle avait soignée avec dévouement jusqu'à ses derniers moments, assurait à Mme Jancin des rentes suffisantes à sa solitude. Et le sacerdoce qu'elle avait accepté était d'autant plus admirable qu'il était désintéressé.

Ce soir, en reprenant le chemin de son logis, situé à quelque distance de l'établissement de prophylaxie, rue Jeanne-d'Arc, Mme Jancin éprouvait, parfois, d'étranges vertiges; l'excès de lassitude, après ces journées exténuantes de montées, de descentes, aux quatrième étages d'immeubles sis aux quatre coins de la capitale. Et malgré ce lourd tribut physique qu'elle payait à l'accomplissement zélé de ce devoir librement consenti, elle éprouvait la jouissance réconfortante d'avoir répandu le bien partout où elle avait passé, en se penchant sur la douleur d'autrui...

Et, bien que le remords des fautes de son passé sapât parfois son courage et ses forces, jamais elle n'avait perdu foi en sa mission. Pour exercer sa pitié à l'égard de la souffrance physique ou morale des autres, elle n'avait aucun effort de volonté à accomplir, elle n'avait qu'à écouter son cœur, à obéir à son besoin pieux de racheter — trop tard — l'erreur d'autrefois.

Elle parvint chez elle, à la nuit complète, il n'était que sept heures, mais décembre diluait ses brumes dans la froide atmosphère de Paris. La lumière électrique exhuma de l'ombre un petit logis de femme seule, propre, confortable, sans luxe.

Berthe Jancin alla, devant l'armoire à glace, enlever son manteau, son chapeau, dégrafer sa robe de ville. Un moment, dans le miroir, elle se regarda, contemplant en elle, avec amertume, le reflet déformé de la jolie femme d'autrefois.

Jamais aussi nettement que ce soir, où son âme voguait, elle ne savait pourquoi, sur une houle au rythme attristant, elle n'avait remarqué l'épaississement de ses hanches, la molle tombée de sa poitrine, le tassement des reins, l'acablement des épaules, et ces longs sillons qui plissaient sa gorge jadis droite et lisse.

Elle enregistra, d'un regard amer et résigné, le creux des rides sur son visage au teint passé, la patte d'oie des tempes, les boursoufflures des yeux, la lisière plus pâle des cheveux qui vont grisonner sur le front. Et, à la vue de cet ensemble pathétique d'une maturité qui va décliner, des larmes rayèrent ses joues fanées.

Chagrin sans durée, dernière rancoeur d'une coquetterie qui s'est, depuis longtemps déjà, résignée. Elle refoula ces pleurs et, sans appétit, uniquement désireuse de repos et de méditation, elle s'assit devant une table, feuilleta, puis repoussa quelques œuvres de littérature, et songea.

La poitrine oppressée, une buée devant les yeux, elle revêcut, par une rapide succession d'images floues, les péripéties qui l'avaient acculée à cette solitude, après une période de bonheur qu'elle avait, pour une fatale fantaisie, sottement écourtée.

A son âge, bien que mariée, elle n'avait pas de foyer, elle n'avait d'autre refuge que cette chambre louée au mois, où, malgré qu'elle fût une petite rentière, elle rentrait chaque soir, comme une pauvre, s'abriter, manger et dormir.

Quel foyer pouvait l'accueillir, elle qui s'était mise hors la loi commune, en abandonnant jadis le sien, pour suivre, sur un coup de tête, un homme qui l'avait délaissée, dès son caprice périmé?

Elle détourna, avec écœurement, son visage du miroir qui lui renvoyait le reflet de sa décrépitude commençante.

« Six ans! soupira-t-elle. Voilà ce que six ans ont fait de moi... Ah! pourquoi ai-je fait cette bêtise, cette criminelle bêtise? Et lui, Albert, qu'est-il devenu... tout seul, avec le petit, notre petit? Suis-je une mère? Ai-je le droit d'aller porter la bonne parole dans les foyers misérables, alors que j'ai pu, pour suivre un amant, laisser mon petit en bas âge, comme une gueuse? Pourquoi est-on folle, parfois, pour un homme, un hypocrite, un bellâtre, au point de bâillonner la voix de la raison, la voix maternelle même? La pire ivrognesse que j'aie rencontrée dans les taudis de Paris avait plus de cœur que moi, pour son enfant... »

Oui, jadis, elle avait un foyer, un mari, un bébé. Pervertie par les serments d'un viveur, elle avait renié tout cela, sur un coup de tête — un coup de cœur.

Au début, l'enchantement de cette immonde folie lui avait épargné les regrets. Le bambin qu'elle laissait derrière elle, le mari trop placide, trop raisonnable pour sa soif de plaisirs, elle s'était bien peu préoccupée de ce qu'ils deviendraient. Enlevée par le bel amant, elle croyait courir au-devant d'une vie merveilleuse... Qu'en restait-il maintenant? Des souvenirs désenchantés, d'âcres désillusions, la honte d'avoir « fait ça », elle, brave femme et bon cœur, au fond, d'avoir « fait ça » comme la dernière des dernières... Et puis, les mille petites déchéances de la vie, de la solitude, des

années qui passent. Cela s'appelle : vieillir...

« Mon Dieu, quelle infamie j'ai commise, vis-à-vis d'Albert et de notre petit André! balbutia-t-elle, en pleurant, à lourds sanglots de vieille femme. Mon mari m'aimait. Si j'étais revenue tout de suite, il m'aurait pardonné. Mon retour et ma contrition m'auraient rendu mon fils. Pourquoi me suis-je entêtée dans mon vil amour-propre de ne pas avouer ma défaite, mon repentir... Je serais heureuse, près d'eux, si j'étais revenue à temps! Hélas... »

La vanité de la femme fautive, l'espoir de pouvoir, après l'échec, se refaire une autre existence avec un autre amant, la peur de l'humiliation, la crainte du geste qui repousse et qui maudit...

Il était trop tard, maintenant...

CHAPITRE II

DEPUIS le matin, après la brume, un froid de glace avait enveloppé Paris. Maintenant que, dans la nuit, la ville s'illuminait, le film de la rue gagnait de précipitation, comme sous la main d'un opérateur nerveux, qui eût accéléré la rotation de la manivelle.

Avenue d'Orléans, près du lion de bronze de la place Denfert-Rochereau, un bateleur, dont l'emphatique discours n'avait aimanté qu'un maigre cercle de badauds, plia bagage, versant sa bimbeloterie dans une spacieuse valise, et partit en bougonnant.

La porte à tambour d'un grand café virevolta, livrant passage à deux femmes emmitouffées dans des zibelines de prix, et escortées par deux hommes qui allumèrent en hâte une fine cigarette et gantèrent leurs mains. Le long du trottoir, une automobile au capot élané, aux lignes basses, attendait le quatuor. La portière claqua et,



Nos Militaires



Première rangée : Le soldat Lucien Mercier de Valleyfield, outre-mer. — Le soldat Roger Désaulniers du Cap de la Madeleine, au pays. — Le soldat P.-O. Lepage de Ste-Thérèse de Blainville, outre-mer. — Le soldat Emilien Hamel de Ste-Julie, outre-mer. — Le sergent Hector Chapleau de Prévost, au pays.



Deuxième rangée : Le soldat Fernand Des Meules de Montréal, au pays. — Le soldat Léo DeGagné de Montréal, au pays. — Le soldat Joseph A. Pépin de St-Paul, Alta., outre-mer. — Le soldat Irénée St-Amand de St-Hyacinthe, au pays. — Le soldat Jacques Barbeau de Montréal, au pays.



Troisième rangée : Le soldat J.-P. Thoin de Montréal, au pays. — Le soldat Roland Périard de Hull, outre-mer. — Le F.O. J.-P. Guérin de Montréal, outre-mer. — Le soldat Rolland Labelle de Montréal, au pays. — Le soldat Lucien Giguère de Montréal, au pays.

sur un ronflement doux, la voiture prit un souple départ vers les larges artères illuminées.

Un homme restait sur le trottoir, tenant dans sa main la coupure par quoi l'un des élégants avait reconnu son empressement à ouvrir la portière et à la tenir sur le passage de leurs compagnes. Un quart d'heure durant, il avait guetté, pour ce geste bref, la sortie de ces gens... Maintenant, une pâle lumière de joie éclairait sa face. C'était un pauvre bougre dont le visage malheureux eût réfuté toute hypothèse d'âge. Un méchant veston, propre, mais étrié aux épaules, vêlait son corps frissonnant, et sur son front, les ailes tombantes d'un chapeau de feutre usagé mettaient une ombre.

Il regardait maintenant le billet que sa main avide avait un peu froissé; il l'unit à deux autres coupures sorties de sa poche, avec quelque menue monnaie. Cela fit, au creux de sa main, une minuscule aumône, sur laquelle l'homme fixa un long regard caressant.

Puis, aussitôt, ce regard alla de sa main à une officine aux cuivres brillants, que le mot « Bar », à l'extérieur, intitulait par intermittences, au gré d'un éclairage alternatif... A côté, un grand bazar présentait son étalage multicolore, devant lequel un garçon en blouse grise faisait les cent pas, en calfeutrant ses mains dans ses poches et en gonflant ses joues.

Un combat sembla se livrer sous le chapeau déteint et la main transie serra un peu plus fort la petite somme, complétée par le pourboire d'un noceur. L'étalage du bazar... Le comptoir rutilant, sur l'étain duquel circulaient de chaudes boissons fumantes... Ici, l'alcool... Là, les jouets...

Ce fut vers les jouets qu'alla l'homme. Il avisa une pile de pantins de toile bourrés de son, qui mêlaient leurs bras et leurs chamarrures mal cousues. Il les regarda longuement, comme un gosse hypnotisé par l'arlequin de ses rêves, et il eut un hochement de tête. A côté, de naïfs chevaux taillés dans du bois blanc et peints de couleurs vives, voisinaient avec de minuscules locomotives de fer blanc, aux roues brinquebalantes et gauchement vernies. L'homme hochait la tête, mais il tenait toujours son précieux trésor dans sa main.

Il avançait encore. Sous l'éclat des grosses lampes à réflecteurs, il parut plus vieillot. Soudain, il eut un geste de la main et un sourire inonda ses traits. Automatiquement, le garçon d'étalage s'approchait.

— Monsieur désire ?

L'homme montra une rangée de pantins qu'il venait de découvrir, pendus côte à côte et souriant d'une bouche pareillement grotesque, tracée d'un coup de pinceau. C'étaient des fantoches costumés en officiers et qui, dans leur tenue bleue, le sabre au côté, figuré par une lamelle de cuivre, avec leur képi constellé d'étoiles cousues de guingois, s'essayaient à une allure martiale. Mais ils étaient superbes, pour les petits enfants auxquels ils étaient destinés et leur fier sourire peinturluré disait bien leur conviction d'être adulés, malgré leurs jambes tortues... L'homme regarda son argent et sourit encore, comme répondant au sourire inoffensif des douze bonshommes d'étoffe qui le remerciaient de les avoir découverts et préférés.

— Vous n'en avez pas de plus grands ? demanda-t-il de la voix timide des humbles, en désignant le jouet.

— Non, monsieur, c'est la seule taille que nous avons pour le moment. Mais voyez, monsieur, c'est déjà grand cela; c'est un beau jouet...

Flairant la guele, le vendeur décrochait un des jouets, le présentait à la lumière, redressait le képi penché,

montrait le parfait fonctionnement des bras et des jambes. Et les petits bras d'étoffe, roides, écartés, se tendaient vers l'acheteur éventuel, en gracieuse invite. L'homme, machinalement, prit le pantin dans ses mains.

— C'est que... mon petit, qui est malade, en exige un gros, un grand. « Le plus gros que tu pourras trouver, papa ! » m'a-t-il dit. Et il veut un officier, comme ça, tout à fait comme ça...

— Mais c'est déjà une bonne taille ! assura le commis. D'ailleurs, plus grand vous ferait une grosse différence de prix...

Le vendeur balançait l'étiquette entre ses doigts, la retournant à la lumière, pour mieux y déchiffrer quelque chose. L'homme releva la tête.

— Quel est le prix de celui-ci ?

— Voyons, ceci est à... vingt-quatre francs cinquante !

L'homme eut un regard stupide, qui alla du pantin gisant entre ses mains au sourire engageant du vendeur. Il répéta le chiffre, comme une chose incompréhensible; et il compta sa fortune: quinze francs et quelques sous... Alors, il recula. Toute la joie qui avait éclairé un instant son visage famélique venait de s'éteindre. Il balbutia faiblement :

— Ah ! c'est cher...

Puis il abandonna le pantin aux mains du marchand. Dans ses doigts, les trois petits billets crissèrent tristement.

— Vous m'excuserez, monsieur... Je n'ai pas pris assez d'argent sur moi. Je croyais... Je reviendrai... Au revoir, monsieur !

— Au revoir ! jeta le vendeur d'un ton rogue, après une seconde de surprise. Et il jeta méchamment le jouet vers le monceau de ses congénères.

Avec lenteur, à pas écrasés de regrets, l'homme était parti. Un petit bruit sanglotant expira sur sa bouche. Il s'arrêta près d'un arbre, au bord du macadam et se retourna. Le pantin était toujours là, dans la position de sa chute, souriant, le képi sur l'oreille, les bras étendus. C'était bien le plus beau, le plus brillant de toute la série... Il coûtait vingt-quatre francs... Et l'homme famélique n'avait que quinze francs pour faire le bonheur de son enfant malade...

Il eut un râle et voulut partir... Mais il n'alla pas loin. Le faciès grossier du jouet l'obsédait, l'attirait. Il se rejeta dans l'ombre, pour mieux contempler le soldat de toile, sans être aperçu du vendeur qui, déçu, reprenait sa marche fougueuse devant l'étalage.

Les yeux rivés sur l'objet hallucinant, le pauvre laissa passer bien des gens devant lui. Il aperçut aussi dans une brume floue, un petit lit blanc, dans une mansarde noire, et un enfant de sept ans qui, des larmes arrêchées au bord de ses yeux creusés de fièvre, joignait les mains sur son beau rêve, en attendant le papa qui lui avait promis, juré, le merveilleux bonheur de lui rapporter un officier « avec un sabre, et des dorures, et un képi, et une médaille »... Les poings serrés sur son argent inutile, il offrit son corps immobile au froid qui le griffait, à la tristesse hagarde qui lui glaçait le cœur...

L'heure de la fermeture des magasins, qui approchait, quand l'acheteur crédule était venu, sonna et passa. L'épaisse silhouette du tenancier du bazar parut à la porte, puis disparut à nouveau. Le garçon d'étalage commença alors à empoigner des liasses de bibelots, qui s'enfouirent dans la boutique. Il revint, reparti encore, les bras chargés... Là, dans le coin le plus éclairé, les fameux pantins restaient toujours. Leur emplacement leur valait d'être relevés en dernier lieu... Et puis, de si beaux soldats

“ET EN VAIN, ELLE ATTENDIT À LA PORTE DE L'ÉGLISE!”



A LA PORTE de l'église, elle attendit des heures et des heures... parce que le gentil petit bonhomme du voisinage qui jouait à l'“époux” avec son “épouse” avait fait volte-face en lui donnant la raison en termes précis.

Heureuse petite Lorraine — qui apprend si jeune ce que des gens ne comprennent jamais — que l'halitose (odeur gênante) est une négligence bien difficile à excuser. Ce fut pour elle une leçon que jamais elle n'oublia. Plus tard, dans la vie, étant devenue attrayante et recherchée, l'Antiseptique Listerine lui fut toujours “de rigueur” chaque fois qu'elle acceptait une invitation dans le monde.

Et votre haleine à vous ?

Etes-vous bien sûr que votre haleine en ce moment même soit douce et agréable ? Est-on jamais sûr !

Alors, pourquoi risquer... pourquoi s'exposer à indisposer inutilement votre entourage quand l'Antiseptique Listerine, dans tant de cas, constitue une précaution si facile, si agréable ?

Vous n'avez qu'à vous rincer la bouche, soir et matin, avec ce produit, et surtout avant tout rendez-vous où vous désirez paraître à votre avantage.

Alors que dans certains cas la cause peut être d'origine organique, plusieurs autorités en la matière sont d'avis que, la plupart du temps, une haleine désagréable provient de la fermentation de la nourriture sur les dents et sur les parois de la bouche.

Heureusement pour vous, l'Antiseptique Listerine met rapidement fin à cette fermentation, enrayant ainsi les odeurs dont elle est la cause. Presque aussitôt, votre haleine devient plus fraîche, plus douce... moins exposée à gêner.

Jamais, au grand jamais, n'oubliez Listerine; c'est le *Césame*, ouvre-toi sur le monde où vous voulez briller.

LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada), Ltd.
Toronto, Ontario

Avant tout rendez-vous
L'ANTISEPTIQUE
LISTERINE
Fabrication canadienne

ne devaient-ils pas monter la garde jusqu'au bout ?

Le pauvre homme, derrière son arbre, tremblait de froid, certes, et aussi d'une force étrange qui venait de se glisser en lui et de mouvoir ses membres... L'heure d'accalmie faisait la foule moins dense. A un moment, il n'y eut plus que de rares passants sur cette portion de trottoir. Le vendeur venait de disparaître, avec toute une brochette de petits moutons laineux...

Il n'y avait plus, dans les casiers dégarnis, que les douze officiers, dont l'un — le plus beau — décroché, captivait les yeux d'un père tremblant.

— Mon petit... il m'attend... Il doit pleurer, depuis si longtemps... Il doit pleurer... il m'attend, avec...

Ce fut quand sa main toucha l'étoffe de la poupée que l'homme comprit confusément qu'une force indomptable, tentatrice, avait guidé tous ses gestes, depuis l'arbre jusque-là...

Il saisit le fantoche, le tira. Il allait le mettre sous son veston, fuir bien vite... Mais un crochet du petit sabre s'agrafait par pur hasard à toute la rangée militaire, arrêtant le geste hypnotique, retenant le jouet qui résistait à tout effort. On allait venir, on allait le surprendre...

Ah! l'agrafe libérée, le pantin venait tout seul, désertant enfin ses conscripts, pour aller retrouver le bambin qui, là-bas, l'attendait en pleurant...

Et l'homme fit un bond en arrière. Il fuyait, serrant contre sa poitrine le...

— Au voleur!

Une poigne s'abattit sur l'épaule du larron. Il était pris! Pris comme un voleur! Un voleur?... Mon Dieu, c'était vrai! Il venait de voler ce jouet, que sa bourse lui refusait, et maintenant seulement qu'on le tenait au col, en gesticulant, il comprenait quel malfaiteur avait fait de lui cette vision d'un enfant qui, tout seul dans une mansarde glacée, se débattait entre les griffes du mal...

— Un agent! Vite, un agent! Ah! coquin, vous n'avez plus besoin de vous gêner! Me voler, à mon nez et à ma barbe, en pleine rue? Ah! mais ça ne se passera pas comme ça!

Le pauvre diable tremblait, la bouche pleine d'excuses, de prières, de supplications, qu'une strangulation arrêta; et il serrait encore contre lui, d'un geste d'instinct, le fruit tant désiré de son larcin, qu'on voulait lui arracher... Au bruit, le patron surgissait, boule de graisse tonitruante. La scène était assez significative pour qu'il comprit spontanément de quoi il s'agissait. Ses deux mains épaisses churent sur les épaules du coupable.

— Cours chercher un agent, Gustave! Je le tiens, t'en fais pas!

Le commis voltigea comme un poulain de haras. Une foule, déjà, s'attroupait.

— Laissez-moi, je vous en supplie! C'est mon gosse qui est malade, qui voulait un de ces jouets... et je n'ai pas de quoi le payer... Oh! je ne suis pas un voleur, moi! Je vous en supplie... mon petit qui m'attend...

— Taratata! Des blagues, tout ça! On va te faire voir, canaille, si c'est des manières!

Le pauvre bougre avait lâché le jouet volé, et tout son espoir s'en allait avec le pauvre guignol restitué!

Mais un homme, au premier rang des curieux, venait de s'arrêter; un homme jeune, élégant, aux traits énergiques, non dépourvus d'une certaine distinction. Il avait entendu, par bribes, la puérile imploration du mécréant, et vu le jouet repris et rejeté par le patron, congestionné de fureur et cramponné à son captif.

Cet inconnu, brusquement, s'avança, porta la main à son pardessus, tendit un billet au boutiquier.

— Voilà cinquante francs! dit-il. Lâchez cet homme!

La face pourpre le regarda stupidement.

— Lâchez cet homme, vous dis-je! Ceci vous dédommagera!

Pour prendre enfin le billet offert, le commerçant lâcha son homme et alors le jeune inconnu, prestement, saisit le pantin, le mit de force sur les bras du pauvre homme et entraîna celui-ci, en jouant des coudes dans les rangs des badauds... Une rue noire et vide les accueillit. Le père écarquillait les yeux, regardant son sauveur, puis le pantin qu'il serrait instinctivement.

— Pourquoi avez-vous volé? interrogea sèchement l'inconnu.

— Volé? J'ai volé? C'est vrai, cela... Mais, je ne sais plus... plus rien... Ça c'est fait sans que je me rende compte...

— Songez que déposséder autrui de son bien, quel qu'il soit, est une malhonnêteté déshonorante, et que l'homme qui se dégrade ainsi ne doit plus rien attendre de la commisération de ses semblables!

Sur ces mots, l'inconnu fit volte-face et, laissant l'autre pantois, s'en alla.

— Monsieur! Monsieur!

Un brusque sursaut avait soulevé le voleur. D'un élan, il rejoignait l'étrange bienfaiteur.

— Que me voulez-vous?

— Vous dire, monsieur, que j'ai honte, maintenant, de ma mauvaise action... Et que cet objet me brûle les mains... Et que je suis une sorte de

criminel... Et que je n'ai pas le droit de garder ça...

— Puisque je l'ai remboursé au marchand!

— Ah! vous avez... Mais alors... mais alors, il est à moi, ce jouet, maintenant? Vous l'avez acheté pour moi, pour mon petit Dédé, mon pauvre gosse malade, que j'avais cru satisfaire avec les quinze francs qui me restent? Alors, il va être heureux?... par vous? Oh! monsieur...

— Quoi? dit-il. C'était donc vrai, cela? C'est véritablement pour votre enfant malade que vous avez dérobé ce jouet?

— Pour mon petit André, oui, monsieur. Depuis deux jours, il tousse étrangement... Et ce matin, il s'est éveillé avec une fièvre qui me fait peur... La voisine qui le gardait la journée pendant que je travaille, n'en veut plus rien faire, car elle a aussi des enfants et elle craint la contagion... Alors, je n'ai pu aller à mon atelier aujourd'hui. Le pauvre chérubin a un délire que rien ne peut arrêter...

— Votre femme?

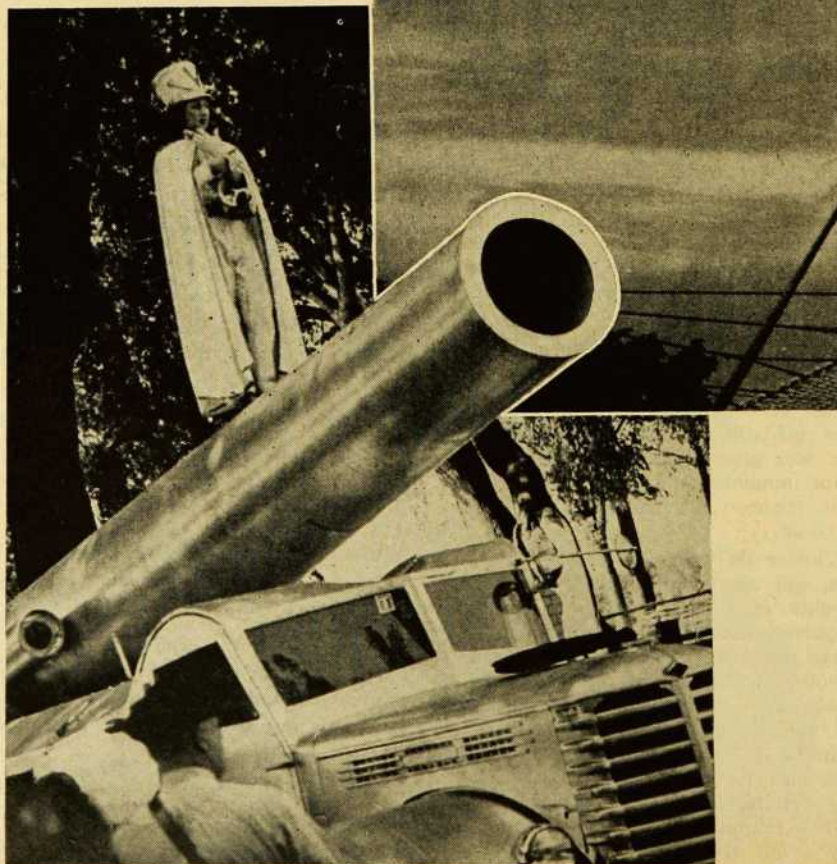
— Elle a fui, il y a six ans, abandonnant notre enfant qu'elle n'avait sans doute jamais aimé davantage qu'elle ne m'aimait...

CHAPITRE III

LE JEUNE INCONNU baissa la tête. Remué profondément, il sentait qu'un ébranlement dessoudait sa conviction primitive. Et, brusquement décidé à sonder l'âme de son étrange obligé, il articula :

Obus Vivant

La femme-obus qui est projetée d'un canon à 90 pieds de hauteur sur une distance de près de 200 pieds en l'espace de 4 secondes, tel est l'exploit que faisait au parc Belmont Miss Victory (Egle Zacchini) dont toute la famille est célèbre dans le monde des cirques. Photo Conrad Poirier.



— Conduisez-moi auprès de votre enfant!

L'homme ne sourcilla pas. Mais une joie humble, honteuse, passa sur ses traits. Il posa encore sa main sur le bras du personnage inconnu, et, cette fois, celui-ci ne la repoussa point.

— Je ne mérite pas tout cela, pourtant, après ce que j'ai fait! balbutia le voleur repentant.

Et il regarda son pantin, dont les chamarrures brillaient faiblement sur sa manche noire. Une larme, en même temps, apparut à ses paupières. Ils s'acheminèrent côte à côte, muets, méditatifs, avec une rapidité acceptée, sans s'être concertés.

Par le boulevard Blanqui, ils tournèrent à droite, près de l'asile Sainte-Anne, et parvinrent à une impasse obscure, bordée de maisons lépreuses, qui a nom impasse Brillant... Brusquement, l'inconnu releva la tête. Son compagnon, qui le guidait, venait de s'arrêter.

— C'est là! dit-il.

Il poussa du poing une porte gémissante, garnie d'arabesques en fer forgé, qui protégeaient une vitre à demi brisée. L'enfilade noire d'un couloir dallé s'allongeait devant eux. Des bruits de voix, des chants cacophoniques venaient jusqu'à eux. Quelle population inquiétante habitait là?

— C'est au deuxième, expliqua l'acrobate, c'est le père de l'enfant malade. C'est une triste maison, voyez-vous...

Il avait dit cela confusément, comme une excuse. Mais, quand il vit que son compagnon s'apprêtait à le suivre sans broncher, il battit le briquet et éclaira la marche résolue du jeune homme.

Ils gravirent un escalier à la rampe humide, aux degrés usés et sordides. Au premier palier, une porte entr'ouverte laissa voir des mulâtres en casquettes, qui, autour d'une table, jouaient de l'accordéon et du banjo.

— C'est au milieu de cette tourbe, dans cette maison infecte, que pleure et souffre un enfant! murmura l'inconnu entre ses dents, en tâtonnant l'appui de l'escalier qui tournait et grimpaît roide.

Instinctivement, il regarda si l'homme tenait toujours le beau pantin de laine entre ses doigts. Lui aussi, maintenant, il se sentait hypnotisé par ce puéril fantoche qui, dans sa simplicité grotesque, synthétisait tout le bonheur, toute l'espérance d'un petit innocent malade...

Une porte s'ouvrit sous la main du guide et, sous la lueur terne d'une lampe en veilleuse, le pauvre logis apparut.

Au travers des carreaux fêlés, obturés de papier jauni, le vent de décembre hurlait, jetant dans l'étroite pièce de vastes souffles froids, colporteurs de la mort. Deux bûches agonisaient dans un petit poêle.

Dans un lit de fer, chargé de toutes les hordes qu'on avait pu trouver, un enfant reposait.

Il était si paisible, au sein de l'oreiller, sa mignonne figure était si pâle sous l'auréole de ses cheveux blonds de chérubin, qu'on eût cru un petit ange endormi pour toujours...

— Il repose! murmura le père, en étouffant ses pas. Quand il s'éveillera...

Ce disant, il posait sur les couvertures, sur le corps même du petit, le beau soldat de peluche qui continuerait, réaliserait, au réveil, le rêve merveilleux d'un sommeil d'enfant. Le père haussa la tête de la lampe dont la lumière grandie dénonça davantage la pauvreté du lieu.

L'inconnu remarqua alors que les mains de l'enfant étaient remontées et crispées sous sa gorge.

— Vous êtes seul, ici? demanda-t-il soudain.

— Tout seul, maintenant, depuis que ma femme...

— Alors, ce murmure ? On dirait un bruit de voix dans l'escalier.

Le jeune homme venait d'ouvrir toute grande la porte. Le corps penché, il écouta... Seule, la chanson monotone des guitares disait sa nostalgie, en bas, parmi des rires. Quand il eut refermé la porte et regardé le père, il était très pâle.

— C'est étrange, cette plainte assourdie...

Le père venait de se pencher sur le petit lit, sur le bambin immobile. Puis, subitement, son compagnon jeta un cri :

— Mais, c'est votre... votre enfant qui râle...

— Mon enfant qui râle ?

Effrayés, ils tendirent leurs visages anxieux. Le petit, doucement, râlait et, sur ses joues pâles, une roseur, à mesure, s'enflérait. Au choc que le père, soudain affolé, donna aux montants de fer, l'enfant écarta brusquement des yeux vitreux, étranges, pleins d'eau, qui saillait des orbites, et un accès de toux rauque, déchirante, le souleva, le convulsa, le laissa pantelant sur son lit chaviré...

— Mon Dieu, mon petit ! Qu'y a-t-il ?

Le père découvrit, sur le visage du garçonnet, une déformation fatale, inattendue, qui le stupéfiait. Saisissant l'enfant dans ses bras, baisant ce front brûlant aux fines mèches collées, il le berçait naïvement, avec des mots balbutiés, chantants, souvent répétés, pour remplacer un peu une mère...

— Mon Dédé, mon petit Dédé ! Tu as mal, dis ? Dis-moi où tu as mal ? Dans ta petite gorge, c'est là. Ça va passer, chéri... Regarde ce que papa a apporté à son fils ! Regarde ce bel officier, comme tu le voulais ! Regarde, tu ne vois pas, mon petit ? Tu ne me reconnais pas ? Dédé ?

Cri d'un père qui, devant la rapidité du mal, n'ose plus se donner le change, et qui voit nettement devant lui la chute d'un malheur atroce : la mort de son enfant !

Dans ses quintes affreuses, le blême visage de l'enfant, pas plus gros que deux poings, se tuméfiait sous l'immonde étreinte du mal qui lui suçait la vie. Au milieu de ses râles, qui sifflaient, grandissants, il nouait à son cou ses deux menottes, griffant l'étoffe ; il luttait de toutes ses forces minuscules contre le mal monstrueux abattu sur lui. Puis, pantelant, chair défaillante, il se recroquevait sous les draps, avec des yeux désorbités, qui ne voyaient plus rien, ni personne...

— Mais qu'a-t-il, grands dieux ? Quand je l'ai quitté, on n'aurait pas cru... Par pitié, que faire, monsieur ?

Jetant son chapeau sur une table, le jeune inconnu s'était courbé à son tour vers l'enfant ; il observait le petit visage trempé de sueur, le regard atone des prunelles agrandies, le geste des mains sous le menton, les convulsions de la bouche qui manquait d'air... Avisant une cuiller d'aluminium qui traînait par là, il l'essuya et desserra les dents grelottantes du petit fiévreux. Au fond de la gorge, il aperçut des peaux blanchâtres collées aux muqueuses... Alors, il se releva, reposa la cuiller et murmura simplement :

— C'est le croup !

Le père, le buste jeté en avant, vers celui qui auscultait son enfant, paraissait guetter le verdict qui le condamnerait. Avec égarement, il répéta :

— Le croup ? Mon enfant a le croup ? C'est ça, alors que la voisine n'a plus voulu le garder auprès de ses gosses ! Mon Dédé risque de périr, comme ceux du quartier qui sont morts déjà de cela ?

— Le mot croup, à lui seul, définit la gravité du mal ! déclara l'inconnu, songeur. Sur les muqueuses de la gorge, de fausses membranes se sont formées, menaçant les voies respiratoires d'asphyxie...

Le père, dont les jambes flageolaient, s'abattit sur une chaise.

— Oui, c'est bien cela, l'asphyxie ! C'est bien comme cela que sont morts les autres, la semaine dernière... Alors, lui aussi, mon Dédé, est-ce que...

Un sursaut de désespoir le souleva. Il se porta à nouveau vers le petit lit.

Mais son compagnon s'interposa.

— Du sang-froid, que diable ! Il est temps encore de le sauver. Une piqure de sérum antidiphthérique parera au plus pressé. Vous allez, sans perdre une minute, quérir un docteur, lui expliquer brièvement ce cas de diphthérie, et l'amener ici, muni du nécessaire...

— Un docteur ! balbutia le père. A cette heure ? Dans ce quartier ?

Atterré par l'agonie de son enfant, il ne voyait autour de lui que des obstacles insurmontables. Et il semblait préférer rester près du lit de souffrance, prendre le petit dans ses bras et lutter contre le mal par des mots consolateurs, des soins bénins, qui ne font qu'endormir la douleur...

Il regarda l'inconnu, puis le lit, et il eut un grand geste d'impuissance, roulant sa tête de droite à gauche, dans le geste inconscient de l'homme qui va tomber.

— Nous sommes bien dans le 13^e arrondissement ? interrogea rapidement le jeune homme, qui, lui aussi, lançait des coups d'œil soucieux vers l'enfant dont les plaintes rauques s'amplifiaient d'instant en instant. La place d'Italie est à courte distance. A l'angle de l'avenue Sainte-Rosalie, une haute maison neuve se dresse. Il y a là un des médecins attirés de notre Institut prophylactique, le docteur Mauguet... Sonnez, on vous ouvrira. Le docteur est chez lui, ce soir, il devait recevoir des intimes... Présentez la carte que je vais vous remettre. En quelque circonstance que ce soit, le docteur vous accompagnera ici... Quel est votre nom, je vous prie ?

— Albert Jancin.

— Albert Jancin ? répéta l'inconnu.

Il avait dévisé le capuchon d'un stylo et, sur un rectangle de bristol, sous son nom gravé, il traça quelques mots hâtifs, d'une écriture fine et nerveuse, qui faisait crisser la plume.

Puis il objecta, entre haut et bas :

— Jancin ? Tiens, c'est singulier, je connais une dame qui... C'est une de nos meilleures visiteuses d'hygiène ; elle porte le même nom que vous. Une simple homonymie, sans doute...

Quand il eut signé, il tendit la carte de visite à Albert Jancin qui venait encore de se pencher anxieusement sur le lit secoué de spasmes.

— Ceci sera votre laissez-passer. Faites vite, et, au besoin, prenez un taxi. Ah ! j'oubliais, voici de l'argent pour ce cas... Et, si quelqu'un, chez le docteur, s'oppose à votre passage, dites que vous venez de la part de M. Louis Mayer... Pressez-vous, les minutes sont précieuses...

Rapidement, Albert Jancin prit connaissance du libellé du bristol.

« Louis Mayer, Directeur du Secrétariat de la Fondation de Bonacieux ».

— Monsieur ! monsieur ! bégaya-t-il. Vous allez donc me permettre de sauver mon petit ? Je vous devrai sa vie ?

Mais le fonctionnaire de la merveilleuse institution de bienfaisance le poussa résolument vers la porte.

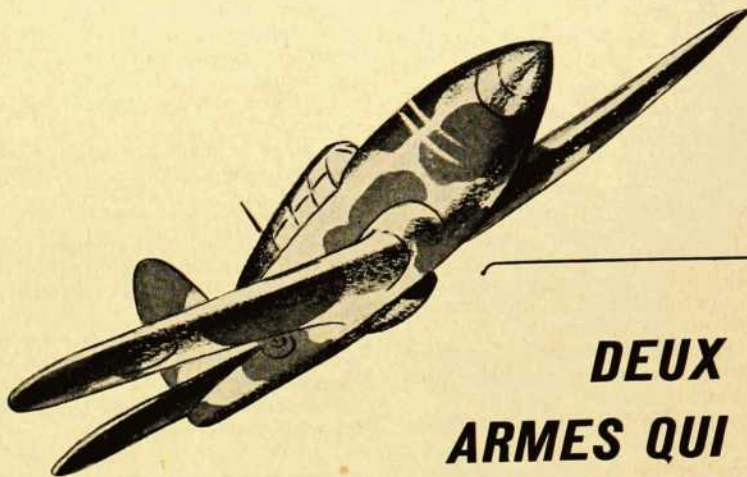
— Allez vite, le temps presse. Au vu de ma signature, le médecin, qui est un de nos éminents collaborateurs, accourra ici, sans perdre un instant. Mais hâtez-vous, vous dis-je !

La porte refermée, l'escalier gémit sous la galopade éperdue du père, que l'angoisse talonnait. Au rez-de-chaussée de ce misérable caravansérail, les chants exotiques s'alentissaient. On

[Lire la suite page 21]

Saveur Sans Égale THÉ ET CAFÉ "SALADA"

Lorsque la quantité est limitée, la qualité devient encore plus importante.



DEUX ARMES QUI ATTEIGNENT LEURS BUTS

On ne fait pas la guerre avec des armes désuètes, de même qu'on ne chasse pas l'ennui avec des lectures inappropriées. Si le Spitfire demeure le dernier mot en fait d'avion-chasseur, dans sa poursuite aux Boches, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM demeurent, eux aussi, l'arme la plus efficace dans sa guerre à l'ennui. Pour le constater, abonnez-vous-y.

Ceux qui s'abonnent à ces trois magazines

s'assurent une lecture abondante, régulière et variée. S'abonner au SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, c'est pour la somme modique de \$5.00, remplacer, dans une large mesure, les sorties coûteuses, les distractions onéreuses, qu'on doit éviter en temps de guerre. Bref, s'abonner à nos trois magazines, c'est s'informer intelligemment tout en se distrayant.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT : Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



● Notre Feuilleton

L'Injuste Châtiment

Par François de Méillon

PÂLE, les traits tirés par la rage et la colère, celui-ci regarde ces hommes courageux.

— Partez ! dit-il d'une voix rauque. Sortez de ma maison, misérables !...

— Nous ne partons pas avant que vous nous ayez livré la meurtrière Olga, répond Kurt von der Marwitz, fermement, décidé.

Le marquis ne se tient plus de colère.

Ses domestiques sont comme paralysés par la peur et l'angoisse.

Un regard sur ces garçons tremblants suffit à leur maître pour le convaincre qu'il ne peut pas compter beaucoup sur eux.

— Coquins ! Pourquoi avez-vous l'air si bêtes ? leur crie-t-il.

— Allez vite chercher des armes.

— Restez ! dit Ritter, en dirigeant son revolver sur ces garçons.

— Nous ne ferons de mal à personne aussi longtemps qu'on ne vous attaquera pas.

— Mais si l'on fait cela, nous n'hésiterons pas de lutter jusqu'à la fin.

— Etes-vous devenus des bandits ? hurle le marquis, dans une rage folle.

— Vous vous êtes introduits dans ma maison comme des bandits, et si vous ne partez pas immédiatement, on vous traitera en bandits.

— Je...

Il s'arrête, car au bout du corridor on ouvre la porte et le vieux régisseur apparaît, suivi par un homme vêtu d'un manteau de voyage.

Etonnés et curieux, tous regardent cet homme qui s'approche.

Il s'arrête sous la lampe, ôte son manteau et enlève son chapeau.

Un visage pâle et souffrant apparaît. Tous regardent cet homme avec émotion.

C'est comme si, tout à coup, un esprit leur apparaît.

— Grand Dieu ! s'écrie le marquis, pâle, en reculant de quelques pas.

— Le baron von Fohren !...

— Mon Dieu ! s'écrie Ritter, effrayé, est-ce une vision ! Monsieur von Fohren, êtes-vous sorti de votre tombeau ?

— Presque ! répond von Fohren d'un ton triste et sérieux, en s'approchant.

— Cependant, messieurs, je ne suis pas un fantôme.

— Comme vous voyez, je suis encore en vie, mais Dieu sait pour combien de temps.

Un grand silence règne.

Kurt se remet le premier.

Il va vers von Fohren et dit d'un ton ému :

— Monsieur von Fohren, nous avons été ennemis par la faute d'une femme misérable.

— Voici ma main.

— Je n'ai plus de haine contre vous.

— Vous avez expié et vous avez du repentir.

— Dieu le sait ! dit von Fohren ému, les larmes aux yeux, pendant qu'il serre la main que Kurt lui présente.

— Monsieur von der Marwitz, je vous remercie de tout cœur.

— Vous me rendez la paix de l'âme et de la conscience.

— Mais, pour l'amour de Dieu, d'où venez-vous, monsieur von Fohren ? interrompit Ritter.

— Vous étiez à l'agonie, quand je vous quittai au couvent et, hier, les journaux annonçaient votre décès. Je ne comprends pas.

Le baron von Fohren sourit douloureusement.

Il serre la main du détective et lui raconte ce qui suit :

— J'ai fait moi-même cette fausse nécrologie.

— J'ai fait cela pour tromper la femme qui se nomme mon épouse.

— En effet, j'étais déjà en route pour venir ici.

— J'avais appris votre arrivée, monsieur von der Marwitz, et je vous cherchais.

— Il n'était pas difficile de vous trouver.

— Vous n'êtes pas aussi coupable que cette femme.

— Comme vous, je me trouvais un jour follement aveuglé, en face de ces deux messieurs.

— Moi aussi j'étais aveugle, et ne voulais pas voir ce qui sautait aux yeux.

Le marquis ne sait pas ce qu'il doit répondre.

— Je ne sais pas ce que tout cela signifie, dit-il brutalement. Il paraît que vous avez tous comploté pour prendre une innocente.

— Est-ce que vous croyez vraiment à l'innocence de cette femme ? s'écrie Kurt, irrité.

— Si vous ne croyez pas notre témoignage, vous devriez croire le mari de votre soi-disante fiancée.

— Oui, vous devez me croire, interromp von Fohren.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leurs méfaits, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurée que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermés dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, il s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

Les deux rusés compères ne reculèrent devant rien pour atteindre leur but. Le comte Henri, en particulier, et Liane virent la guigne s'acharner à eux, d'une manière étonnante. Toutefois, ils eurent trop de fierté pour ne pas préférer la mort au déshonneur. Quelle que fût la puissance d'Olga, aidée d'un groupe de contrebandiers, ils ne renoncèrent pas à leur projet de déjouer tous les plans sataniques de la comtesse... Tel est le cadre singulièrement pittoresque où l'on a vu se présenter les péripéties d'un drame long et haletant. Toutefois, quel que puisse être le pathétique des événements eux-mêmes, il est encore dépassé en intensité par celui de la poignante lutte morale qui déchire les consciences.

— Et si vous demandez ce que je veux, je vous répondrai franchement :

— Je veux, avec l'aide de vous deux, rendre inoffensive la femme satanique qui nous a causé tant de malheurs.

Comme paralysé par une émotion indescriptible, le marquis a tout écouté.

L'apparition de von Fohren lui a fait l'effet d'un coup de tonnerre.

Là, devant lui, se trouve l'homme dont il a ravi la femme, l'homme qu'il croyait mort et qui revient maintenant pour se venger.

Il se sent gêné et embarrassé.

Voilà que von Fohren s'approche de lui et dit :

— Monsieur le marquis, je ne veux pas reprocher votre manière d'agir.

— La comtesse Olga a commis des crimes qui crient vengeance au ciel.

— Je puis prouver qu'elle était l'épouse du gentilhomme et qu'elle a taché de se débarrasser de lui.

Elle devait être arrêtée, mais elle s'est enfuie et, dans mon aveuglement, je l'aidai à fuir.

Les crimes qu'elle a commis seront mieux expliqués par ces messieurs.

— Ah ! Je n'en crois pas un mot, rit le marquis en colère.

— Comment se fait-il alors, monsieur von Fohren, que vous protégiez la comtesse Olga et que même vous l'épousiez, si vous la croyiez capable de tous ces crimes ?

— Voilà ce que je ne croyais pas ; j'étais tout aussi aveuglé comme vous l'êtes maintenant.

— Tiens ? Vous appelez cela de l'aveuglement ? dit ironiquement le marquis.

— Bien ! je vous déclare, monsieur, que je ne crois rien de tout ce que vous prétendez et j'en douterai jusqu'à ce que vous puissiez me montrer des preuves de la culpabilité de la comtesse Olga.

— Vous désirez encore des preuves maintenant ? interromp Kurt.

— Est-ce que la parole d'un honnête homme ne vous suffit pas ?

— Je vous ai déclaré que je repoussais avec dégoût cette femme parce que c'était une fille légère.

— Et voilà ce que le baron von Steinthal peut vous témoigner. Il vous affirmera que la femme que vous adorez si passionnément a assassiné son propre enfant.

— Voulez-vous plus ?

— Désirez-vous entendre d'autres témoins ?

— Mais si vous ne vous croyez pas, les autres tâcheront en vain de vous convaincre.

Ces paroles énergiques ont produit leur effet sur le marquis.

Il est devenu blême et tremble d'émotion, mais sa confiance en Olga n'est pas encore ébranlée.

Avec une angoisse désespérée, il repousse l'idée qu'il est un homme trompé, comme l'a été von Fohren.

— Tout ce que vous dites n'est pas en état de me convaincre, répond-il brutalement.

— Ce n'est pas moi qui suis dans l'erreur et qui suis aveuglé, mais bien vous.

— Jamais je ne croirai qu'une femme, avec une figure d'ange, puisse posséder une âme de diable.

Kurt, riant de colère, lui dit :

— Remerciez Dieu que nous vous ouvrons les yeux, marquis !

— Sans cela, vous auriez senti à votre propre peau les griffes de cette diablesse en forme humaine.

— Assez ! dit sombrement le marquis, nos relations sont rompues.

— J'exigerai satisfaction de vous plus tard.

— Je me tiens également à votre disposition.

— Monsieur von Fohren, je sais que vous avez le droit de me provoquer.

— Oh ! merci ! répond von Fohren avec un geste de mépris. Je devrais être plus que fou pour me battre en duel, à cause de cette femme.

— Non, monsieur le marquis, je ne désire pas de satisfaction.

— Vous ne m'avez pas pris mon épouse... car je ne considère plus cette diablesse comme telle... mais vous m'avez délivré d'une vile créature, d'une fille galante, d'une meurtrière qui devrait être livrée au bourreau.

— Mais nous désirons l'extradition de cette femme, dit Kurt, en élevant la voix.

— Et vous ne pouvez pas le refuser, monsieur le marquis.

— Le baron von Fohren a le droit d'exiger que vous lui livriez sa femme légitime.

— Oh ! monsieur le baron a abandonné ses droits, dit le marquis.

— Et même s'il n'en était pas ainsi, je ne puis retirer la main de cette femme, qui s'est mise sous ma protection.

— Vous refusez décidément de nous livrer cette femme assassine, demande Kurt, menaçant.

— Naturellement ! la comtesse Olga reste sous ma protection, déclare le marquis, décidé.

— Naturellement, je ne puis l'épouser sous les circonstances actuelles.

— Je la quitterai, mais pas avant que je ne la sache protégée contre les dangers et la persécution.

— Et moi je vous déclare, dit Kurt, irrité, que nous ne quitterons pas cette place.

— Si vous ne voulez pas écouter votre sens, alors vous en subirez vous-même les conséquences.

— En cas de besoin, nous userons de force.

— De force ? ...

Le marquis se relève, hautain.

— Ne l'essayez pas. Vous n'avancerez pas d'un pas, avant de m'avoir écarté.

Il se place au milieu du corridor et dirige son revolver sur ses ennemis.

Sur sa figure, se lit une décision si ferme que ces derniers ne peuvent douter qu'elle ne soit réelle.

C'est un moment critique.

Kurt et Ritter ne savent pas ce qu'ils doivent faire maintenant.

Entre-temps les domestiques se sont armés et se préparent à prêter main-forte à leur maître.

Le marquis aperçoit également le régisseur, qui jusqu'ici s'était retiré, et cette vue transporte le marquis dans la plus grande colère.

— Ah ! misérable traître ! ... grince-t-il.

— Vous avez comploté avec mes ennemis, vous les avez introduits dans ma maison ...

— Je vous le ferai expier.

Il dirige son revolver sur le vieillard, mais puisque Kurt et von Fohren le protègent de leur propre corps, il n'ose tirer.

— Sortez tous ! crie-t-il, écumant de rage.

— Quittez tous immédiatement ma maison ou ... par Dieu ! ... je fais feu !

— Je tue chacun qui ne m'obéit pas à l'instant.

Malgré cette menace, les trois hommes ne s'apprêtent pas à partir.

Ils se tiennent tous tranquilles.

— Monsieur le marquis, dit froidement et sombrement von Fohren, je désire que vous me livriez ma femme.

Rendez-moi la misérable, ou bien j'invoquerai contre vous le secours de la police, ce qui serait une honte publique pour vous.

— Faites cela. Appelez la police ! dit le marquis d'un ton outrageant.

— Vous vous trompez. On ne prendra pas note de votre demande.

— Alors, vous vous déclarez le complice de cette femme diabolique ? ... crie Kurt en colère.

— Nous vous traiterons comme tel, si vous ne vous montrez pas plus intelligent.

— N'insistez pas plus longtemps, monsieur le baron, dit Ritter, en retenant Kurt.

— Nous nous écarterons sans, cependant, nous en aller.

— La coupable ne nous échappera pas.

— Nous l'avons entourée.

— Venez avec moi, mes amis.

— On ne peut lutter avec un fou.

— Oui, allez seulement !

— Allez vite et ne vous montrez plus dans la proximité de ma maison, crie le marquis en colère, leur montrant la sortie.

A contre-cœur, Kurt suit Ritter et le baron von Fohren, qui ont déjà quitté le corridor.

— Que faire maintenant ? crit Kurt, désespéré.

— Nous aurions dû risquer la lutte avec cet exalté. Maintenant, il s'enfuira avec cette femme misérable.

— Patience ! dit Ritter, nous aurions probablement eu la victoire, mais cette femme ne vaut pas qu'une goutte de sang soit versée pour elle.

— Non, monsieur le baron, elle ne peut plus s'enfuir maintenant.

— Nous pouvons être tranquilles.

— Vous deux, vous resterez ici, moi, je vais au parc. Le régisseur peut venir avec moi.

Il sort avec le vieillard, pendant que Kurt et le baron von Fohren restent dans le vestibule.

Quand Olga, effrayée par le vacarme, se rendit dans les appartements du marquis, elle y arriva au moment où apparut le baron von Fohren.

Elle se glissa inaperçue jusque près de la porte, de sorte qu'elle pût voir et entendre tout ce qui se passa dans le corridor.

Cachée derrière la porte, laissée ouverte par le marquis, elle regarde dans le corridor et son émotion et sa peur sont infinies.

Elle ne se fie pas à ses propres yeux, quand elle voit, dans le corridor, son mari qu'elle croyait mort.

En entendant les terribles accusations que tous ces hommes lancent contre elle, une peur folle la saisit.

Comme frappée par la foudre, elle reste clouée sur le sol, jusqu'à ce que ses ennemis se soient éloignés.

Le plus grand danger est passé.

Elle respire plus à l'aise.

Mais à quoi bon ?

Elle est tout de même perdue ... sans espoir.

Sans réfléchir un instant, elle retourne et revient de nouveau dans les appartements du marquis.

Elle entend crier celui-ci.

Il a trouvé sa chambre vide, il soupçonne quelle ait pris la fuite et la cherche partout.

Olga se cache dans un des appartements éclairés.

Ici, le marquis a commencé à emballer ce dont il a besoin pour le voyage.

Sur la table, se trouve une petite valise en cuir rouge ; elle est ouverte et le contenu en est visible.

Des billets de banque et des pièces d'or y sont fourrés en hâte et un paquet de billets de banque se trouve à côté de la table.

Si grand que soit le danger pour Olga, elle ne réfléchit pas un instant, mais jette le paquet auprès des autres, dans la valise, et emporte celle-ci.

La valise volée sous son manteau, elle s'enfuit et atteint une autre sortie.

Par une petite porte elle arrive dans le jardin, plongé entièrement dans l'obscurité.

Elle n'aperçoit pas ses ennemis.

Comme poursuivie par le diable en personne, Olga s'enfuit par les chemins sinueux.

Le jardin est très étendu, il touche à la mer et le bruit des vagues parvient jusqu'aux oreilles d'Olga.

Elle s'enfuit vers la mer.

Si elle réussit à atteindre le yacht du marquis et à s'embarquer, alors ses ennemis peuvent la chercher autant qu'ils veulent.

— Nous ne pouvons donc pas nous enfuir ! Que devons-nous faire, Fanny ?

Des pas retentissent, — quelqu'un s'approche de la porte.

Olga entre rapidement et Fanny la suit.

Elles ferment la porte, parcourent le corridor et s'arrêtent dans une chambre.

Elles se trouvent de nouveau dans les appartements du marquis, mais celui-ci ne se trouve dans aucune de ces chambres luxueuses.

— Le marquis doit nous aider ! dit Fanny.

— Il ne peut pas nous abandonner.

— J'ai suivi toute la lutte et je trouve que le marquis et ses domestiques sont des lâches.

— Est-ce qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour tuer tous les autres ?

Olga approuve, désespérée ; elle se laisse tomber dans un fauteuil.

— Fuir ... fuir ! se plaint-elle.

— Mais comment ?

— Je ne vois plus d'issue ! ...

— Oh ! je crois que si nous attendons encore un peu, nous pourrions partir avec le yacht.

— Le détective ne restera pas longtemps à la côte et encore ... il est seul, et nous sommes deux.

— Vous avez raison, répond Olga, qui se lève en reprenant courage.

— Si le détective est seul, nous arrangerons bien son affaire. Un coup de feu et c'en est fait.

— Ah ! si seulement nous nous étions mises courageusement à la besogne.

— Oui, mais vous vous êtes enfuie quand je vous ai appelée, répond Fanny en hausant les épaules.

— Mais peut-être que tout peut s'arranger.

— Ne pouvons-nous pas emporter une partie des trésors du marquis ?

— Oh ! j'ai cette valise pleine d'argent, sourit Olga, en montrant son butin.

— Là, il y a encore plus, croit Fanny.

— Et sous pouvons très bien l'employer.

— Cherchons donc le reste, madame.

— En effet, c'est une bonne idée.

— Ce fou voulait tout de même me laisser toute sa fortune. Il n'est donc que raisonnable que j'en prenne ce que je puis.

Ce disant, Olga se dirige vers le coffre-fort sur lequel se trouvent les clefs.

Elle ouvre les portes en fer et Fanny pousse un cri d'étonnement, quand elle voit le contenu.

— Ah ! quel tas d'argent !

— C'est plus que nous ne pourrions emporter.

Avec avidité, toutes deux remplissent leurs poches de billets.

Elles ne soupçonnent pas qu'on les épie.

Derrière la portière de la porte de la chambre latérale, se trouve le marquis et, comme frappé par la foudre, il regarde les deux femmes, qui sont en train de dévaliser son coffre-fort.

Il comprend tout ce qu'elles disent, et la conversation que tient Olga avec sa confidente, dévoile d'un coup toute la bassesse d'âme, tout l'avilissement de cette femme qu'il aimait, — et le bandeau tombe de devant ses yeux.

— Sans ses contrariétés, dit Olga, j'aurais atteint mon but !

— Seulement un jour plus tard ... et j'aurais été sa femme, j'aurais eu son testament en mains et, comme c'était convenu, nous l'aurions envoyé lui-même à l'autre monde.

— Maintenant je dois, cependant, me contenter de ces quelques miettes et nous pouvons nous réjouir, si nous parvenons à fuir à temps.

Le marquis doit nous aider en cela ! dit Fanny, pendant qu'elle continue d'empocher les beaux billets.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE NOTRE NOUVEAU FEUILLETON page 22

Et le marquis ne peut plus rien faire pour elle.

Elle entend venir son fidèle ami aveugle, mais elle ne peut pas aller à sa rencontre.

Fuir ... fuir en toute hâte, voilà sa seule pensée.

Elle reprend le chemin par où elle est venue.

Arrivée dans sa chambre, elle rassemble, avec une hâte fiévreuse, tout ce qu'elle a de plus précieux et jette un long manteau noir sur ses épaules.

Tout est perdu.

Au dernier moment, tout a encore échoué.

Déjà elle avait presque atteint son but et voilà que la fatalité lui crie un « halte ! » menaçant.

Maintenant, il faut partir.

Mais comment doit-elle échapper ? Ses ennemis monteront certainement la garde.

Elle appelle Fanny.

Celle-ci ne vient pas.

Où est-elle ?

Qu'est devenue sa fidèle alliée ?

Est-ce qu'elle se serait déjà enfuie ?

Elle entend des pas s'approcher ; c'est le marquis.

Olga s'éloigne vivement par l'autre porte de la chambre ; elle ne veut pas lui faire ses adieux ; c'est superflu.

Elle grince de rage sur l'échec de ses plans.

En toute hâte, elle parcourt les corridors et arrive à la porte du vestibule qu'elle trouve fermée.

Déjà, elle s'approche de la mer.

Tout à coup un « halte » ! discret se fait entendre et une silhouette se dessine contre les broussailles.

Avec un cri de peur, Olga recule.

Elle se retourne et s'enfuit à toutes jambes vers la villa du marquis.

Elle ne fait pas attention à la voix bien connue, qui lui crie quelque chose.

Elle ne se retourne pas pour regarder, et ne voit pas que la silhouette la poursuit.

CCXXXIX — Une punition terrible

P RÈS de la porte d'entrée, Olga s'arrête un instant.

Il lui faut du temps pour ouvrir la porte, et si peu que cela dure, la personne s'approche entre-temps.

Fermement décidée, Olga saisit son revolver.

Une main saisit son bras.

— Madame ... pour l'amour de Dieu ! c'est moi ... Fanny ! lui dit celle-ci.

— Ne m'avez-vous pas reconnue ?

— Non ! répond faiblement Olga.

Que faisiez-vous là, dans le jardin ?

— Savez-vous ce qui est arrivé et que nous sommes perdues ?

— Oui, je sais tout. Et je voulais apprêter le yacht pour nous deux, mais près de la mer se trouve quelqu'un. Je crois que c'est le détective.

Olga siffle de rage, comme un serpent.

— Ah ! s'il savait comme il est fou et comme il s'est laissé tromper ! rit-elle outrageusement.

Olga rit avec elle et ajoute quelques remarques méprisantes.

Elle retient la dernière syllabe, en entendant du bruit derrière elle.

Elle se retourne et voit le marquis qui, pâle comme un mort, les traits tirés par la haine et le dégoût, s'élance dans la chambre.

— Maintenant, je vous connais.

— Misérable vipère ! grince-t-il.

— J'ai tout entendu.

— Femme diabolique !

— Maintenant, je ne doute plus de ce que dit le gentilhomme. Tout ce dont on vous accuse est donc vrai !

— Vous vouliez me tuer aussi ?

— Meurtrière !... Voleuse ! crie-t-il.

— Je vous livrerai à vos ennemis !

— Je vous hais, je vous exécute !

Si grande que soit sa peur, Olga s'est ressaisie bien vite.

Il s'élance vers elle pour la saisir.

Elle recule... le revolver brille dans sa main, et au moment où le marquis tend la main vers elle, un coup de feu retentit.

Un cri étouffé... le marquis chancelle, le sang lui coule sur la figure, il cherche un appui et retombe dans un fauteuil.

— Imbécile ! Voilà ce que vous avez mérité ! dit Olga avec un rire outrageant, en regardant avec triomphe sa victime.

— Et maintenant en avant... vite ! crie Fanny.

Sans hésiter, Olga la suit.

Déjà arrivent les domestiques.

Pleins d'émotion, ils voient leur maître tout en sang dans le fauteuil.

Il se fait une confusion indescriptible, et pendant que les ennemis d'Olga entrent sans résistance, celle-ci s'enfuit avec Fanny vers la mer.

Personne ne songe à la poursuivre, car au début tous croient que le marquis s'est suicidé.

Mais Kurt, qui s'occupe de lui, aperçoit vite que le jeune homme n'est pas mort.

Les domestiques apportent de l'eau, on lave la blessure et peu à peu le blessé revient à lui.

Le coup, qui devait le tuer, n'a fait que l'étourdir.

La balle n'a causé qu'une forte égratignure à la tête, qui est bien vite pansée.

A peine cela est-il fini que le marquis se retrouve sur pied.

Les yeux hagards, il regarde autour de soi.

— Où est-elle, la vile meurtrière ? crie-t-il.

Etonnés, Kurt et von Fohren le regardent.

Ritter, qui entre précisément à ce moment, ne comprend pas immédiatement ce qui s'est passé ici.

Mais en entendant les malédictions et les déclarations incohérentes du marquis, ils comprennent ce qui s'est passé.

Tout à coup, le marquis tend la main aux trois amis et dit :

— Vous aviez raison — cette femme est une diablesse... un vrai serpent...

— Je dus en faire l'expérience à mes dépens.

— Mais elle ne peut être loin.

— Je sais quel chemin elle prendra.

— Malheur à elle si elle tombe entre mes mains, cette vipère...

— Je me vengerai... je me vengerai terriblement.

Ritter comprend immédiatement qu'Olga s'est enfuie du côté de la mer.

Il s'élance en avant.

Le marquis donne quelques ordres à ses domestiques.

Puis, en compagnie de Kurt et von Fohren, il suit le détective.

Les domestiques également les suivent de très près avec des torches.

Tous courent vers la place où le yacht est attaché.

Quand ils y arrivent ils trouvent la baie vide.

Blême de colère, le marquis montre une voile blanche balançant sur l'eau.

— Trop tard !...

— Ce sont elles qui naviguent là, grince-t-il.

Dégus, tous regardent l'embarcation s'éloigner.

La nuit n'est pas si obscure qu'on ne puisse distinguer les mouvements de cette voile blanche.

La légère embarcation est fortement secouée et le vent la pousse de plus en plus vers la côte.

Le marquis, se plaignant toujours de douleur, regarde son yacht.

Le vieux régisseur se trouve à côté de lui et dit d'une voix émue :

— Le yacht ne quittera pas la baie, monsieur le marquis. Elles s'approchent de la côte, car elles ne savent pas louver.

— Vraiment, vous avez raison, vieux, crie le marquis, lui serrant la main.

— Bravo ! mon brave. Vous restez naturellement à mon service maintenant !

— Mais, messieurs, cette femme ne peut nous échapper, s'adresse-t-il à Kurt et à von Fohren.

— Elle va atterrir.

— En avant !...

— Je sais déjà en quel endroit.

— A cheval, messieurs !...

— Nous la rattraperons bien, cette diablesse !...

Tout à son désir de vengeance, le marquis s'éloigne à toutes jambes.

Animés de mêmes sentiments, Ritter, Kurt et von Fohren le suivent.

Ils retournent à la villa où le marquis donne l'ordre de seller des chevaux.

Les domestiques se hâtent à exécuter cet ordre.

Le marquis met en poche deux revolvers chargés à balles et saute en selle.

Les autres, ainsi que Muller, ne peuvent le suivre qu'à peine.

En un galop désordonné, il suit le chemin le long de la côte escarpée.

Au lointain, on voit encore le yacht qui est poussé vers une étroite langue de terre.

Les ennemis d'Olga se dirigent également vers le même endroit.

Kurt donne de l'éperon à son cheval et rattrape l'avance qu'avait le marquis.

Il ne veut pas se laisser devancer par le marquis, car il devine le plan terrible de cet italien vindicatif.

On voit maintenant distinctement la mer écumeuse sur les flots de laquelle la frêle embarcation voltige comme une mouette.

Elle se trouve sur le flanc, couchée par le vent, et la voile, agitée par le vent, voltige à gauche et à droite et ne tient presque plus.

On voit que les femmes font tout leur possible pour sortir de la baie.

En vain, elles tâchent d'atteindre la mer.

Dans cette lutte terrible, le vent et les flots restent vainqueurs.

Comme une coquille de noix, le yacht est poussé de plus en plus vite vers l'étroite langue de terre.

— Voyez... cela touche à terre ! s'écrie le marquis et il étend les bras, comme s'il voulait saisir le yacht qui, à une demie-lieue de là, est arrivée à terre.

Il disparaît derrière les collines et ne réapparaît plus.

— En avant ! en avant ! crie le marquis, en donnant de l'éperon à son étalon.

Olga et Fanny ont une traversée terrible derrière elles.

A chaque instant, la légère embarcation menace de se renverser, car ni l'une ni l'autre ne sait naviguer.

Elles sont toutes trempées, quand elles sautent à terre.

Elles n'ont pas aperçu leurs ennemis et ne soupçonnent même pas qu'on les poursuit.

Avec peine, elles montent vers la côte sablonneuse.

Derrière elles et à droite rugit la mer.

A gauche, s'étend la côte et c'est de là qu'arrivent les ennemis, mais elles ne voient pas les cavaliers qui s'approchent derrière la colline.

Devant elles, le chemin descend jusqu'à une rivière étroite.

De l'autre côté de cette rivière se trouve un petit bois et quelques maisonnettes ; c'est un hameau du village voisin.

La hutte du passeur d'eau se trouve de ce côté-ci.

— Voilà où nous devons passer, dit Olga, qui tremble de froid, ainsi que sa compagne.

— Nous devons nous dépêcher, Fanny, pour atteindre le village de l'autre rive.

Elles descendent la pente en courant et frappent à la porte de la maison du batelier.

Celui-ci ouvre et regarde, tout étonné, les deux femmes totalement trempées.

— Faites-nous passer... vite, dit Olga impérativement.

Le batelier ne répond rien.

Par un signe de la main il les invite à entrer dans sa chambrette et d'attendre jusqu'à ce qu'il ait apprêté sa barque.

Elles entrent en frelottant, pendant qu'il s'en va à son aise.

Pleine d'impatience, Olga regarde par la fenêtre.

Au loin, elle voit arriver un cavalier, et quoiqu'elle ne le reconnaisse pas elle soupçonne qui il est.

— Le marquis s'en vient ! crie-t-elle, en fuyant.

Elle court vers la barque, prête à partir.

En toute hâte, elle saute dedans et, sans attendre Fanny qui n'a pu la suivre, elle crie au batelier :

— Passez, en avant ! Avec des cris de peur Fanny arrive, mais trop tard.

La barquette est déjà assez loin de la rive.

Olga se trouve au milieu de la barquette et avec peur elle voit s'approcher le cavalier, suivi de Kurt et de Ritter et plus loin de von Fohren et de Muller.

En pleurant et en se tordant les bras, Fanny court à gauche et à droite sur la rive.

Elle hurle, se lamente et vocifère les plus terribles malédictions contre Olga, puis elle tâche de fuir, mais Kurt et Ritter sont déjà près d'elle.

Ils poursuivent la fugitive et le cheval de Ritter la jette par terre.

Avec l'aide de Muller, qui arrive précisément, Ritter saisit Fanny qui se débat et qui mord comme un fauve.

On lui met les menottes et Muller la lie sur son cheval.

Entre-temps, se déroule sur l'eau une scène terrible.

Le marquis ne s'est pas occupé de Fanny.

Il ne voit qu'Olga et craint qu'elle lui échappe de nouveau.

Déjà la barquette est au milieu de la rivière ; le batelier n'obéit pas au « halte ! » qu'on lui crie d'un ton menaçant de la rive.

Au moment où Kurt et Ritter arrivent, le marquis lance sa monture fringante dans l'eau et suit la barquette.

Olga crie de peur, quand elle voit s'approcher son terrible ennemi.

Elle décharge sur lui son revolver sans le toucher.

Le marquis, qui se trouve toujours sur son cheval, prend son revolver et le dirige vers le batelier.

— Arrêtez, ou je vous tue ! crie-t-il.

Effrayé, le batelier dépose les rames. La barquette s'arrête et est déjà près de l'autre rive.

Avec un triomphe sauvage le marquis s'approche ; mais voilà qu'Olga, dominée par la peur, se jette à l'eau pour atteindre la terre en nageant.

— Tenez-la, crie le marquis et le batelier se penche et saisit la chevelure flottante d'Olga qui est sur le point de disparaître.

Il l'attire vers lui par ses cheveux et en un instant le marquis est près d'elle.

Il prend les cheveux d'Olga, les tourne autour de la main et la tire ainsi sur la rive.

Quand il se trouve sur terre, le marquis descend de son cheval, il tient les cheveux d'Olga et la jette brutalement sur le sol.

Elle pousse des cris de douleur et de peur et se tord comme une folle dans les mains de son impitoyable ennemi.

— Diablesse ! grince le marquis. Votre dernière heure a sonné.

— Vous devez mourir.

— Vous mourrez par ma propre main.

De toute sa force il lui tire tellement les cheveux qu'elle pousse de hauts cris de douleur.

Il la jette sur les genoux et presse le canon de son revolver contre son front.

— Oh ! ayez pitié... pitié... crie Olga d'une voix pleine d'angoisse.

Pleins de dégoût et d'émotion les hommes qui se trouvent de l'autre côté regardent cette scène révoltante.

— Halte ! halte ! crie Kurt.

— Marquis ! Cette femme est notre prisonnière, elle doit mourir par la main du bourreau.

— Cessez ! crie Ritter également très ému.

— Vous commettez un meurtre.

— Cette femme m'appartient.

Mais le marquis ne s'inquiète pas de tout cela.

Il maintient Olga dans cette position et dit froidement :

— Priez ! priez si vous le savez encore, je vous accorde une demi-minute.

Dans son angoisse Olga se tord et crie au secours de toutes ses forces.

De l'autre côté les amis crient et menacent et même le batelier, pris de pitié pour la malheureuse, saute de sa barque et dit d'un ton ferme et menaçant au marquis :

— Lâchez immédiatement cette femme, monsieur !

— Si vous faites encore un pas je vous tue comme un chien ! répond le marquis avec un calme apparent.

Devant le revolver, dirigé sur lui, le batelier recule de quelques pas.

Le marquis presse de nouveau son revolver sur le front d'Olga.

Encore un cri désespéré, puis un coup de feu... et, le crâne fracassé, la condamnée tombe à terre.

Des cris de peur retentissent.

Kurt et Ritter se trouvaient déjà dans la barque et von Fohren y prend justement place quand le coup part.

Effrayés, ils laissent tomber leurs armes.

Ils ne peuvent plus rien empêcher. Le marquis s'est vengé ! Olga est morte.

— Assassin ! lui crie Ritter indigné.

— Qu'avez-vous fait ?

Le marquis se détourne de sa victime, il ne daigne pas répondre au détective.

Il fait signe au batelier et, montrant le cadavre ensanglanté, il dit :

— Tout ce qu'elle porte sur elle, est pour vous. C'est votre récompense.

— Jetez son cadavre dans la mer.

— Elle n'a pas mérité de tombeau.

Il saute en selle et avec un rire affreux il crie aux amis :

— J'ai épargné la besogne au bourreau. [Lire la suite page 20]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

COTELETTES DE PORC A LA CREME

6 côtelettes de porc 1 gousse d'ail
1 c. à thé de sel
1/8 de c. à thé de poivre 3 c. à tb. de farine
2 tasses de lait

Couper une gousse d'ail en deux et en frotter les côtelettes. Faire frire à la poêle 5 à 8 minutes d'un côté, retourner et faire rôtir l'autre côté. Saler et poivrer. Quand les côtelettes sont bien rôties, ajouter au fond de cuisson 3 c. à tb. de farine, bien mélanger et mouiller avec les 2 tasses de lait. Faire cuire jusqu'à épaississement. Servir cette sauce avec les côtelettes accompagnées de pommes de terre nouvelles et petits pois frais sautés.

JAMBON AUX NOUILLES

1 tasse de nouilles coupées en bouts d'un pouce 2 œufs
1 tasse de fromage sel et poivre
1 tasse de sauce blanche 1 tasse de jambon cuit coupé en cubes

Faire cuire les nouilles dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egoutter et quand elles sont encore chaudes, ajouter le fromage et bien brasser jusqu'à ce que le fromage soit entièrement fondu. Faire réchauffer au besoin. Ajouter les 2 œufs légèrement battus. Bien assaisonner. Mettre dans un moule beurré en forme d'anneau et faire cuire au four de 350° F. dans une lèche-frite contenant de l'eau chaude 1/2 heure ou jusqu'à ce que le tout soit ferme. Démouler sur un plat rond et mettre au centre le jambon coupé en cubes dans 1 tasse de sauce blanche.

FEUILLES DE CHOU FARCIES

1 chou 2 c. à tb. de graisse
1 oignon haché finement
1 tasse de viande de porc haché 1/2 tasse de mie de pain
1 œuf
sel, poivre et fines herbes 4 tranches de bacon

Faire cuire le chou 5 à 8 minutes dans l'eau bouillante salée, retirer et séparer toutes les feuilles. D'autre part, faire revenir l'oignon dans la graisse, ajouter le porc, la mie de pain et lier avec l'œuf. Assaisonner de sel, poivre et fines herbes au goût. Mettre 1 c. à tb. de cette farce dans une feuille de chou, former des rouleaux, mettre dans un plat beurré et couvrir de bacon coupé en morceaux. Faire cuire au four de 350° F. 1 heure.

SALADE AUX ŒUFS

2 tasses de fèves cuites 1 tasse de carottes cuites
4 c. à tb. d'huile
2 c. à tb. de vinaigre 1 c. à thé de sel
1/4 de c. à thé de poivre
6 œufs cuits durs 1/4 de tasse de mayonnaise
3 tomates fraîches

Faire cuire des fèves en gousses et des carottes juste assez pour les attendrir mais éviter soigneusement de les faire trop cuire afin qu'elles restent bien fermes. Les faire mariner dans la sauce française composée d'huile, de vinaigre, de sel et de poivre. Faire cuire également les œufs et en couper en rouelles 4, en réservant 2 pour décorer la salade. Mélanger les œufs avec les légumes et la mayonnaise. Dresser le tout sur des feuilles de laitue croquantes et garnir de rouelles d'œufs et de tomates.

TARTE AUX BLEUETS

4 tasses de bleuets 3/4 de tasse de sucre
2 c. à tb. de farine

Couvrir de belle pâte brisée une assiette à tarte profonde. Trier les bleuets, les mettre dans un bol et les bien mélanger avec le sucre et la farine, en remplir l'assiette à tarte. Couvrir de pâte, faire quelques incisions sur le dessus pour l'échappement de la vapeur, badigeonner la pâte de lait et faire cuire au four de 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson de 45 minutes.

PAIN EN SURPRISE

1 pain
2 tasses de chou finement haché 1 tasse de carottes râpées
1/2 tasse de radis taillés en tranches minces
2 c. à tb. d'échalotes 2 tasses de veau cuit
1 tasse de mayonnaise
1/4 de livre de fromage à la crème sel et poivre

Tailler un pain brun ou blanc en 5 tranches, enlever la croûte, tartiner chaque tranche de beurre. Mettre sur la première tranche la moitié du veau bien assaisonné avec la mayonnaise, beurrer une 2e tranche et en couvrir la première. Sur cette deuxième tranche, placer la moitié du mélange de légumes également assaisonnés avec de la mayonnaise, couvrir d'une 3e tranche de pain, puis mettre une 4e tranche beurrée puis la garniture de légumes et terminer par la 5e tranche. Presser le tout et recouvrir avec le fromage défait en crème avec 1/2 tasse de lait et bien assaisonné de sel et de poivre. Garnir le plat de feuilles de laitue bien croquantes, de tomates et de concombres tranchés. Ce pain surprise se sert en tranches d'un pouce environ et constitue un repas complet.

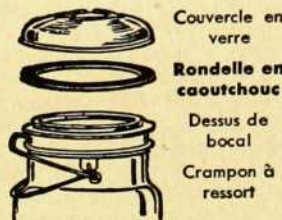
Pour RÉUSSIR VOS CONSERVES

Voici les pièces qui composent les deux genres de bocaux les plus communément employés. Elles doivent toutes s'ajuster convenablement pour sceller à la perfection.

Type à couvercle vissé



Type à crampon métallique



S'il vous faut 2 rondelles en caoutchouc pour sceller un bocal, c'est que le couvercle en verre n'est pas uniforme ou pas assez profond, que la bague métallique a besoin d'être remplacée, ou que le crampon métallique a besoin d'être ajusté. Une rondelle en caoutchouc très mince suffit pour bien sceller des pièces qui s'ajustent bien.

Servez-vous tous les ans de Rondelles en Caoutchouc neuves de grandeur exacte — le genre est illustré sur la boîte.

Le secret d'une fermeture parfaite réside dans le choix approprié du bocal, du couvercle, de la bague métallique (ou crampon métallique) et de la rondelle en caoutchouc. (Voir les vignettes à gauche). Le couvercle en verre doit être assez profond pour reposer uniformément sur le rebord du bocal avant d'y mettre la rondelle en caoutchouc. Les bords de la fermeture ne doivent pas être ébréchés.

La rondelle en caoutchouc assure une fermeture étanche entre le couvercle bien ajusté et le bocal. La bague métallique (ou le crampon métallique) garde le couvercle fermement scellé jusqu'au moment où vous voulez employer le contenu du bocal. Il faut donc que la bague métallique soit bien égale sur le dessus pour presser uniformément sur le couvercle, ou que le crampon métallique soit bien serré.

Quoique l'on blâme souvent les rondelles en caoutchouc quand les aliments sont gâtés, les recherches approfondies n'ont jamais confirmé que cela devait leur être attribué. Les rondelles en caoutchouc n'ont aucun effet sur la conservation des aliments; elles n'ont pour but que de rendre la fermeture étanche. Les recherches qui ont été faites indiquent qu'il faut des pièces bien assorties pour la fermeture et que les aliments doivent être parfaitement stérilisés lorsqu'ils sont scellés dans les bocaux. Les fruits trop mûrs ou meurtris, ou les aliments préparés depuis trop longtemps ne se stérilisent pas facilement.

Si vous prenez le soin voulu, stérilisez les aliments selon des recettes essayées et approuvées, et les scellez dans des bocaux stérilisés, avec des pièces bien assorties pour la fermeture, vous aurez tout droit de vous attendre à ce que vos conserves soient réussies.

Ceci est publié, dans l'intérêt de la conservation des aliments, par

Viceroy Manufacturing Company Limited
Montréal — Toronto — Winnipeg
Fabricants des

RONDELLES
VICEROY
EN CAOUTCHOUC

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement
Confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse



L'INJUSTE CHATIMENT

[Suite de la page 18]

Il agite son chapeau et s'éloigne. Après quelques instants, le cavalier et sa monture ont disparu derrière le bois.

Sur l'appel de Kurt, le batelier exécuté enfin les ordres qu'on lui donne. Il dépose le cadavre d'Olga dans la barque et rame de l'autre côté.

Tous regardent la morte en frissonnant.

Personne ne la touche ; von Fohren se détourne et, pris de dégoût, il cache la figure dans ses mains.

— Quelle folie que de soustraire cette femme au bourreau ! gronde Ritter.

— Maintenant, toute notre peine est vaine.

— Un misérable insensé a empêché la justice de faire son œuvre.

La plus émue à la vue de sa maîtresse morte, c'est Fanny.

Un sort bien plus terrible l'attend, — elle sera livrée, au bourreau.

On abandonne le cadavre au batelier.

Il le couvre d'un morceau de voile et, quand les amis sont partis avec leur prisonnière, il rame avec elle vers la mer.

Il lie une grosse pierre à la robe d'Olga et laisse tomber le cadavre dans l'eau.

Il a pris les trésors qu'elle portait sur elle.

Ainsi prit fin la vie de cette femme satanique, qui causa tant de malheurs et tant de misères à Liane et à Margot.

CONCLUSION

LES AMIS, tristement impressionnés, retournent à la villa, où ils veulent attendre le retour du marquis.

Mais il ne revient pas.

Après une attente vaine, tous, à l'exception de von Fohren, retournent à leur patrie.

Avant de partir, ils ont rendu compte des événements à la police locale.

Quant à Fanny, ils l'ont emmenée avec eux.

Von Fohren reste pour achever sa convalescence. Le climat du midi doit compléter sa guérison.

Quelques jours après, les amis sont reçus dans la capitale par le comte Henri, Liane et Margot.

La réception est cordiale.

Tout le monde se sent heureux d'être délivré de cette femme diabolique, qui a répandu partout le malheur et la souffrance.

Le comte Henri raconte, à son tour, le dernier attentat de Barbe-Rouge et sa fin tragique.

Ritter regrette que ce bandit et Olga n'aient pas reçu leur récompense sur l'échafaud, mais le comte Henri réplique, en lui pressant la main :

— Non, non ! c'est mieux ainsi : n'oublions pas que cette femme a été l'épouse de mon père et qu'elle porte son nom et que sa condamnation ne pouvait qu'entourer ce nom de scandale.

— Que Barbe-Rouge soit disparu sans esclandre, c'est aussi préférable !

— Je dis cela au point de vue de ma fiancée.

— Le bandit aura procuré, par les divulgations du passé, un tas de commentaires que les journaux n'auraient pas manqué de communiquer à leurs lecteurs et par là les racontars auraient couru !

A ce point de vue, Ritter approuve les idées du comte.

Il est vrai que Fanny et Alfred pourront aussi divulguer des choses qui seraient mieux oubliées, mais cela n'est pas à éviter.

— Et maintenant que nos misères sont passées, pensons à notre bonheur, conclut le comte.

Se tournant vers sa fiancée, il dit avec un regard plein d'amour.

— Maintenant ma bien-aimée, nous pouvons songer à notre mariage.

— Et personne de nos amis ne pourra manquer à la fête des noces.

Il tient parole.

Quelques semaines après, la brillante fête a lieu, dans les vastes domaines de Rothenburg.

C'est une des plus belles fêtes dont le château ait jamais été témoin.

La brave famille du meunier, ainsi que le maire et sa bonne femme, y sont.

Les parents de Kurt, le prince Saratow avec son épouse, tout à fait rétablie, sont revenus pour assister à cette fête.

Le baron von Fohren n'est pas venu, — le remords de conscience l'empêche de jouir d'un bonheur qu'il ne mérite pas.

Parmi les convives, on remarque aussi Ritter et le courageux Muller, ainsi que le forestier Meinhard et le vieux jardinier Horn.

Tous devaient être présents à une fête, qui est la clôture de longues années de souffrance.

Cette fête est le soleil levant du bonheur de Kurt et de Liane.

Une vie nouvelle se montre à l'horizon. L'avenir sourit d'un éclat séduisant.

Quelle différence avec la situation des malfaiteurs, qui sont enfermés dans la prison et qui attendent leur sentence de mort.

Alfred et Fanny tremblent, en pensant à leur condamnation, qui ne

laisse pas de doute ; ce sera la peine capitale.

Ritter n'a pas chômé.

Et, en vérité, ils n'auront que ce qu'ils méritent, pour avoir semé tant d'horreur parmi les braves gens.

Que de souffrance ont-ils fait subir à de pauvres malheureux qui ne pouvaient satisfaire à leurs exigences inhumaines !...

Mais maintenant ils vont expier leurs forfaits.

A présent, ils auront à comparaître devant le Juge suprême, qui leur demandera compte de tous leurs méfaits, de tous leurs crimes inconnus, de tout le mal qu'ils ont fait à d'innocentes créatures...

Leur dernière heure a sonné...

Il a accumulé preuve sur preuve contre les criminels.

Pour la matricide, il ne peut exister de miséricorde... ni pour son allié : l'assassin du vieil avocat.

Tous deux méritent l'échafaud pour les nombreux crimes qu'ils ont commis.

Ils sont donc condamnés à mort, ainsi que le bandit qui a participé aux tentatives de meurtre.

Toutes les recherches pour retrouver Toit de Ciseau sont vaines.

Est-il mort ?

On n'en découvre aucune trace.

Un certain jour — la veille du mariage du comte Henri et de Margot — une lettre fut remise, une lettre qui était envoyée de l'Amérique méridionale.

LA CHUTE DE LA BÊTE

[Suite de la page 4]

d'ailleurs fort bien et ils n'ignorent pas non plus que leur disparition sera saluée partout d'un immense soupir de soulagement. L'oraison funèbre d'un Lucifer humain qui tombe est généralement celle-ci : Encore une crapule de moins ! Ne pouvant échapper à ce destin et en ayant pleine conscience, l'ambitieux qui arrive momentanément au pouvoir fait payer cher, d'avance, aux autres hommes le mépris dont ils accableront sa mémoire après la chute.

Ainsi va la vie depuis que l'humanité comporte des ambitieux et des jaloux, c'est-à-dire depuis ses origines ; il était toutefois donné à la science, qui traîne le progrès en remorque, de perfectionner singulièrement ce lamentable état de choses.

Une ancienne et très juste maxime dit ceci : Plus on s'élève haut et plus la chute est dure. Cette maxime a été justifiée tant de fois par les événements qu'on se demande comment il se fait qu'il existe encore des ambitieux incorrigibles. Il semble que chacun d'eux ait pris pour devise celle de l'illustre financier Fouquet, ministre de Louis XIV : "Quo non ascendam !" Où ne monterai-je pas ?...

Fouquet s'éleva si bien qu'il faillit monter jusqu'à l'échafaud et n'y échappa que pour recevoir une sentence d'emprisonnement à vie. Il mourut en prison et l'on manque de détails précis sur sa fin, ce qui prouve une fois de plus que la gloire s'efface vite en ce monde ; ce n'est pas un vernis bon teint ni solide.

L'exemple des Lucifers terrestres qui se sont cassé le nez n'a jamais guéri un arriviste du désir de suivre leurs traces ; nous en avons une des plus flagrantes preuves de toute l'histoire dans les temps actuels.

Parti de très bas, le renégat autrichien devenu dictateur allemand se sera élevé très haut, plus haut encore que le kaiser, son prédécesseur, mais le succès a définitivement désaxé son cerveau de mégalomane. S'il est un homme qui aura été vraiment le reflet, quoique très affaibli, de Lucifer, c'est bien lui qui avait fini par se croire le dieu futur de l'Allemagne.

Peu de bandits ont la conscience autant chargée de crimes que lui. C'est par milliers qu'il a fait tuer des gens, en dehors de ceux qui tombent sur les champs de bataille et il a plusieurs fois manié personnellement le revolver de l'assassin. Il faudrait des pages entières pour établir la liste de tous ses crimes et ses rêves d'ambition exacerbée rempliraient des gros livres.

Il a rêvé d'écraser toute puissance au monde sous sa botte de soudard, il a joué avec les diplomates de tous les pays comme un chat avec les souris, il a jeté des traités à la poubelle et, qu'ils veuillent ou non l'avouer, les chefs des plus puissantes nations ont filé doux devant lui pendant quelque temps ; trop longtemps.

L'hypertrophie de ses mauvais instincts a été bien à tort qualifiée de génie par des timides ou des enthousiastes habitués aux jugements superficiels ; ce fut surtout une canaille hardie qu'un clan de gros industriels crut pouvoir utiliser comme un pantin dont ils tireraient les ficelles mais le pantin se montra rétif et voulut agir pour son propre compte.

Il a nécessairement ainsi accumulé des rancunes sur sa tête et, quand arrivera le jour maintenant proche de sa chute, celle-ci sera terrible et sans espoir de raccrochage à quelque branche de salut.

Elle vient de Toit de Ciseau. Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur le comte, Un jour, je vous ai rendu un grand service que vous n'aurez probablement pas oublié.

Si je ne vous avais pas aidé le jour qu'une balle du baron von Fohren vous avait blessé mortellement, vous ne compteriez plus parmi les vivants. Je ne désire rien pour cela.

Dieu m'en garde.

Mais, cependant, je viens vous demander un service que vous pourriez me rendre.

Mon ami Barbe-Rouge est mort dans la forêt.

Je l'ai enterré à la même place.

Ma prière est qu'on respecte son tombeau.

A vous, monsieur le comte, je supplie d'acquiescer à ce désir, ce pourquoi je vous serai éternellement reconnaissant.

TOIT DE CISEAU.

P. S. Veuillez transmettre mes salutations à monsieur Ritter. Dites-lui qu'il recherchera inutilement Zwart, car Barbe-Rouge, quoique mourant, l'a envoyé, par un mouvement inattendu, en enfer, où le misérable est à sa place.

Je n'ai pas enterré le cadavre ; on le trouvera à l'entrée de la caverne.

Le bandit n'est pas digne d'un tombeau.

T. DE C.

Le comte secoue la tête, remet la missive singulière dans l'enveloppe et monte en voiture avec sa charmante femme.

Ils se font conduire à la capitale, au palais du prince Saratow.

Là, ils trouvent Kurt et Liane, ainsi que Ritter.

Ils viennent faire leurs adieux, avant d'entreprendre leur voyage de noces dans le Midi.

Le comte Henri passe la lettre de Toit de Ciseau à Ritter et dit :

— Je me rendrai à la demande en ce qui concerne le tombeau de Barbe-Rouge.

— Croyez-vous faire poursuivre le compagnon, en Amérique ?

— Dieu m'en garde ! répond Ritter, en riant.

— Tant mieux, cela me fait plaisir, réplique le comte, car, en vérité, j'ai une dette de reconnaissance envers ce drôle.

— Mais à vous surtout, mon cher Ritter, je dois beaucoup en fait de reconnaissance et jamais je n'oublierai cela.

— Faites-moi le plaisir d'accepter, comme témoignage de gratitude, ce présent que vous avez bien mérité.

Ce disant, il tend à Ritter une enveloppe lourde, et part, après avoir pressé chaleureusement la main du détective, qui reste surpris.

Kurt, de son côté, a également récompensé généreusement le détective et le courageux policier Muller.

A la gare, les jeunes mariés, avant de prendre le train, font leurs adieux à Liane et Kurt.

Les deux amies s'embrassent tendrement.

Les hommes se serrent la main.

La séparation n'est pas douloureuse, car tout le monde est heureux et content.

L'avenir leur sourit.

Après tant d'années de souffrance, ils vont jouir des bonheurs que le sort leur a réservés ici-bas.

Le passé n'est plus qu'un affreux cauchemar, dissipé par l'espoir d'une vie de bonheur et de tranquillité.

Le train part — et des voix joyeuses s'entre-mêlent.

— Au revoir !... bon voyage !... au revoir !...

FIN.

UN SOIR DE MISERE

[Suite de la page 15]

perçut la chute molle d'un ivrogne et de gros rires roulèrent, entre des chocs de verres. Maison infernale, où la vie la plus vulgaire chantait la volupté bestiale près d'une agonie d'enfant.

Resté seul devant celui-ci, M. Louis Mayer évaluait, sur sa montre, la longueur des minutes d'attente. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'est que la rapide progression du mal ne devança la hâte des secours.

A la fin, comme le petit suffoquait de plus belle, sans qu'on pût encore rien pour retarder l'épaississement des membranes au fond de sa gorge râlant, l'homme attisa le feu et fit bouillir, dans une casserole d'eau, une poignée de feuilles d'eucalyptus découverte dans un placard. Puis il approcha le liquide vapoureux du visage de l'enfant, car il savait que ces buées facilitent la respiration, en pareil cas.

A la longue, le pauvre petit céda à un sommeil étrangement agité de convulsions, qui précédait l'affreuse phase finale...

Puis, tout se passa avec une rapidité de rêve: l'entrée du docteur Mauguet, suivi du père qui trébuchait contre les marches, ainsi qu'un homme pris de boisson, l'examen bref du savant praticien, accoutumé aux maux de l'enfance, la piqûre de sérum, le soulagement immédiat, le mal qui cesse de croître et qui bientôt rétrograde...

— Demain, déclara le docteur, aimablement bourru, il faudra m'emmener ce garçonnet à notre polyclinique, où nous achèverons de le guérir. Je vous enverrai, dans la matinée, une de nos dames visiteuses, qui jugera s'il est en état de supporter le transfert. Dans l'affirmative, notre ambulance le viendra prendre dans l'après-midi... D'ici là, pas de crainte à avoir, mon brave homme; votre fiston est virtuellement sauvé. Cette inoculation de sérum antidiphthérique amènera une amélioration progressive, au cours de la nuit. Le plus fort est réussi. Mais... il était temps!

Le pauvre père, rendu aphone par la transition brusque de l'angoisse à la joie, lui serra les mains à les broyer et, la gorge secouée d'un flux de sanglots, il vint pleurer au pied du petit lit, où le bambin au front livide, aux traits creusés par la griffe de la bête immonde qui plane sur les berceaux, reposait immobile, lentement revenu à la vie...

« Une de nos dames visiteuses vous sera envoyée demain! » avaient promis d'un commun accord le médecin et le secrétaire général des Hospices de Bonacieux.

Elle vint, le cœur haletant, les jambes coupées par l'émotion, l'espoir de n'être point abusée par une banale similitude de noms, la crainte de re-

partir, tout à l'heure, plus vieillie, plus lasse, sous le poids d'une désillusion pire que toutes les autres.

Elle était toute blême quand, devant la porte où le nom « Albert Jancin » était inscrit, elle consulta encore la page de sa liste, sur laquelle le hasard des destinées — à moins que ce fût le choix intentionnel de M. Mayer — avait voulu qu'on inscrivit un nom qui était le sien...

Elle frappa, mais si doucement, qu'on eût pu ne pas entendre ce frôlement timide... On ouvrit.

Et quand ces deux êtres de quarante ans se trouvèrent face à face, sans se reconnaître encore, mais avertis instantanément par une sorte d'annonciation mystique, il y eut entre eux un de ces chocs qui suspendent le battement des cœurs.

— Monsieur, je suis... envoyée par l'institut de Bonacieux pour... Vous êtes bien M. Jancin... Albert Jancin? Excusez-moi, mais la similitude absolue qui existe entre ce nom et celui que je porte m'a laissé, un moment, croire à une transcription mal orthographiée... Puis-je vous dire, car je vois que vous vous étonnez, que je porte encore le nom d'un mari qui se prénommait Albert également, tout comme vous... il pourrait être de votre âge, s'il existe encore...

— Et moi, j'avais une femme qui doit vous ressembler étrangement, depuis six ans qu'elle a fui le domicile conjugal...

— J'en sais une autre qui fut infiniment plus coupable, pour avoir abandonné, en outre, son enfant en bas âge...

— Une autre femme? Mais c'est peut-être la même... bégaya le mari en s'avançant, tout tremblant.

— Notre petit s'appelait André... — Il a failli mourir cette nuit... Des dévouements étrangers l'ont sauvé... Il n'aurait peut-être pas souffert comme cela, pas été effleuré par la mort, s'il avait eu une mère auprès de lui...

— Ah! mon Dieu... Que faire, sinon comprendre tout à coup, que le miracle s'était accompli?

Et s'abattre à genoux devant le lit de l'enfant, sentir sa proche chair se déchirer à la vue de ce petit masque tourmenté et blême, son cœur s'ouvrir et lâcher tout son fiel, s'écrouler sous tant de honte, implorer le pardon, l'oubli de la faute, avec une telle ferveur que le mari soulevé d'un regain de pitié, de pitié, de tendresse, devant le miracle inespéré du retour de la femme toujours aimée, ne sait plus qu'absoudre, gémir et étreindre, caresser cette créature qui, tant d'années, manqua à son foyer, à son enfant — les enlacer tous deux, pour bien les garder, tout près de son cœur, que l'âge n'a pu vieillir...

RENÉ PAUL-NOËL



A la villa, on vous attend!...

L'invitation tient toujours... Alors, ne désappointez pas vos gens et ne vous désappointez pas vous-même en prenant la bonne précaution de vous procurer

LA REVUE POPULAIRE

avant votre départ.

A la campagne, c'est bien joli, mais malgré toutes les distractions qu'on y trouve, il est toujours un bon moment propice à la lecture.

A quoi sert d'apporter avec soi des gros bouquins qu'on ne lit jamais! alors que

LA REVUE POPULAIRE

est tout indiquée pour la circonstance? C'est que

LA REVUE POPULAIRE

est en quelque sorte un charmant hors-d'œuvre de lecture qui charme et vos yeux et votre esprit.

Donc, n'oubliez pas, avant de partir pour le week-end, de vous procurer le dernier numéro de

LA REVUE POPULAIRE

Vous-même et vos hôtes serez heureux d'une aussi sage précaution.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans. (Canada seulement). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

LES PROBLEMES DU DETACHAGE

GRAISSE (cuisine) — Grattez toute la graisse possible; ensuite, essayez une des méthodes suivantes:

1. Savonnez les tissus lavables, en frottant spécialement les parties souillées.
2. Epongez sur un papier buvard, à l'aide d'un liquide à détacher (nettoyeurs dits "à sec"); frottez la tache de l'intérieur vers le centre, pour empêcher qu'elle s'étende. Les dissolvants inflammables doivent être éloignés du feu; choisissez un endroit aéré — au dehors, si possible.
3. Saupoudrez de fécule de maïs (cornstarch), de talc ou de blanc de Meudon, et brossez dès que le mélange devient gommeux; appliquez encore de cette poudre absorbante, puis laissez sécher jusqu'au lendemain.

TACHE D'ENCRE — Lavez immédiatement. L'eau froide pure suffit le plus souvent.

HERBE — Généralement, un frottement à l'eau froide suffit. Pour les taches rebelles, frottez avec de l'alcool dénaturé coupé d'égale quantité d'eau.

Coutofoisie C-I-L

LA MÉPRISE

Par
MARC MARIO



Notre
nouveau feuilleton :

I — L'oncle Bourasse

ALORS, cet enfant est sans asile ? dit le président au gardien de la paix qui venait de déposer devant le tribunal. Vous êtes allé prendre des renseignements ?

— Oui monsieur le président, répondit le témoin. Ce que le petit Paul Galoux a dit est vrai. Son père est mort à l'hôpital il y a trois mois, et sa mère cinq ans auparavant. Le père, au début de sa maladie, l'avait confié à un voisin Sébastien Leplat, qui est rétameur de son état, et qui, sans doute pour que l'enfant ne lui fût pas à charge, l'employait à aller chercher dans les maisons les ustensiles de ménage à souder ou à rétamer ; mais, à la mort de Galoux, Leplat ne voulut point assumer la responsabilité de cet enfant, et il se disposait à le confier à l'Assistance publique lorsqu'un compatriote du petit, le nommé Fléchard, déclara qu'il le gardait et lui apprendrait un métier.

— Fléchard !... fit le président. Il me semble que ce nom n'est pas inconnu ici.

Cette observation s'adressait au substitut occupant le siège du ministère public ; le président s'était tourné vers lui en parlant.

— En effet, monsieur le président, répondit le magistrat du parquet ; Fléchard a été condamné le mois dernier à treize mois de prison, pour coups et blessures envers un enfant de dix ans, ayant occasionné la mort.

— Ah ! parfaitement, reprit le président de la onzième chambre. C'est ce professeur de violon et de mendicité qui dressait de jeunes enfants à râcler des airs sur leurs instruments et à aller implorer la charité publique, et qui les maltraitait lorsqu'ils ne rapportaient pas une recette suffisante ?

— C'est bien cela. Il les maltraitait même au point de les tuer où tout au moins de les estropier, ainsi que cela a été démontré par les dispositions des témoins et par les aveux que le tribunal a eu tant de peine à arracher à quelques-uns de ces petits malheureux, qui, à l'audience même, tremblaient encore devant leur bourreau.

« Paul Galoup avait déjà quitté Fléchard lorsque celui-ci a été arrêté, fit observer le substitut ; c'est pour cela qu'il n'a pas figuré parmi les enfants qui ont été amenés comme témoins devant le tribunal et c'est d'autant plus fâcheux pour lui qu'il aurait été dès lors remis à l'administration, et qu'on lui aurait évité le délit de vagabondage qui l'amène aujourd'hui ici.

Alors, s'adressant au petit prévenu, un bel enfant de onze ans, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds bouclés encadrant un véritable visage d'ange, dont les haillons n'éclipsaient pas la beauté, le président lui dit avec bienveillance :

— Voyons, approchez-vous du tribunal !

Et, pour inspirer confiance à l'enfant, dont l'apparat judiciaire augmentait la timidité naturelle, il le tutoya paternellement.

— Viens ici, tout près afin que nous puissions entendre ce que tu dis. Il ne faut pas avoir peur des juges ; ils ne punissent que les mauvais sujets, ceux qui font du mal.

Le gardien de la paix prit lui-même le petit Galoux par la main, et lui fit gravir les trois gradins de l'estrade.

Alors, le président reprit ses questions.

— Fléchard, ton patron, te battait, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur, répondit l'enfant à voix basse.

— Et c'est pour cela que tu l'as quitté ?

— Oui, monsieur.

— Il t'envoyait mendier, en jouant du violon et quand tu ne rapportais pas assez d'argent, il se mettait en colère ?

— Oh ! non, monsieur ; moi, j'en rapportais toujours, déclara le petit Paul, en relevant sa jolie tête blonde.

Il était si joli avec son visage de chérubin, qu'il devait évidemment inspirer, mieux que les autres, la compassion charitable des passants.

— Mais, tu viens de dire que ton patron te battait, questionna le président. Pourquoi te maltraitait-il si la recette que tu lui rapportais était bonne ?

L'enfant baissa la tête et n'osait répondre.

— N'aie pas peur ; Fléchard ne peut plus te faire du mal, puisqu'il est en prison. Il faut tout dire aux juges. Ce n'est pas pour te gronder, que je te demande cela, c'est parce que j'ai besoin de savoir la vérité. Pourquoi t'a-t-on battu ?

— On ne m'a battu qu'une fois, monsieur, répondit le pauvre petit.

— Et c'est pour cela que tu es parti ? Fléchard t'avait donc fait beaucoup de mal ?

— Non, pas beaucoup.

— Alors, que s'est-il passé ? Pourquoi es-tu parti ?

Le petit Galoux répondit tout bas :

— Parce que je ne voulais pas faire ce que le patron me commandait. Il m'a battu parce qu'il y en avait un autre qui avait pris le porte-monnaie d'une dame, avoua l'enfant avec peine, et que moi je le lui ai dit.

— Ce Fléchard, dit le président, en s'adressant au substitut, dressait donc non seulement les enfants à la mendicité, mais au vol.

Et, s'adressant à Paul.

— Alors, un de tes petits camarades a volé le porte-monnaie d'une dame, lui dit-il et toi, qui l'as vu, tu as compris que c'était mal de voler, et tu as prévenu cette dame ?

— Oui, monsieur.

— Ton patron l'a su ?...

— C'est l'autre qui le lui a dit.

— Et c'est pour cela qu'il t'a battu ?

— Oui, monsieur.

— C'est donc ton patron qui avait dit à ton camarade et qui t'avait dit aussi, sans doute, de le voler ?

— Oui, monsieur, répondit Paul Galoux, en relevant la tête avec une fierté émue ; mais moi, je ne voulais pas... Je n'ai jamais rien volé, parce que je sais que c'est mal !... Mon père me l'avait bien dit...

— C'est très bien ce que tu as fait là, mon enfant, dit le président, et tu as bien fait de quitter cet homme qui te poussait à devenir malhonnête et qui aurait fait de toi un voleur. Mais lorsque tu es parti de chez ton patron, au lieu de vagabonder dans les rues n'ayant rien à manger, il fallait t'adresser à un sergent de ville, qui t'aurait conduit dans une maison où l'on aurait eu soin de toi.

— J'avais peur que l'on me mette en prison, répondit l'enfant.

— On ne met en prison que les mauvais sujets. Tu ne connais donc personne à Paris ? Tu n'as donc plus de parents ?

— Pardon, monsieur le président, répondit le substitut, à la place du petit Paul qui se taisait. Galoux a un oncle, que l'enquête a retrouvé ; il doit être ici, car on lui a fait dire de venir à l'audience.

Et, faisant un signe à l'huissier audier, qui s'approcha, le magistrat du parquet lui remit un papier, sur lequel un nom était inscrit.

— Monsieur Bourasse ! appela l'huissier.

— « Préjant !... » répondit, au fond de la salle, une voix d'homme au fort accent auvergnat.

— Avancez ! dit le président.

Celui qui avait répondu se détacha alors des curieux et des désœuvrés emplissant la partie de la salle affectée au public, et l'on entendit sur le parquet le choc ses énormes souliers ferrés.

L'oncle du petit Paul présentait, en effet, le type accompli de ces robustes et massifs enfants de l'Auvergne qui viennent gagner à Paris de bonnes petites rentes destinées à assurer, au pays natal, le bien-être de leur vieillesse. Bourasse était à la fois grand et trapu, avec des épaules larges à porter un bœuf et des mains grandes comme des battoirs ; son visage grossier, mieux débarbouillé dans les parties saillantes que dans les creux et les contours, était encadré d'un collier de barbe hirsute, aux tons fauves, aux poils raides, encore saupoudrés de fine poussière de charbon, et percé de deux trous, les yeux qui s'enfonçaient en luisant dans les cavernes des arcades sourcilières proéminentes, sous la touffe embroussaillée des sourcils. Ses lèvres épaisses et rouges découvraient des dents énormes, paraissant d'une extraordinaire blancheur sous le contraste du teint de brique et de plombagine. Il portait un costume de velours marron à côtes et un chapeau de feutre mou aux larges ailes, qu'il tenait à la main, dans une attitude décelant son embarras en présence de la justice.

Arrivé devant la barre, il salua gauchement et esquissa un « bonjour, méchieurs et la compagnie » qui ne parvint pas à lui rendre quelque assurance.

Il évitait de regarder son neveu, et l'enfant s'était détourné à son approche, poussé par un sentiment de crainte que les juges ne laissèrent point inaperçu.

Le président l'interpella :

— Vous êtes l'oncle de cet enfant, lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le juge, répondit Bourasse. Je suis le frère de cha défunte mère.

— Eh bien ! pourquoi n'es-tu pas allé chez ton oncle, quand tu t'es trouvé seul ? demanda le président au petit Paul.

L'enfant ne répondit pas et baissa la tête.

— Tu ne savais pas où il demeure ?

— Si, monsieur.

— Alors, tu n'as pas voulu y aller ; pourquoi ? C'est le frère de ta mère, cependant ; il t'aurait recueilli.

« Et vous, poursuivit le président en s'adressant à l'Auvergnat, voyant que le petit se taisait, vous avez su la mort de votre beau-frère ?

— Bien chur, monsieur le juge, répondit l'oncle de Paul Galoup, puichque ch'est moi qui l'ai fait enterrer, avec mon argent, le beau-frère.

— Vous avez donc vu votre neveu, ne serait-ce qu'au moment des funérailles ;

vous saviez qu'il était orphelin et qu'il demeurait seul. Votre devoir consistait à lui offrir un asile chez vous. Avez-vous des enfants ?

— J'ai un garçon et une fille.

— De quel âge.

— Joseph va chur ches dije-huit ans, monsieur le juge et Trèreje chur ches quinze.

— Ils travaillent ?

— Ah ! pour cha, voui !... et de braves j'enfants, bien honnêtes, monchieur le juge !...

— Un enfant comme celui-ci n'aurait donc pas été une charge pour vous.

— C'est qu'il faut voir les choses, monsieur le juge, dit Bourasse : c'est la plache qui manque chez nous... Ch'est chi petit, notre boutique... Et puis, on est obligé de compter quand on n'est pas riche... on arrive déjà avec peine.

— Vous auriez pu faire travailler votre neveu, objecta le président ; il a l'air intelligent et plein de bonnes dispositions. Vous l'auriez mis en apprentissage ; il ne vous aurait pas été à charge et vous auriez pu au moins veiller sur lui.

— Quand on est dans les j'affaires, ch'est bien difficile, risposta l'Auvergnat. On a chon travail, et on ne peut pas ch'occuper des j'enfants qui chont dehors.

— Ce que je vous indique là n'est pas une obligation pour vous ; la loi ne vous impose pas la charge de votre neveu. C'est plutôt un devoir de parenté et d'humanité, que comprend tout homme de cœur. Paul Galoux, le fils de votre sœur est aujourd'hui sans asile ; il a été trouvé par des agents en état de vagabondage, délit pour lequel la justice ne le frappera point, parce qu'il est trop jeune ; mais cet état cesserait si vous le recueillez, si vous consentiez à prendre soin de lui.

« Voyons, toi, continua le président en s'adressant à l'enfant, veux-tu aller chez ton oncle ?

Le petit Paul poussa un gros soupir, et ses regards se levèrent, suppliants, vers le magistrat.

— Tu n'aimes donc pas ton oncle ?

— Oh ! pour cha, répondit Bourasse à la place de son neveu, je chuis chur qu'il a bon cœur.

Eh bien ! fit le président, qui voulut profiter de ce qu'il crut être un bon mouvement, voulez-vous prendre soin de cet enfant, qui vous en sera certainement reconnaissant et qui vous aimera comme son second père ?

— Che cherait bien volontiers, monchieur le juge, répondit l'Auvergnat, mais ch'est impochible !... nous sommes trop pauvres, et, malgré toute la bonne volonté, je ne pourrais pas nourrir une bouche de plus...

— Le tribunal sera donc obligé de demander à l'administration de remettre ce pauvre enfant à l'Assistance publique... On le conduira à l'hospice des Enfants-Trouvés.

— Oui, ch'est trichte... je le chais bien !... dit Bourasse, qui s'efforça de paraître ému en grimaçant affreusement et en essayant du revers de sa pate énorme une larme qui ne mouillait point son œil. On cherait bien heureux d'être riche croyez-le, monchieur le préjident pour faire du bien.

Le substitut intervint alors.

— Je vois, sur les notes de l'enquête de police qui a été faite, dit-il, qu'à la mort du père de cet enfant, une somme de trois mille six cent cinquante francs en obligations de la ville de Paris, a été trouvée dans les papiers du défunt.

L'oncle du petit Paul, saisi dès les premières paroles du magistrat, sut dissimuler à merveille l'impression produite sur lui par cette révélation. Il n'eut pas l'air de comprendre que ces paroles s'adressaient à lui.

— Vous avez entendu ce que je viens de dire fit le substitut. Votre beau-frère possédait quelques obligations de la Ville de Paris, d'une valeur de trois mille six cent cinquante francs. Il paraît que, lors du décès de M. Galoux, c'est vous qui êtes venu arranger les choses et qui avez reçu tout ce qui revenait à votre neveu.

— Voui, ch'est vrai, répondit Bourasse la voijine à mon pauvre beau-frère m'a remis des choses, des papiers, toutes chortes d'affaires... Oh ! je ne le nie pas, allez !

— Très bien, dit le président ; mais, parmi ces papiers, se trouvaient ces valeurs ?

— Ch'est bien pochible...

— Vous devez en être certain.

— Voui, voui... ch'est vrai !... J'ai vu des papiers d'argent... des choses comme vous dites... répondit l'Auvergnat, qui perdrait un peu contenance. Mais ch'est pour le bien, ce que j'en ai fait... On pouvait pas laicher traîner des papiers comme cha, pas vrai ?...

— Ces obligations sont la propriété de votre neveu.

— Bien chur, monsieur le préjident... et je les lui concherve... parche qu'un enfant, n'est-ce pas... on ne peut pas les lui donner... Ch'il venait à les perdre...

— Mais, en attendant, reprit sévèrement le président, un enfant qui possède cette petite somme, fruit des économies de ses parents, n'aurait pas dû être laissé à la rue !

— Alors, ch'il le mange tout, risposta le charbonnier, il n'aura plus rien... Tandis que moi, je le lui garde...

— Vous le gardez peut-être trop bien et M. le directeur de l'Assistance publique, à qui votre neveu va être confié, et qui, par conséquent, va devenir son tuteur, se fera rendre ces valeurs, qu'il placera au compte de cet enfant, et qui seront ainsi beaucoup mieux qu'entre vos mains.

Bourasse n'était point à son aise. Sa contenance devenait embarrassée. Il voyait déjà lui échapper cette petite fortune, dont il avait pensé que personne ne lui demanderait compte, et qu'il était bien résolu à s'approprier. Rendre gorge !... Pour se soustraire à cette cruelle nécessité, il était capable de tout.

— Chependant, fit-il d'un air bonasse qui éteignait l'âpreté de ses regards, puichque vous j'avez dit que je devais prendre choin du petit... et bé ! chi je l'ai chez moi, à ma charge... ch'est juchte que moi, qui chuis son oncle, j'ai che qui lui appartient... Je chuis chon plus proche parent... et je l'aime, bien, allez ! ajouta le cupide Auvergnat, en prenant la main de son neveu pour l'attirer à lui.

Il se baissa même et l'embrassa, en poursuivant :

— Et lui auchi, regardez, té !... il l'aime bien, chon bon oncle Jean ! Pas vrai, Popol ?... Dis-lui, à monchieur le préjident, que tu l'aimes bien, ton nononcle, qué ?...

Les juges n'étaient point dupes de cette comédie du sentiment, et ils comprenaient bien que cet attendrissement spontané n'était déterminé que par la perspective menaçante de la restitution.

D'une nature affectueuse, et éprouvant par-dessus tout des besoins de tendresse, le petit Paul ne pouvait avoir la même perspicacité que les magistrats. Heureux de se croire aimé, lui qui s'était vu abandonné de tous, il répondit avec une explosion toute naturelle à l'étreinte de son oncle. Aussi, lorsque le président lui demanda :

— Veux-tu aller avec ton oncle ?

Il répondit :

— Oh ! oui, monsieur !... pas aux Enfants-Trouvés !... avec mon oncle Jean !... Sa voix avait un accent de prière.

Le jugement fut bref. L'enfant, recueilli par son oncle maternel, cessait d'être sans feu ni lieu, ainsi que le veut l'article du code pénal définissant l'état de vagabondage. Du reste, il était trop jeune pour pouvoir être condamné, et le tribunal le renvoya purement et simplement des fins de la prévention.

Alors, devant tout le monde, Bourasse, expansif, serra l'enfant contre son cœur, avec une tendresse qui s'adressait plutôt à cette petite fortune qu'il conservait en même temps que son neveu et il s'écria :

— Remercie méchieurs les juges, Popol !... Va, tu cheras heureux, pauvre pichot !... tu ne cheras pas chans famille tant que ton bon oncle Jean vivra !...

« Merchi bien, monchieur le préjident et la compagnie, ajouta-t-il, en saluant le tribunal, le substitut, le greffier, l'huissier et tous les avocats qui garnissaient le prétoire.

« Merchi bien !... merchi bien !...

Il sortit, emmenant le petit Paul, qu'il tenait par la main, et ils disparurent tous deux, descendant les deux étages d'escaliers qui aboutissaient à la cour de la Sainte-Chapelle. Sur le boulevard du Palais, Bourasse entraînait l'enfant, en marchant à grandes enjambées comme s'il eût eu hâte de s'éloigner au plus tôt de ce milieu où siège la justice, et sans prononcer d'autres paroles que : « Viens !... Allons, marche donc ! » lorsque le petit se faisait un peu traîner. Il arriva à la rue Galande, c'est-à-dire à cinq minutes à peine du Palais de Justice, où se trouvait sa boutique de charbon, augmentée d'un débit de vins d'Auvergne.

Alors, là, comme sa femme, étonnée de le voir revenir avec son neveu, l'interrogeait :

— Eh ! pardi ! répondit-il, déchaînant toute sa mauvaise humeur, mal contenue jusque-là ; avec la justiche, che cher ! toujours les petits qui cheront mangés par les grands !... Il a fallu que je prenne la charge du pichot, parce que je chuis chon oncle !... Comme chi nous n'avions pas assez de notre famille, nous j'autres !...

Puis il s'adressa à Paul, qu'il secoua brutalement.

— Et toi, galapiat, tu chais que tu viens ichi manger le pain des autres, qué ! faudra pas faire le feignant !... Ah ! bougri ! ch'est qu'on te nourrira pas à rien faire, dans notre maijon, hé !... Faut que tu gagnes ta vie, car nous j'en avons pas de rechte pour en

donner à des vagabonds. Tu entends ?... et pas plus tard que che choir, je veux que tu travailles !... Je vais te mener chez Piéto, le fumichte et tu travailleras, bougri ! Tu cheras ramonia !... voui, ramoneur ! et tu verras ce qu'il coûte le pain, quand il faut le gagner à la chueur de chon front !... Va donc, galapiat !...

Et, d'une bourrade, il envoya le pauvre enfant rouler sur un tas de charbon à l'autre extrémité de la boutique.

Le malheureux, ainsi brutalisé, retenait ses larmes, pour ne pas exciter la colère de son oncle.

Mais il l'avait suivi, et il continua en le relevant durement :

— Et tu chais, pas d'ichtoire pour te chauver d'ichi, car chi tu fiches le camp, bougri ! je te fais ramener par les gendarmes et je te fais fourrer en prijon jusqu'à tes vingt-un ans, tu entends !... Ch'est la justice qui t'a placé ichi, et tu y rechteras !... Allons, zou ! ch'est pas le moment de pleurnicher, feignant !... faut che mettre à l'ouvrage !...

Tu m'oublieras peut-être . . .

A présent que la vie a distancé nos pas,
O femme, dans ton cœur tu m'oublieras peut-être !...
Un doute aussi cruel angoisse tout mon être
Que la solitude a rendu morose et las.

Qui sait ? Un autre amant, sur la route ici-bas,
Bénira le hasard qui m'a fait te connaître ;
Après tant de soleil, pourquoi donc un jour traître,
Un jour sous la caresse aimante de tes bras ?

Je m'incline à regret devant l'inéluctable.
Entre nous le passé — vision adorable —
Met un monde d'anciens et tendres souvenirs.

Demain frémiras-tu de joie à mon approche ?
Te revoir est le vœu de mes plus chers désirs,
Tout nous sépare, hélas ! mais l'amour nous rapproche.

G. OUMET.

Tous droits réservés.

— Laisse-lui un peu le temps de se reconnaître, dit la charbonnière, plus compatissante que son mari.

Mme Bourasse, née Sophie Galoux, était originaire de Saint-Etienne et appartenait à une famille de mineurs travaillant à la houille dans les puits de la Ricamarie. Elle était sans doute meilleure que lui, et l'enfant l'avait déjà senti instinctivement, car, à plusieurs reprises, ses beaux yeux bleus s'étaient levés vers elle, suppliants, timides et pleins de larmes.

Elle prit son neveu par la main.

— Bien sûr, dit-elle, il faudra bien qu'il travaille, puisque nous devons le garder. Tu travailleras, n'est-ce pas, Popol ?

— Oui ma tante, répondit l'enfant, qui semblait se mettre sous sa protection. Je te le promets !...

— Mais il ne peut commencer ce soir même reprit Sophie Bourasse. Si tu veux le mettre ramoneur, il faut d'abord que tu voies Pietro.

— Je le verrai che choir même !... Je chais où il est ; attends, je vais le chercher. Et toi, galapiat, bouge pas d'ichi !...

Quand il fut sorti, la tante Sophie embrassa le petit Paul, en lui disant :

— Il ne faut pas avoir peur ; ton oncle n'est pas méchant. Et puis, si l'on m'avait écoutée, tout cela ne serait pas arrivé, car, lorsque ton pauvre père est mort, je voulais que ton oncle t'amène chez nous.

Et elle l'interrogea ; elle lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'il se trouvait seul. Elle le gronda même doucement parce qu'il n'était pas venu la voir, et elle le rassura en lui promettant qu'il serait bien traité et que son oncle même l'aimerait bien, lorsqu'il verrait qu'il mettait de la bonne volonté et qu'il travaillait.

L'enfant heureux de se sentir aimé, promettait de faire tout ce que l'on voudrait pour contenter son oncle et sa tante.

Bourasse ne tarda pas à rentrer, ramenant le fumiste italien dont il avait parlé, Pietro Lucci, un voisin de la rue Saint-Séverin, et, comme ils avaient bu ensemble un litre de « cacheté » que le charbonnier avait offert, sans doute pour faciliter l'embauchage, l'oncle du petit Paul avait perdu quelque chose de son humeur rogue.

Il souriait, parce qu'après tout il ne fallait pas effaroucher le gamin, qui aurait pu concevoir quelque appréhension du métier qu'on allait lui imposer, et que Pietro n'aurait peut-être pas pris avec lui, s'il n'y allait qu'à contre-cœur.

Le Piémontais, car Lucci était originaire de la province de Gènes, offrait avec le robuste Auvergnat le contraste le plus cocasse. Pietro était malingre, fluet, chétif, avec le teint cachectique d'un bilieux qui est en même temps un rageur, et tel était bien, en effet, sans doute par l'envie instinctive, le caractère de ce petit homme, aigri, dépit naturel que la nature met au cœur des avortons.

La voix des deux hommes contrastait aussi, en la plus complète dissemblance, car, si la figure de Bourasse paraissait plus rubiconde en parallèle avec le visage pâle et blafard de son ami, son organe semblait encore plus grave et plus bruyant lorsqu'on l'entendait après le mince filet qui s'échappait des lèvres décolorées de Lucci.

Au demeurant, le charbonnier et le fumiste étaient d'excellents amis. Ils se retrouvaient fréquemment, le soir, la journée terminée, chez un marchand de vins de la place Maulbert, où l'on faisait avec deux autres commerçants du quartier, l'interminable partie de manille.

Le fumiste n'exerçait pas lui-même, du moins quand il s'agissait de ramonage. Il avait des équipes de deux

hommes chacune, — un grand et un petit ramoneur, — qu'il payait aux pièces, les grands du moins, car les petits aides étaient chez lui en simple apprentissage, pour la nourriture — et quelle pitance ! — et une pièce de dix sous ou de vingt sous le dimanche.

— Bonjour, bonjour, fit Pietro, en saluant Mme Bourasse et en examinant le petit Paul, qui le regardait avec une curiosité mêlée d'appréhension.

Le Piémontais avait à peine un petit accent originel, car il était à Paris depuis son enfance ; il zézayait seulement quelque peu, et prononçait « bonzour », doux comme un velours.

— C'est le neveu en question ? demanda-t-il, en levant la tête vers son ami.

— Voui, ch'est le petit bonhomme, répondit Bourasse. Tu vois qu'il est dans les condichions, hé !

« Avanche un peu, voyons, que ton patron te voie ! ajouta-t-il, en faisant signe à l'enfant, que la tante Sophie fit approcher doucement.

— Oui, il a l'air dégourdi, dit le fumiste.

— Dégourdi !... Ah ! bougri !... A chet âge, on grimpe comme un chinge, et ch'est che qu'il te faut pas vrai ? Et puis, j'il a de la bonne volonté. Il chait bien que nous ne sommes pas riches et que nous ne pouvons pas le nourrir à rien faire. Fouchtra ! j'étais pas plus haut que lui que déjà je gagnais ma vie à faire des fagots chez j'un ami du père Bourache, au pays !... Et puis, ch'est pas un métier difficile à apprendre, pas vrai, Pietro ?

— Non, ce n'est pas difficile.

— Et tu chais, reprit l'Auvergnat en s'adressant à sa femme, il nous j'enverra des clients ; il parlera de nous j'aux cuisinières, en ramonant, comme nous j'avons fait pour che brave Pietro. Qué, je t'en ai envoyé des clients, hé ?

— Ce n'est pas trop la saison d'embaucher des apprentis, maintenant dit la petite voix de l'Italien, qui ne répondit que par un geste aux dernières paroles de son ami ; car, au mois de mars, le ramonage est fini. Mais enfin, comme c'est ton neveu, je veux bien le prendre tout de même.

LE SACRIFICE

[Suite de la page 9]

Michel approche son visage du sien :

— J'ai fait de beaux projets, Olga. Tu as agi pour le père comme une véritable fille... Ne serais-tu pas heureuse que je t'épouse ?

— Jasmin, Jasmin, songe la petite torturée.

Elle essaie de sourire, continue à danser avec l'impression d'être emportée dans une ronde infernale. Mais ses yeux se portent, malgré elle, vers le bout de table où Jasmin demeure isolé. Cette attitude la trahit :

— Tu préfères celui-là, fait durement Michel.

Il desserre son étreinte, heurte ses voisins et s'enfonce dans la nuit. La jeune fille le suit à une courte distance. Lorsqu'il entre dans la maison, elle demeure un moment à la porte avant de le rejoindre. C'est la dernière seconde où elle est encore libre de penser à Jasmin sans faire de péché. Pour sauver celui qu'elle aime, elle épousera Michel.

Dans l'unique salle du rez-de-chaussée, le père s'est endormi. Le garçon, le teint avivé, les yeux brillants, caresse lentement le canon de son fusil. Elle pousse un cri :

— Michel !

Son cousin se retourne lentement. Son visage crispé se détend car elle vient à lui les bras tendus :

— J'accepte de devenir ta femme, mais je ne veux pas qu'il y ait du sang répandu autour de nous.

D'un geste caressant elle entoure les larges épaules, sa tête s'appuie tendrement sur l'épaule du jeune homme. Elle devine la fièvre qui agite le berger et veut immédiatement assurer sa victoire :

— Jure-moi que tu ne blesseras jamais ces deux hommes.

— Il faut pourtant venger le père.

Avec un rire qui la déchire, elle lance :

— Jasmin rêvait de m'épouser, Prudent me désirait pour son fils. Ne réalises-tu pas ce soir la plus belle des vengeances ?

Le fusil est tombé lourdement sur le sol sans éveiller Guillaume. Les baisers du jeune homme deviennent plus brûlants. Tout à la joie d'être l'élu, il ne sent pas que ses lèvres, en se posant sur le visage d'Olga, ont un amer goût de larmes.

GENEVIÈVE NÉRANVAL

— Ce sera un peu moins dur pour lui, s'y a moins d'ouvrage pour commencer, dit la tante Sophie.

— Et puis, che chera pas une charge pour toi, ajouta Bourasse. Tu lui donneras comme tu m'as dit.

— Qu'est-ce qu'il aura ? demanda la charbonnière.

— D'abord, l'ami Pietro le nourrira ; cha, cha lui coûte pas beaucoup, quand y en a pour quatre, y en a pour ching, et une pièce de dix chous le dimanche, pour commencer.

— Quand la saison sera revenue, nous verrons, dit le fumiste, et si je suis content de lui, il sera content de moi.

— Alors, il couchera ici ? questionna la tante Sophie, pas fâchée de garder son neveu.

— Voui, voui, tu lui feras une couchette chur la choupenite. Il chera très bien ; quand on est jeune et quand on a bien travaillé, on dort partout.

Et, pour couper court à toutes ces transactions, à tous ces accommodements, l'Auvergnat ajouta :

— Donne-nous des verres, que nous trinquions avec che brave Pietro. Une bouteille du petit gris du pays, qué ?

Bourasse offrit à l'Italien le seul escabeau de sa boutique et s'assit lui-même sur son sac de charbon, ce qui le mit à peu près à la même hauteur que son ami.

Alors, tandis que les deux amis buvaient, la tante Sophie emmena le petit Paul dans l'arrière-boutique, où se trouvait sa cuisine, et elle continua à l'encourager en lui manifestant de nouveau son affection.

— Tu comprends, lui dit-elle, il faut bien que tout le monde travaille. D'abord, tu n'es pas paresseux, n'est-ce pas ? et tu sais bien qu'il faut que tu apprennes un métier, pour gagner ta vie plus tard. Ce n'est pas une mauvaise partie, va, le ramonage. Regarde l'ami de ton oncle, il est établi aujourd'hui, et il a de l'argent de côté.

— Allez, ma tante, répondit l'orphelin, en s'approchant pour embrasser Sophie Bourasse, vous verrez que mon patron sera content de moi.

Pendant ce temps, l'embauchage du petit ramoneur achevait de se conclure entre Pietro Lucci et Jean Bourasse.

Le petit Paul irait chez son patron dès le lendemain matin, et il commencerait à travailler dans la boutique, en attendant qu'on le mette avec un compagnon.

Pietro venait à peine de partir que Joseph et Thérèse, le « garçon » et la fille du charbonnier, l'un et l'autre grands et mastocs comme leur père, arrivèrent, ramenant une charrette de charbon de terre, dont ils étaient allés prendre livraison au quai des Célestins.

Ils ne furent point surpris de trouver à la boutique leur petit cousin, car ils savaient que leur père avait été mandé au palais de Justice et ils avaient prévu ce qui était arrivé. Ils s'en réjouirent l'un et l'autre, car ils savaient le cœur bon et compatissant de leur mère et ils embrassèrent Paul avec grande affection.

Bourasse coupa court à ces effusions, car il s'agissait de rentrer au plus tôt le charbon, afin d'aller rendre la charrette au loueur, et, tandis que Thérèse préparait sur la soupente au fond de la boutique, la couchette destinée à son petit cousin, Paul se mit, sans qu'on le lui dit, à aider son oncle et Joseph à emplir les sacs pour transporter le charbon.

Cela fit un peu tomber la mauvaise humeur de Bourasse. Pourvu qu'il ne fût pas obligé de restituer les trois mille six cent cinquante francs d'obligations, c'est tout ce qu'il demandait.

Du reste, il n'eut qu'à se féliciter de ce qu'il appelait désormais « chor » bon cœur et cha compachion pour un pichot qu'on ne pouvait pas laicher à la rue, pas vrai ? » car le petit Paul ne mérita que des éloges.

En outre, à la boutique de la rue Galande, il rendait de continuels services, quand il rentrait le soir, à six heures. Il ne demeurait pas un seul instant inoccupé, et s'efforçait de se rendre utile.

En dépit de la saison, le travail marchait assez bien chez le fumiste, et les deux équipes qu'il avait conservées pour le ramonage se trouvaient continuellement occupées.

Pietro Lucci ne manquait pas une occasion de féliciter l'ami Bourasse au sujet de son neveu, et, comme le gros du travail, dans sa partie, se trouvait à peu près achevé dans la matinée, d'accord avec la tante Sophie, qui le lui avait demandé, il avait autorisé le petit Paul à suivre, le jeudi, le cours de catéchisme de première communion, à Saint-Nicolas du Chardonnet.

Paul, toujours propre, mit encore plus de soin à sa rudimentaire toilette le jour où il fit connaissance d'une fillette de son âge, Rose Landry, toujours accompagnée par sa mère, dont le visage pâle et souffreteux dénonçait la misère. Il l'avait remarquée parce qu'il la trouvait jolie et il lui avait semblé qu'elle le regardait avec une charitable compassion, comprenant instinctivement qu'il ne devait pas être heureux. Puis, un jour, la petite Landry vint tout seule au catéchisme, et Paul, attiré vers elle, lui demanda en revenant, tandis qu'ils faisaient à peu près le même trajet :

— Et ta maman ?

— Maman est partie pour aller chercher mon petit frère, répondit la fillette. Il a trois ans et il est en province... Maman attendait pour le reprendre que papa travaille, afin de pouvoir payer ce qu'on doit ; mais la nourrice a écrit et elle ne veut plus le garder... fit l'enfant avec tristesse.

« Comment t'appelles-tu ? questionnait-elle à son tour.

— Paul, répondit l'enfant. Et toi ?

— Rosette. Qu'est-ce que tu fais, que tu es si noir ?

Le petit orphelin rougit, sous son masque de suie effacé.

— Je suis ramoneur, répondit-il, confus.

Le jeudi suivant, les deux enfants firent la route ensemble, et la fillette avait parlé sans doute de son petit ami à sa mère, car Mme Landry, en accompagnant de nouveau sa fille, voulut connaître le joli petit ramoneur.

Dès lors, les deux enfants devinrent d'inséparables amis, car la mère de Rosette avait dû faire la connaissance de Sophie Bourasse, dont elle était devenue la cliente.

Entre eux, Paul et Rosette causaient, et ce qui les préoccupait, la fillette surtout, c'était la toilette qu'elle aurait pour la première communion, dont la solennité approchait. Rosette avait avoué que l'on n'était pas riche, chez elle, et que sa mère comptait s'adresser à M. le curé, qui fait habiller chaque année quelques premiers communants par des personnes riches de sa paroisse.

Et elle lui dit :

— Pourquoi ta tante ne va pas trouver aussi M. le curé, puisque tu n'as ni papa ni maman ?

Elle ne se contenta pas de cela, et, voulant que son petit camarade fût aussi bien habillé qu'elle, elle en parla à sa mère, et le dimanche suivant, après la messe, Mme Landry se rendit au presbytère avec les deux enfants. Le vicaire de Saint-Nicolas du Charbonnet s'intéressa à Paul Galoux, et, quelques jours tard, une élégante jeune fille arriva en voiture de maître à la boutique de charbon de la rue Galande.

II — Amour et charité

JEANNE LAROCHE était la fille d'un riche négociant en spiritueux de la Charente, habitant un luxueux appartement du boulevard Saint-Germain. Chaque année, elle habitait à ses frais deux enfants pauvres.

Quand elle vit le petit Paul, dont le joli visage d'ange la frappa, et qui la regardait de ses beaux yeux déjà pleins de reconnaissance, elle s'informa, voulant, malgré la sympathie qu'elle éprouvait, que sa charité fût bien placée.

— C'est un pauvre orphelin que nous j'avons recueilli par compasion, mademoiselle, répondit Bourasse, qui se trouvait là. On n'est pas riche, ch'est vrai, mais il faudrait tout de même ne pas j'avoir de cœur pour laisser à la rue le propre enfant de chœur, qué !... Alors, nous faisons ce que nous pouvons.

Mlle Laroche prit le petit ramoneur sous sa protection, et se chargea de tout, comme elle l'avait déjà fait pour Rose Landry.

Elle se disait avec confiance :

« Je suis sûre que cela me portera bonheur ! »

Et, en disant cela, elle pensait à un absent, à celui, que toute jeune, elle avait connu et aimé, à Edmond de Favreuse, à cet ami si loin d'elle aujourd'hui, depuis tant d'années, et qu'elle savait malheureux.

Depuis, Jeanne n'avait jamais osé interroger son père ; la séparation et sa compassion pour une infortune qu'elle devinait avaient changé en son cœur la nature de cette affection fraternelle, de cette amitié d'enfance et lorsque le dix-huitième printemps eut fait éclore son cœur de jeune fille dans l'admirable développement de sa beauté et de ses charmes d'adolescence, elle ne tarda pas à reconnaître, troublée et délicieusement émue, qu'aujourd'hui elle aimait autrement ce compagnon disparu de ses premières années ; il lui semblait alors que ce secret de son cœur, dont elle ne voulait point faire l'aveu, serait découvert si elle prononçait le nom d'Edmond de Favreuse.

Cependant, elle l'osa, plus tard, bien timidement pourtant, et sous le couvert d'une circonstance qui lui parut toute naturelle. Ce fut à l'occasion de

la première communion de son petit protégé.

Jusqu'alors, Jeanne n'avait vu le petit ramoneur que la visage estompé par l'empreinte du métier. Ce jour-là, il était propre, et elle fut ravie de l'angélique expression de sa figure. Il lui parut si beau, avec son costume neuf, qu'elle lui trouva une ressemblance avec Edmond, avec celui qui s'était trouvé à ses côtés huit ans auparavant, dans une solennité semblable.

Mlle Laroche en fit ingénument la remarque à son père, pendant le déjeuner qui suivit la messe à laquelle elle avait assisté.

— Eh bien ! ma Jeannette, es-tu contente ? demanda M. Laroche.

— Oh ! oui, père, bien contente !... bien heureuse, surtout ! répondit Jeanne avec enthousiasme. Étaient-ils gentils tous deux, mon petit Popol et ma petite Rosette !

Il me semblait en les voyant défiler dans la longue procession des garçons et des filles, me revoir à cet âge, car ils étaient justement ensemble, comme je m'étais trouvée avec Edmond de Favreuse.

A ce nom, le négociant fronça les sourcils, et, sous l'influence d'un pénible souvenir subitement évoqué, un pli demeura gravé sur son front.

— Tu ne trouves pas que le petit Paul ressemblait à Edmond ? questionna Jeanne.

— Mon Dieu... vêtus du même costume, tous les enfants se ressemblent ! répondit assez indifféremment M. Laroche.

— C'est drôle, tout de même, reprit la jeune fille, que l'on ait plus eu de nouvelles de M. de Favreuse !... Qui sait ce qu'il est devenu ?

— Je sais qu'il est toujours à Paris. — Et il n'est jamais venu te voir !...

Cependant, vous étiez si amis autrefois, quand il habitait ici, à l'étage au-dessus de nous... et à son château, tout près du nôtre, lorsque nous passions l'été à la Cépée !... Comme nous nous amusions, avec Edmond, pendant les vacances, à l'époque des vendanges !

— M. de Favreuse n'a pas été heureux, il a eu des revers, bien un peu par sa faute, car il a été trop faible, dit le père de Jeanne. Et ce qui le gêne sans doute, c'est d'être resté mon débiteur pour une somme assez importante.

— Tu crois que c'est à cause de cela qu'on ne l'a plus revu ? questionna avec intérêt la jeune fille.

— S'il ne s'agissait que de cela encore, il y a longtemps que je serais moi-même allé le retrouver, car, malgré tout, je ne lui en veux pas.

— Tu as bien raison, fit Jeanne, puisqu'il a été malheureux. Tu sais donc où il demeure ?

— Oui, dans le haut de Montmartre, rue des Abbesses, répondit le riche négociant. Mais c'est à cause d'un tour que sa femme m'a joué que je n'ai pas cherché à le revoir ; ma présence seule aurait pu lui paraître un reproche, et comme M. de Favreuse n'y est pour rien, je ne voudrais pas qu'il crût que je m'en prends à lui... On en aurait parlé inévitablement, et cela lui aurait été pénible, car, en somme, c'est une véritable escroquerie que cette femme a commise...

— Une escroquerie !... interrompit la jeune fille toute frémissante en entendant parler ainsi de la mère de celui qu'elle aimait.

— Bel et bien caractérisée ! accentua M. Laroche. Mais cela t'intéresse donc bien ?

— M. de Favreuse n'était-il pas ton ami, comme Edmond le mien ? Je sais qu'ils sont malheureux et je ne puis m'empêcher de les plaindre... Ils ont été si heureux !

— Oui, lui surtout, répondit le père de Jeanne. Et cependant, Favreuse est un exemple vivant des châtements parfois terribles réservés à ceux qui s'insurgent contre la volonté de leurs parents.

— M. de Favreuse !

— Tout cela remonte à son mariage. Si les parents, qui ont acquis une expérience parfois chèrement acquise, pouvaient s'opposer à certaines folies de leurs enfants, ils leur épargneraient souvent des malheurs irrémédiables. C'est le cas de M. de Favreuse.

— Il s'était donc marié contre le gré de ses parents ?

— Il s'était épris d'une jeune fille dont la beauté et les qualités d'esprit l'avaient séduit. Il l'avait connue à la Maternité, où elle était élève sage-femme à l'époque où il étudiait la médecine.

— Comment, M. de Favreuse était docteur ?

— Il a du moins étudié pour le devenir, et c'est encore à cet amour malheureux qu'il doit de ne pas avoir terminé ses études. Cette jeune fille, dévorée par une ambition démesurée, sans famille et sans fortune, ne rêvait que de retrouver par un brillant mariage la situation opulente qu'elle avait connue dans sa jeunesse. Elle sut, après s'être fait ardemment désirer, se promettre avec tant d'art et se refuser en même temps, qu'elle ensorcela M. de Favreuse, qui l'épousa malgré la plus vive opposition de ses parents.

Jeanne, haletante, écoutait sans interrompre.

— Nous habitons le domaine de la Cépée, près du château de Favreuse, poursuivait M. Laroche, et c'est ainsi que j'ai su l'histoire de ce mariage.

— C'est donc Mme de Favreuse qui est la cause de ces malheurs ? demanda la jeune fille qui, en cela, ne songeait qu'à Edmond.

— Elle seule, répondit le père ; par son amour effréné du luxe, par les folles dépenses en lesquelles son orgueil entraîna son mari, elle l'a poussé à la ruine. Elle voulait briller, car elle était fière du nom qu'elle portait, elle qui était d'une naissance vulgaire quoique d'une bonne famille. M. de Favreuse était riche, car il hérita d'une fortune de deux millions, sans compter le château qui valait bien sept cent mille francs, et, en quelques années, tout a été englouti par la dissipation de cette femme et par la coupable faiblesse de son mari. Un jour, lorsqu'il a fallu réagir contre ces folies qui les avaient amenés à deux doigts d'une ruine définitive, Mme de Favreuse, habituée au luxe, n'a pu se soumettre aux exigences de la situation. Une séparation est devenue inévitable et elle l'a demandée elle-même aux tribunaux qui la lui ont accordée, car son mari n'a même pas voulu se défendre.

« Ainsi s'est terminée cette union mal assortie contre laquelle personne n'avait pu défendre utilement ce malheureux, ajouta M. Laroche, et bien que ces situations soient toujours cruelles quand il y a des enfants, mieux valait qu'il en fût ainsi. M. et Mme de Favreuse avaient deux fils, Edmond et Lucien, qui étaient à cette époque au lycée Louis-le-Grand, âgés de neuf ans seulement l'un et l'autre, puisqu'ils sont jumeaux ; le tribunal les a partagés entre eux. Edmond est resté avec son père et Lucien avec sa mère.

« C'est à cette époque que M. de Favreuse est venu demeurer ici, dans notre maison, avec Edmond. Il espérait encore se relever et il s'est mis avec acharnement au travail. Il a entrepris des représentations commerciales. Je l'ai même aidé autant que j'ai pu ; je lui ai procuré deux bonnes maisons et je lui ai fait d'assez fortes

Plus de
Gronderie

au sujet du LAIT



● Mères, ne grondez pas vos enfants parce qu'ils répugnent à boire du lait. Faites-leur des cossetades-présure soit avec de la POUDRE-PRESURE "JUNKET" (six saveurs), soit avec des TABLETTES-PRESURE "JUNKET" (aromatisez au goût). Ces desserts délicieux seront appréciés de toute la famille. Et tellement faciles à préparer ! Pas de cuisson, vu qu'ils ne contiennent ni oeufs ni gélatine. Brassez simplement dans du lait tiède.



**SAUCE
WORCESTERSHIRE
CROSSE &
BLACKWELL**

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Le Samedi
coupon d'abonnement
(CANADA SEULEMENT)

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

avances. Malheureusement, il était trop tard ; le gouffre était creusé ; le passif à liquider se trouvait hors des proportions avec les bénéfices possibles et ce qui était inévitable est fatalement arrivé un jour : un créancier impatient s'est fâché ; il les a fait saisir, vendre, et le malheureux, dépouillé de tout, est parti avec son fils.

— Oui, je me souviens, dit Jeanne qui avait écouté avec une émotion compatissante. J'étais bien jeune, mais cela ne m'est jamais sorti de la mémoire. C'était si triste de voir cet homme pleurer !... et Edmond qui l'embrassait et qui lui disait : « Ne pleure pas, père !... moi, je travaillerai et je te gagnerai de l'argent quand je serai grand ! » Je me le rappellerai toujours ; j'ai pleuré, moi aussi !

— Ils sont partis, reprit le riche négociant. Et depuis, je n'ai eu qu'une seule fois de leurs nouvelles, le jour où j'ai revu Mme de Favreuse. Elle était au courant de la situation de son mari, car au collège elle voyait Edmond, qui la renseignait.

— Tu disais que Mme de Favreuse s'était mal conduite envers toi ? demanda la jeune fille.

— Elle m'a tout simplement volé cinq mille francs, répondit M. Laroche, et je t'assure que si ce n'avait été pour son mari, je l'aurais fait arrêter. Elle est venue me trouver pour me demander un service. Elle se montrait repentante de ses folies passées et prête à réparer ses torts par une vie de travail. Elle voulait se faire une position, car son mari ne pouvait presque plus venir à son aide, et elle était disposée, disait-elle à se servir de son diplôme de sage-femme pour gagner sa vie et assurer l'avenir de son fils Lucien, qu'elle voulait garder à sa charge lorsqu'il sortirait du collège. Alors, elle avait un oncle, mort depuis quelques semaines, qui lui avait légué une petite maison dans la Bresse, et cette maison venait d'être vendue par les soins de son notaire, qui demeurait dépositaire des dix mille francs payés par l'acquéreur jusqu'au jour de la purge d'hypothèques légales. C'était un délai de deux mois. En attendant, Mme de Favreuse se trouvait sans le sou et elle voulait profiter d'une occasion qui lui était offerte : acheter la clientèle et le mobilier d'une sage-femme de la rue Poissonnière, qui venait de mourir. On lui demandait cinq mille francs, mais seulement de lui donner sa garantie pour le paiement d'un effet de pareille somme, à une échéance de trois mois, que l'on refusait de lui escompter s'il ne portait pas la signature et le « bon pour aval » d'un commerçant. Je n'avais pas un centime à débours, car un mois avant l'échéance, ainsi qu'elle me le démontrait par la lettre de son notaire, elle toucherait les dix mille francs et payerait ce billet.

Ce n'était donc qu'un service de complaisance que je n'osai pas lui refuser à cause des relations que nous avions eues autrefois, avant sa séparation, et de l'amitié que j'avais encore pour son mari. Je donnai ma signature et il ne me vint même pas à l'esprit de prendre aucune précaution. Quand le billet fut présenté, il ne fut pas payé. Mme de Favreuse avait disparu. Elle n'avait pas acheté le fonds de cette sage-femme et elle avait touché les dix mille francs chez son notaire. Je fus donc obligé de payer !... fit M. Laroche, avec un regain de colère au souvenir de cette délicatesse, et j'étais volé, indignement volé !...

La situation était pénible. Jeanne n'insista point et, à la fin du repas, son père avait oublié ce mauvais souvenir.

Mais une douloureuse impression demeurait gravée dans l'esprit de la jeune fille dont le cœur était tendrement épris pour cet ami de son en-

fance qu'elle n'avait plus revu depuis si longtemps et qui devait être malheureux.

Edmond devait avoir vingt ans aujourd'hui, puisqu'il avait un an de plus qu'elle.

Que faisait-il ? quelle était son existence ?

La compatissante jeune fille y songea et elle se demanda comment elle pourrait s'informer, car, auprès de son père, elle ne voulait plus revenir sur ce pénible sujet.

Précisément, le lendemain matin, un quart d'heure après le départ de M. Laroche, qui ne s'était pas rendu directement à ses bureaux, arriva le fondé de pouvoir, chargé de l'administration des chais du riche négociant à l'entrepôt de Bercy.

— Ah ! c'est vous, Bernard, dit Jeanne qui le reçut ; père est sorti.

Le vieil employé s'excusa de déranger la jeune fille et dit qu'il verrait M. Laroche à onze heures, au bureau. Il venait seulement le prévenir qu'il devait se rendre à Montmartre pour un rendez-vous avec un client, et il allait se retirer lorsque Jeanne le retint.

« Il va à Montmartre !... s'était-elle dit. S'il pouvait savoir !... »

Et elle l'appela :

— Dites donc, Bernard !... fit-elle. hésitante. Je voudrais vous demander si vous pouvez me rendre un service ?

— Comment donc, Mademoiselle Jeanne, répondit le fondé de pouvoir, c'est de tout mon cœur !

La fille du négociant referma la porte qui était demeurée entr'ouverte.

— C'est qu'il faudrait, reprit-elle en combattant sa timidité, que personne ne le sût. C'est au sujet de M. de Favreuse et père n'aime guère en entendre parler, depuis ce qui s'est passé...

— Oui, je sais.

— Puisque vous allez à Montmartre, j'ai pensé que cela ne vous dérangerait pas beaucoup, car M. de Favreuse demeure rue des Abbesses.

— Ça ne fait rien, mademoiselle Jeanne. Quand même cela me dérangerait, du moment qu'il s'agit de vous être agréable...

— Merci, Bernard, fit la jeune fille, mais voici, pouvez-vous faire ce que je vais vous demander sans être obligé de le dire à mon père ? Je voudrais savoir comment vont M. de Favreuse... et son fils... s'ils ne sont pas trop malheureux... parce qu'il paraît qu'ils ne sont pas riches... Mais je ne voudrais pas qu'ils sussent que ça vient de moi...

— Je comprends, dit Bernard. Ah ! ça ne sera pas difficile, et pour quant à M. votre père, soyez tranquille, je ne lui en parlerai pas.

— Alors, je puis compter sur vous ? dit Jeanne, toute joyeuse.

— Ce soir, sans plus tarder, je vous dirai ce que j'ai appris.

— Oh ! merci, Bernard !... merci !

Et le soir, en effet, le vieil employé revint, au moment où il savait que son patron était encore à la Halle aux vins et il dit :

— Eh bien ! mademoiselle Jeanne, il paraît que ça ne va pas du tout, chez M. de Favreuse. J'ai vu la concierge, et puis des voisins... D'abord, M. de Favreuse est malade, il est bien changé. Il a une maladie de cœur, et c'est une misère dans cette maison... Non, ils ne sont pas heureux !...

La jeune fille avait dissimulé son émotion, car cette misère frappant celui qu'elle aimait la touchait douloureusement.

Edmond souffrait !...

Son amitié, déjà transformée en amour véritable, s'augmentait d'une compatissante affection.

Elle était riche. Son père avait des millions ; il gagnait chaque année, dans son commerce, des sommes considé-

rables. Cette différence de position l'attristait péniblement.

Encore, si elle pouvait se servir de sa fortune pour venir en aide à celui qu'elle aimait et à son père !

Mais comment faire ?

Jeanne y réfléchit deux jours, puis elle se décida à parler à son père, mais sans lui faire connaître où irait sa charité, car elle craignait qu'il ne s'y opposât.

Elle le prit calmement, le soir, au moment où elle allait se retirer dans sa chambre.

— Que dirais-tu si je te demandais une grosse somme... sur ce qui est à moi, sur ce qui me revient de maman ?... Tu m'as dit que lorsque je serai majeure je serai libre de disposer de ce qui m'appartient...

— Une grosse somme !... fit M. Laroche surpris. Combien ?

— Ah ! voilà... je ne voudrais pas que tu le saches exactement, ni non plus ce que je veux en faire... Tu peux bien avoir confiance en moi !...

— Encore une folie de charité !... dit le négociant avec un bon sourire.

— Va, ce n'est jamais une folie que de faire le bien.

— Enfin, alors tu voudrais...

— Que tu me laisses prendre une somme que je te ferai connaître plus tard et que tu ne me demandes pas ce que j'en ferai.

— Après tout, ça t'appartient, dit le père de Jeanne. Tu as huit cent mille francs qui te viennent de ta mère...

— Eh bien ! tu veux bien ?

— Tu es un ange ! s'écria M. Laroche, en embrassant sa fille.

— Un ange qui t'adore !... répondit Jeanne, en une ardente caresse.

Et le lendemain matin, ayant pris les clefs du coffre de son père, elle en tira, après l'avoir fait tourner de l'autre côté, deux billets de mille francs qu'elle fit prestement disparaître dans son corsage.

Puis, seule dans sa chambre, elle les mit sous enveloppe, sans un mot, et elle traça cette adresse :

« Monsieur Edmond de Favreuse, 12, rue des Abbesses. »

Alors elle alla elle-même au bureau de poste et expédia le chèque en donnant un nom de fantaisie, afin que le destinataire ignorât la provenance de ce secours que sa fierté aurait pu refuser.

Et elle était heureuse plus que jamais, elle goûtait une joie qu'aucune de ses charités accoutumées ne lui avait encore procurée.

M. Laroche était ravi du bonheur de sa fille et il le partageait bien sincèrement, en se disant :

« Petite cachottière, va !... Tu crois que je ne sais pas où sont allés les deux billets de mille que tu m'as chipés !... »

Et il pensait aux premiers communiants que Jeanne avait habillés à ses frais, au petit ramoneur et à Rosette Landry...

III — Désespéré

LA GRANDE FÊTE de la communion n'avait pas eu de lendemain pour le pauvre petit ramoneur.

Le petit Paul avait dû retourner à l'ouvrage, reprendre son sac, son paquet de cordes et sa raclette, et partir avec son compagnon, car il y avait des ramonages promis par Piédro Lucci à des clients.

La veille, on avait fait un bon dîner dans l'arrière-boutique de la rue Galande, grâce à la générosité de Mlle Laroche qui, non contente d'habiller ses petits protégés, avait mis cent francs dans leur porte-monnaie.

Puis, le lendemain, on avait éveillé Popol de bonne heure pour le renvoyer à son travail.

Mme Landry devait conduire sa fille le dimanche suivant au Sacré-Cœur, et elle avait demandé à la charbon-

nière de permettre à son neveu d'accompagner sa petite camarade ; la tante Sophie y avait consenti, car elle était heureuse de donner quelque agrément à l'enfant.

Le petit Paul, revêtu de son joli costume, beau comme le jeudi précédent à l'église, était heureux de cette sortie en compagnie de Rosette, sa petite amie, et de grand matin il se rendit chez Landry.

A Montmartre, les deux enfants, conduits par la mère de Rosette, gravirent les rues en pente de la Butte pour gagner la basilique disparaissant encore sous ses formidables échafaudages.

Ensuite, on déjeuna avec de la charcuterie et du vin blanc au Moulin de la Galette d'où l'on jouissait du merveilleux panorama de Paris éclairé par les premiers rayons d'un soleil printanier.

Les enfants se plaisaient à découvrir au loin les monuments pointant au-dessus des lignes d'arbres et des sombres massifs de toitures.

— Tiens, vois-tu le Panthéon, là-bas ?... dit Paul, le bras étendu dans la direction. C'est ce grand dôme !... Rosette, puisque c'est tout près ?

— Alors, on doit avoir la maison.

— La maison...

Une détonation, qui épouvanta les deux enfants et arracha à la fillette un cri de frayeur, interrompit le petit ramoneur.

Rosette, se serrant contre son ami qu'elle saisit avec force chercha à l'entraîner vers sa mère, qui, assise un peu en arrière, s'était levée d'un bond et accourait.

C'est tout près d'eux qu'un coup de revolver venait d'être tiré, là, sur le « point de vue » de l'établissement, de l'autre côté de l'échelle de meunier conduisant à la plate-forme du Moulin. En même temps, un homme venait de tomber, la face contre terre, pendant, par une affreuse blessure, une énorme quantité de sang.

Le premier moment de stupeur passé, le petit Paul se porta au secours de cet infortuné qui venait d'attenter à sa vie. Se dégageant doucement de l'étreinte de Rosette, il fit le tour du Moulin.

Il tira vivement son mouchoir et l'appliqua comme un tampon sur la blessure béante du cou, d'où s'échappait un flot de sang noir.

Il était pâle, mais énergique et en possession de la plus admirable présence d'esprit.

On accourait : les garçons de l'établissement, le patron, d'autres personnes, et on releva le malheureux qui respirait encore.

— Il n'est qu'évanoui, dit-on.

Et l'on félicita le petit ramoneur de son intelligente intervention.

On transporta le blessé dans une salle ; le commissaire de police et des agents ne tardèrent pas à arriver et, après qu'un médecin du voisinage eut appliqué un pansement provisoire en hochant la tête d'un air qui signifiait : « Il ne s'en tirera pas ! » on chercha à établir l'identité de ce désespéré que personne ne connaissait et qui était fort bien vêtu.

Dans une des poches de la redingote, on trouva des cartes, des enveloppes de lettres et des actes d'huissier à ce nom et à cette adresse :

Monsieur de Favreuse
12, rue des Abbesses.

Le commissaire de police recueillit les renseignements que fournit un garçon du Moulin de la Galette.

— Ce monsieur est venu tout droit au « point de vue », dit-il, et je lui ai servi un verre de rhum qu'il a commandé. Il l'a payé lorsque je l'ai apporté et je l'ai laissé. Je croyais que c'était un simple curieux, comme il en vient continuellement, voulant voir le coup d'œil de Paris.

— Vous n'avez pas compris, à son allure, à sa préoccupation, qu'il méditait quelque chose ? demanda le commissaire.

— A vrai dire, j'ai bien vu que ce monsieur avait l'air sombre, mais je ne pouvais pas me douter qu'il venait là pour se brûler la cervelle.

Pendant ce temps, le médecin continuait à prodiguer ses soins au blessé dont le long évanouissement se dissipait enfin.

M. de Favreuse avait ouvert les yeux, mais l'abondante perte de sang qu'il avait subie le plongeait dans un profond état de faiblesse, accompagné d'une véritable torpeur intellectuelle qui l'empêchait de se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

Il n'entendit point le médecin dire au commissaire de police :

— L'extraction de la balle, si toutefois elle peut être tentée, présentera les plus grandes difficultés. Le sondage seul, en rouvrant la blessure, sera mortel, à mon avis... mais je crois bien qu'il ne vivra pas jusque-là.

— Il est donc perdu ?

— Je le crains. Des vaisseaux essentiels ont été tranchés par ce projectile et l'hémorragie n'a été arrêtée momentanément que par la coagulation du sang due au tamponnement que cet enfant a si heureusement pratiqué ; mais il est probable qu'au moindre effort cette fragile entrave sera rompue... et alors...

Le docteur eut un nouveau mouvement de tête accompagné d'une moue peu rassurante.

— Evidemment, demanda le commissaire, je ne puis pas l'interroger ?

— Gardez-vous-en bien ! recommanda le médecin. Du reste, il ne pourrait vous répondre.

— Je vais le faire transporter chez lui et j'irai à l'avance prévenir sa famille. Je vous prie, docteur, de demeurer auprès de cet homme et de l'accompagner... c'est tout près d'ici : rue des Abbesses.

Les ordres donnés aux agents qui durent se procurer un brancard, le commissaire de police se rendit à l'adresse trouvée sur le désespéré.

Il apprit, de la concierge, que M. de Favreuse était un brave homme, très digne, mais très malheureux aussi. Séparé de sa femme, il vivait là avec ses deux fils, Edmond et Lucien, deux grands jeunes gens de vingt ans.

La concierge aurait bien posé des questions au commissaire, mais au moment où il s'apprêtait à sortir de la loge, le facteur se présenta, apportant le courrier et sortant son carnet des chargements avec un pli aux cinq cachets de cire rouge.

— C'est pour M. Edmond de Favreuse, dit-il à la concierge.

— Au troisième, à gauche, indiqua la concierge, qui ajouta ensuite en s'adressant au commissaire : c'est pour le fils.

Le magistrat laissa monter le facteur devant lui et ils arrivèrent ensemble à la porte de l'appartement.

Ce fut Edmond de Favreuse qui vint ouvrir.

Il parut si étonné de la réception de cette lettre chargée en tête de laquelle il lisait : « Valeur déclarée, deux mille francs », qu'il n'eut point la pensée de regarder sur le carnet du facteur le nom de l'expéditeur. Il le connaissait bien, pensait-il, en lisant la lettre.

Cela avait duré moins d'une minute et le commissaire, qui avait attendu un peu à l'écart, se présenta alors.

— Monsieur de Favreuse ?... dit-il.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme en mettant la lettre dans sa poche.

— Je suis le commissaire de police du quartier et je viens vous apporter une mauvaise nouvelle.

« Ma mère !... » pensa immédiatement le jeune homme, avec une poignante appréhension.

Et s'effaçant dans l'étroit vestibule du logement :

— Veuillez entrer, dit-il, d'une voix qui trahissait son angoisse.

Lucien se présenta à son tour, ayant entendu les paroles du représentant de la justice.

— C'est mon frère, dit Edmond pour indiquer que l'on pouvait parler devant l'un aussi bien que devant l'autre.

Le commissaire fut saisi de la frappante ressemblance du visage des deux frères. Edmond et Lucien, ainsi que M. Laroche l'avait dit à sa fille, étaient jumeaux et la similitude entre eux deux était complète. Cette ressemblance était prodigieuse et tout était pareil en eux, jusqu'à la voix dans ses moindres modulations, dans le rire, jusqu'à la taille, jusqu'à la couleur des cheveux et de la moustache naissante, qui ombrageait leur lèvre d'adolescent.

La seule dissemblance — mais combien peu perceptible ! — consistait dans les manifestations extérieures de l'être révélant la différence d'essence des âmes : dans les gestes, dans l'attitude, dans l'écriture. Edmond était au moral la fidèle image de son père, tandis que Lucien était tout le portrait de sa mère.

Le commissaire de police entra dans la modeste salle à manger, dont Lucien venait d'ouvrir la porte, et, ayant pris un temps pour chercher ses mots, il dit, gravement :

— M. votre père vient d'être victime d'un accident.

— Mon père !... s'écria Edmond, en une soudaine explosion de douleur.

— Un grave accident, ajouta le commissaire.

— Mort !...

— Non, M. de Favreuse n'est pas mort.

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda Lucien.

— M. de Favreuse avait de grands ennuis, n'est-ce pas ?

Edmond rougit.

— Oui, monsieur, avoua-t-il tout bas. Notre père a eu de grands malheurs et de grandes douleurs dans sa vie...

Mais alors...

— Il est atteint d'une grave maladie ? interrompit le commissaire.

— Une maladie de cœur qui s'est aggravée depuis quelques mois et qui l'empêchait de se livrer à ses occupations habituelles, car la moindre fatigue lui est sévèrement interdite.

— M. votre père ne vous a-t-il point paru quelquefois désirer la mort comme une délivrance ?

Ces mots furent une révélation pour Edmond de Favreuse.

— Mon père s'est tué ?... demanda-t-il d'une voix secouée par les plus cruelles angoisses. Il est mort !...

— Non, affirma le commissaire. Il n'est pas mort. Il a tenté de se tuer...

— On l'en a empêché ?

— On n'a pu malheureusement détourner l'arme avec laquelle il s'est frappé, mais les soins les plus pressés lui ont été donnés... Malheureusement, la blessure est grave...

— Ah mon pauvre père !... gémit Edmond dans son sanglot déchirant en attirant à lui son frère et cachant son visage ruisselant de larmes sur sa poitrine. Mon pauvre père !...

— C'est une douloureuse mission qui m'incombe, poursuivit le commissaire de police ému au spectacle de cette navrante douleur. Il faut avoir du courage, mes enfants !...

Lucien pleurait aussi en soutenant son frère, mais sa douleur était certainement moins profonde que la sienne.

Élevé loin de son père, il l'avait moins connu et peut-être moins aimé, accaparé dans son affection par sa mère qui l'avait voulu tout à elle. Il

n'était auprès de son père et de son frère que depuis quelques mois.

Le commissaire de police perçut du bruit à l'extérieur. Il entendit le mouvement de la foule dans la rue et des pas nombreux dans l'escalier de la maison.

— Oui, il faut être forts, reprit-il avec une compatissante bienveillance, car voici le moment où vous allez avoir besoin de toute votre affection pour soigner votre malheureux père...

Il ouvrit la porte de l'appartement. La concierge précédait les porteurs pour leur indiquer le chemin.

— Mon père !... mon père !... cria Edmond en se précipitant à la rencontre du triste convoi.

Lucien le suivit.

On avait dû, pour graver l'escalier, enlever M. de Favreuse du brancard, et deux hommes vigoureux le portaient dans leurs bras, tandis que le docteur soutenait sa tête ballante, au visage livide, au cou enveloppé d'un bandage ensanglanté.

Perdu au milieu des personnes qui se trouvaient là et des deux gardiens de la paix, suivait le petit Paul qui avait voulu accompagner le malheureux secouru par lui, et les agents l'avaient laissé faire, car on pourrait avoir besoin de lui pour le rapport qui devait être dressé.

Mme Landry et Rosette l'accompagnaient.

La concierge, connaissant les aîtres de l'appartement, ouvrit la porte de la chambre de M. de Favreuse.

— Par ici !... indiqua-t-elle aux deux hommes qui portaient le blessé. Mon Dieu !... ces pauvres enfants !... Pauvre M. Edmond !...

Les deux frères suivirent, se tenant par la main, essayant leurs larmes qui ne cessaient de couler.

On plaça le blessé sur son lit et à peine y fut-il étendu que, sous l'influence du sang au cerveau, son évanouissement se dissipa de lui-même.

Le médecin s'était aussitôt placé à la tête du lit, observant les mouvements du visage de M. de Favreuse.

Edmond et Lucien, auprès de lui, muets, n'osant plus prononcer un mot, partagés entre un faible espoir et les craintes les plus épouvantables, contenaient leur douleur, et leurs regards baignés de larmes allaient alternativement de leur père au docteur.

Le commissaire de police et les agents invitèrent tout le monde à se retirer. La concierge, Mme Landry, Rosette et le petit Paul demeurèrent seuls dans l'appartement.

M. de Favreuse était revenu à la vie.

Ses yeux cherchèrent un instant autour de lui, comme s'il essayait de se reconnaître, et ses regards rencontrèrent ses fils.

Il souleva faiblement la main qu'Edmond saisit avec empressement, n'ayant pas la force de prononcer un mot.

Le blessé entra ouvrit ses lèvres pâles pour y parvenir.

Une souffrance terrible se peignit sur son visage.

Le docteur prit une fiole contenant le cordial qu'il avait déjà administré et en versa quelques gouttes entre les lèvres de M. de Favreuse.

Puis il écrivit rapidement quelques lignes au dos d'une de ses cartes et pria un des agents d'aller chercher chez le pharmacien les médicaments indiqués.

Le commissaire de police avait besoin de connaître les causes de cet acte de désespoir, non seulement pour les consigner dans son rapport, mais pour faire ce que lui commanderait l'humanité dans l'intérêt de cette famille si cruellement éprouvée.

Il ne voulait pas raviver la douleur des deux jeunes gens en les question-



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 657

Problème No 656

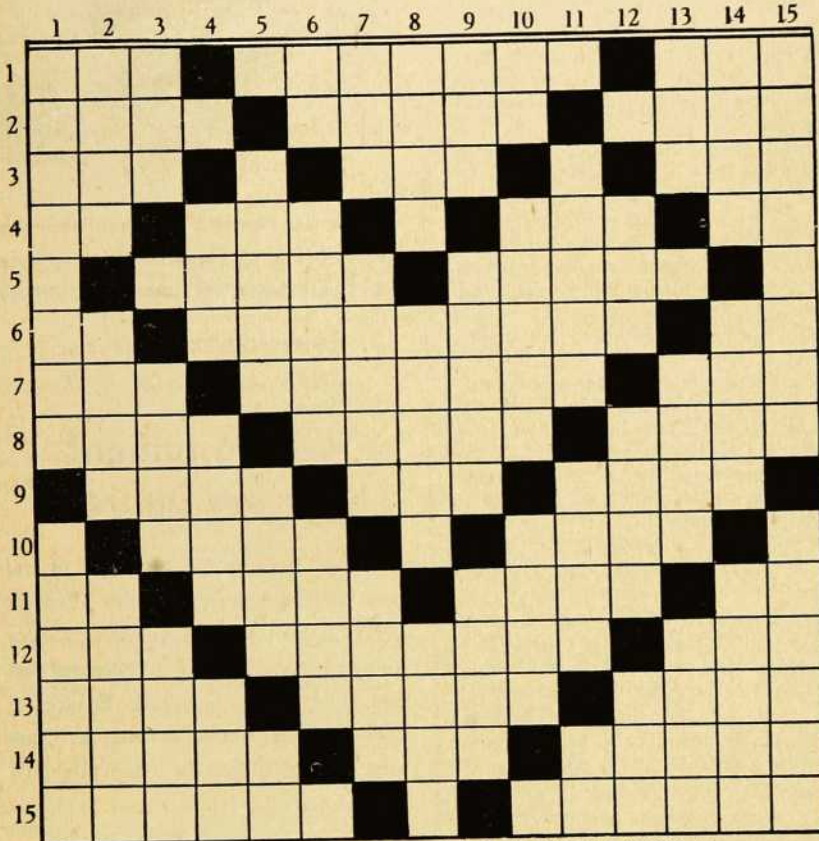
Mlle Irène Caya, 15, rue Aberdeen, Sherbrooke, P. Q.; M. Claude Morency, Camp Liberty, Champigny, P. Q.; Mme Jean Normandeau, Pabos Nord, Comté Gaspé-Sud, P. Q.; Mlle Andrée Primeau, 203, rue Montigny, Saint-Jérôme, P. Q.; Mlle Cécile Julien, 6726, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

P	R	I	X	P	A	V	O	T	B	R	A	S
R	I	F	M	O	L	I	E	R	E	I	N	O
O	S	P	E	P	I	N	I	E	R	E	E	U
T	S	I	L	E	X	L	O	I	R	S	V	
E	S	C	E	S	P	U	N	S	H	E		
C	A	S	R	M	A	L	E	P	A	R		
T	I	E	N	P	A	T	I	O	N	O	V	A
E	N	S	M	O	D	E	S	T	E	T	R	I
U	T	C	T	I	N	T	E	P	E	N		
R	P	A	F	E	T	E	C	A	R	E		
P	I	G	E	R	E	S	M	A	G	O	T	
R	A	P	E	S	H	S	R	E	T	I	F	
O	T	E	S	M	O	M	I	E	S	I	T	E
I	R	E	M	A	T	I	E	R	E	R	U	T
S	E	M	A	T	E	R	N	E	L	S	S	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 658



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom
 Adresse
 Ville ou Village Province
 Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Au bout de peu de temps. — Fruit du piment. — Qui marque la preuve.
2. Qui appartient à la bouche. — Peintre français (1824-1877). — Petit enfant.
3. Adjectif indéfini. — Existe. — Unité monétaire bulgare.
4. Ile de l'océan Atlantique. — Préfixe. — Nom des temples japonais. — Terminaison.
5. Rendre luisant. — Rêve.
6. En les. — Dette. — Toi.
7. Sans tache. — Qui a la science de quelque chose. — Volonté.
8. Allure de certains quadrupèdes. — Enchassement de pierres fines. — A une faible distance.
9. Monceau. — Dépôt des liqueurs fermentées. — Dieu de la mythologie grecque.
10. Poème allégorique d'Alfred de Vigny. — Trous dans les murs pour recevoir les poutres.
11. Interjection. — Sommet d'une montagne. — Qui n'a pas l'usage de la parole. — A lui.
12. Préfixe. — Qui a des tentes. — Adjectif.
13. Série de fatigues. — Privé du sens de l'ouïe. — Méprisable.
14. Appareil pour la désinfection. — Abréviation de sainte. — Petit objet de forme cylindrique.
15. Mauvaise odeur. — Excellente, parfaite.

VERTICALEMENT

1. Torture. — Donner de la force.
2. Décore. — Appartiendra. — D'une dimension verticale considérable.
3. Petite enclume portative. — Division d'un volume. — Qui est sans compagnie.
4. Instrument à vent. — Minéral à structure lamelleuse. — Première femme.
5. Aciers laminés. — Partie du jour. — Pronom.
6. Fleuve de Sibérie. — Roi de Phrygie. — Principes de la vie.
7. Colère. — Ville forte de la côte or. — Ville de Turquie.
8. Dirige son coup vers. — Recueil bibliographique d'œuvres variées. — Jupe de gaze, courte et flottante.
9. Gaz stomacaux. — Etat des organes. — Convoite.
10. Pronom. — S'accroît en hauteur. — Mot arabe signifiant cours d'eau.
11. Sorte de tenailles. — Un des meilleurs orateurs latins. — Préfixe.
12. Durée ordinaire de la vie. — Disposé. — Phénicien.
13. Partie de vêtement qui entoure le cou. — Pierre formée de petits grains de quartz. — Gamin de Paris.
14. Saveur désagréable. — Adverbe qui marque le superlatif. — Conformément à.
15. Actions des bêtes qui sortent du bois pour pâturer. — Sulfure naturel de plomb.

nant; il n'aurait pas eu le courage, d'ailleurs, de les éloigner du chevet de leur père.

Mais il pensa qu'il pouvait s'adresser à la concierge, qui paraissait fort au courant de leur existence, et auparavant, voyant le jeune garçon qui avait secouru M. de Favreuse avec tant d'intelligence et de sang-froid, il voulut le féliciter avant de le congédier.

Lui tapant paternellement sur la joue :

— Tu t'es conduit comme un petit homme, lui dit-il, et c'est à toi, sans aucun doute, ainsi que l'a dit le docteur, que ces messieurs doivent d'avoir revu leur père.

Le petit ramoneur rougissait timidement sous ces éloges.

Les fils de M. de Favreuse avaient entendu; ils se retournèrent.

— Cet enfant!... dit Lucien.

— Il était à côté de votre père au moment où il s'est tiré le coup de revolver, raconta le commissaire, et avec autant de dévouement que de présence d'esprit, il s'est porté à son secours et a arrêté, en appliquant son mouchoir sur la blessure, l'hémorragie qui aurait certainement amené une catastrophe immédiate.

Edmond, profondément ému, prit la main de l'enfant et la serra avec force en l'attirant à lui.

— Merci!... lui dit-il, d'une voix brisée. Merci!...

Et, incapable d'articuler un mot de plus, car la voix semblait ne pouvoir plus passer dans sa gorge douloureusement serrée, il se pencha et embrassa le petit Paul avec une reconnaissance attendrie.

Lucien aussi serra la main du petit ramoneur et balbutia quelques mots de gratitude.

— Si ce que j'ai fait peut sauver votre père, dit l'enfant confus, j'en serai bien heureux, messieurs!...

— Viens, mon petit ami, dit le commissaire.

— Que nous sachions au moins son nom? demanda Edmond de Favreuse.

— Comment t'appelles-tu?

— Paul... répondit le neveu de Bourasse.

— Paul Galoux, compléta Mme Landry. C'est le neveu d'un de nos voisins, rue Galande.

— Nous n'oublierons pas votre nom, mon frère et moi, dit Edmond, et si un jour Dieu nous le permet, nous vous prouverons notre reconnaissance.

Le commissaire de police conduisit alors le petit Paul ainsi que Mme Landry et Rosette dans la salle à manger, où la concierge les accompagna.

Sur son invitation, la mère de Rosette expliqua en détail ce qui s'était passé, disant par quelle circonstance elle se trouvait à Montmartre avec les deux enfants, et le magistrat inscrivit les noms qu'elle indiqua, le sien, celui du petit Paul et celui de son oncle. Bourasse, charbonnier, rue Galande,

Puis, ayant encore félicité l'enfant, il les invita à se retirer et demeura seul avec la concierge.

— Vous paraissez au courant, lui dit-il, de l'existence de vos locataires. Il y a sans doute longtemps qu'ils habitent ici?

— Oh! oui, monsieur le commissaire, ça ne doit pas faire loin de sept ans... mais je suis au courant parce que, depuis ce temps-là, c'est moi qui fais le ménage de M. de Favreuse, et alors, n'est-ce pas? quand il y a si longtemps que ça, on a le temps de savoir, surtout que ces messieurs, principalement M. Edmond, étaient très amicaux pour moi... Oh! pas fiers du tout!

— Comment vous appelez-vous?

— Madame Claude, répondit la concierge, Pauline Lamasson, mais on m'appelle toujours Madame Claude, qui était le prénom de défunt Lamasson, mon mari.

— A quelle cause pensez-vous qu'on puisse attribuer l'acte de désespoir de M. de Favreuse?... demanda le commissaire.

« Est-ce à la maladie dont il souffrait? ou à des pertes d'argent?... ou à quelque autre cause?... »

— C'est bien sûr un peu à tout cela, dit la veuve Lamasson; mais ce doit être surtout à cause de la misère, car ça n'allait pas du tout, comme je vous le disais tout à l'heure. Il y a bien aussi la maladie, surtout depuis que M. de Favreuse a revu sa dame dont il est séparé et qu'il a repris M. Lucien avec lui...

— Il y a peut-être eu de graves dissentiments entre M. et Mme de Favreuse? des scènes pénibles, des douleurs?... »

— Oh bien sûr, monsieur le commissaire, répondit la concierge, en fermant la porte de la salle à manger, afin de pouvoir parler mieux à son aise. Quand ce ne serait que le jour qu'elle est venue... Il y a eu une scène qui a fait bien du mal à M. de Favreuse!

— Que s'est-il passé?

— M. et Mme de Favreuse vivaient séparés depuis des années, séparés par la loi; il y avait eu un jugement. Le père avait gardé avec lui M. Edmond et la mère avait l'autre fils. Mais elle, c'est une femme qui en a mangé dans sa vie, et d'après ce que j'ai compris, elle est la cause de leur ruine, car ils étaient très riches dans le temps!... Songez à la peine de ce pauvre homme qui a vu partir tout ce qu'il possédait par les folies de cette femme!... Il a été saisi et vendu là où il habitait avant de venir ici, que c'était une misère de voir arriver cet homme si comme il faut, ainsi dépouillé!... Ça m'en faisait mal au cœur!

— Avant cette scène dont vous parlez, questionna le commissaire, M. de Favreuse n'avait pas revu sa femme?

— Oh jamais!... au grand jamais! déclara énergiquement Mme Claude. Il avait bien trop souffert à cause d'elle!... Et cependant, malgré tout, jamais un mot dur ni méprisant pour elle devant son fils! Mais combien de fois ne l'ai-je pas surpris à pleurer. Oh! cette femme, monsieur le commissaire, quel mal elle a fait!... C'est elle la cause de tout!...

« Depuis leur séparation, elle avait donc gardé M. Lucien avec elle. Les deux garçons, du reste, étaient au collège, et c'était M. de Favreuse, seul, qui payait pour les deux. Il s'exténua, le pauvre homme, à travailler comme il faisait, et naturellement, il n'arrivait pas... Ça se comprend, avec tant de charges, sans compter les créanciers qui le harcelaient... Ah! il a fait tout ce qu'il a pu; ça, je peux le dire, car je l'ai vu!

« Et pendant ce temps, Mme de Favreuse continuait à mener la belle vie à dépenser tout l'argent qu'elle pouvait se procurer. Elle a même fait un petit héritage; allez, ça n'a pas fait long feu!... Puis elle a emprunté, et enfin, quand elle a été au bout du rouleau et du crédit, lorsqu'elle a vu qu'elle n'avait plus que la petite somme que son mari lui envoyait chaque mois, en se privant, elle est venue avec son fils, M. Lucien. Alors, ça été un coup pour M. de Favreuse!... Heureusement que M. Edmond n'était pas à la maison ce jour-là!... Cette femme prétendait reprendre la vie commune avec son mari, et elle venait chez lui pour y rester.

« Alors, M. de Favreuse s'est mis en colère, il s'est indigné de tant d'impudence, et il y avait de quoi, car c'était elle-même qui avait demandé la séparation. M. de Favreuse s'est contenu parce que M. Lucien était là et il n'a pas dit tout ce qu'il pensait devant son fils; mais il a signifié à sa femme qu'il n'y avait plus rien de commun entre eux et il l'a renvoyée. Je suis

sûre que s'il eût été seul, il l'aurait chassée, il l'aurait jetée à la porte!... « Il a gardé son fils, par exemple! Il lui a dit comme ça : « Lucien restera avec moi, car je « veux avoir la charge de mes deux enfants, et il n'a été que trop longtemps le témoin de vos déplorables exemples!... Je le garde et je ferai mon devoir! » — Mais après cette scène, le malheureux, dans les efforts qu'il faisait pour contenir sa colère, s'est laissé tomber sur un siège et il a pleuré comme un enfant. C'est de ce jour que la santé de M. de Favreuse a baissé. Allez, monsieur le commissaire, ce n'est pas étonnant qu'il ait voulu en finir, car le courage lui a manqué pour continuer une lutte impossible. Il ne pouvait plus rien faire et les créanciers ne se lassaient pas de le poursuivre.

— Je crois, en effet, dit le commissaire de police, que telle doit avoir été la cause de sa funeste détermination.

— Oh! pas autre chose, bien sûr! affirma la concierge.

On entendit des sanglots et la voix des deux jeunes gens qui appelaient leur père en sanglotant.

M. de Favreuse se trouvait, en effet, à toute extrémité.

Le docteur avait tenté l'impossible pour le sauver.

Le projectile, demeuré dans les chairs, causait au malheureux d'épouvantables souffrances.

Il sentait en même temps que ses forces s'épuisaient et il essayait de réagir afin de retrouver l'énergie dont il avait besoin pour s'entretenir quelques instants avec ses fils.

Le médecin avait tenté de s'y opposer, mais tout fut inutile.

— Vous ne me sauvez pas!... dit M. de Favreuse d'une voix éteinte. Je sens que je n'en ai plus pour longtemps! Laissez-moi faire mes suprêmes adieux à mes enfants!...

— Ne dis pas cela, père!... implora Edmond. Tu ne mourras pas!... Nous te sauverons!...

— Non... Je sens que ce sera impossible. Du reste, à quoi bon?... Ah! mes chers enfants, comme je vous prie de me pardonner cet acte de désespoir!...

La concierge arrivait à ce moment avec le commissaire de police.

— Il faut, dit-elle, appeler un prêtre. M. l'abbé Josset habite la maison; c'est un des vicaires de notre paroisse. Je vais le chercher.

Elle courut à l'étage au-dessous et revint bientôt avec le vicaire qu'elle mit au courant en quelques mots.

Alors, quand le prêtre fut là :

— Mes chers enfants, dit le moribond qui réunissait dans l'une des siennes les mains de Lucien et d'Edmond. Vous savez quels efforts j'ai tentés pour réparer les désastres que ma faiblesse et mon amour ont laissés se précipiter sur nous?... Ma vie n'avait d'autre but que de réparer la ruine que j'ai laissée creuser sous mes pas, que de refaire l'avenir que j'ai compromis... J'y ai travaillé avec ardeur et je n'aurais pas désespéré si les forces ne m'avaient point abandonné!...

Edmond, douloureusement ému, voulait supplier son père de ne pas continuer; mais M. de Favreuse lui imposa silence d'un regard, et il poursuivit :

— La maladie s'est abattue sur moi, m'enlevant mes forces et rendant inutile mon courage... Au lieu d'approcher du but de réhabilitation et de relèvement que je m'étais assigné, je le voyais s'éloigner chaque jour et déjà, incapable de lutter, je devenais pour vous une charge!...

« Oh! ne proteste pas, mon cher enfant, ajouta vivement le mourant qui arrêta ainsi une affectueuse explosion de dévouement sur les lèvres d'Edmond. J'étais condamné. Je l'avais bien compris... J'en étais sûr!... Je vous cachais mes souffrances à tous

deux, afin de ne pas vous alarmer; mais je redoutais le jour où le mal m'aurait définitivement cloué sur un lit où j'aurais traîné longtemps, témoin impuissant de votre tendresse et de votre activité!... Quand je ne serai plus là, vous pourrez continuer ce que je n'ai pu faire moi-même, et c'est cela qu'avant de mourir je veux vous faire promettre à tous deux!...

— Père, dit Edmond, tu me connais, comme je connais toutes tes douleurs...

— Oui, je sais... j'ai confiance en toi!

— Et, se tournant vers Lucien :

— Mais toi, mon cher enfant, toi dont j'ai été si longtemps séparé, toi que je n'ai pu former de ma tendresse, tu me promets de seconder ton frère, de travailler avec ardeur, comme lui, pour rendre à notre nom, à ce nom honorable que je vous laisse, les droits à l'estime et à la considération qui ont été compromis?...

— Oui, père, je te le promets!... répondit le jeune homme.

— L'honneur n'est pas intact quand on doit, quand on a fait perdre de l'argent aux autres, et quand on ne peut pas les rembourser!... C'est cela, vous le savez, qui était la préoccupation de ma vie... Vous trouverez dans mes papiers des notes précises, indiquant toutes les sommes que je dois!... Vous travaillerez pour achever cette œuvre qui est sacrée... qui est doublement sacrée, car c'est une œuvre d'honneur et c'est le vœu suprême de votre père mourant!...

— Nous te le promettons!... nous te le jurons!... répondirent à la fois Lucien et Edmond.

— Cette tâche vous sera désormais plus facile, poursuivit M. de Favreuse dont la voix s'éteignit graduellement. Vous êtes des hommes, aujourd'hui, vous avez vingt ans l'un et l'autre, vous êtes à l'âge du travail et de la force!...

« Ah! mes pauvres enfants, c'est une existence bien douloureuse que je vous impose... Mais je vous le demande de tout mon cœur... Edmond... Lucien... mes fils!...

Les deux jeunes gens sentirent la main froide de leur père serrer la leur avec une énergie suprême.

— Père!... s'écria Edmond éclatant en sanglots qu'il ne pouvait plus contenir.

— Adieu... mes enfants!... balbutia la voix éteinte du moribond.

Et il étendit sa main décharnée au-dessus des têtes de ses fils agenouillés, comme pour les bénir.

Le prêtre, qui priait, étendit à son tour la main droite sur cette couche funèbre.

— Dieu, qui voit votre repentir et vos mérites, prononça-t-il, vous pardonne, et moi, en son nom, je vous absous!

— Adieu, Edmond... Lucien!... l'honneur de notre nom... put encore dire M. de Favreuse. Adieu!...

Des sanglots succédèrent aux dernières paroles du désespéré dont les yeux venaient de se fermer à jamais, et les deux jeunes gens, se relevant, s'abattirent en pleurant sur le corps inanimé de leur père qu'ils couvraient de baisers et de larmes.

Les témoins de cette scène respectèrent leur douleur, et lorsqu'ils se relevèrent, le prêtre suspendit ses prières pour prendre Edmond par la main, tandis que le commissaire de police entraînait Lucien de son côté, afin de les consoler et de les encourager.

Le docteur constata les signes apparents de la mort, et la concierge décrocha du chevet un crucifix qu'elle plaça sur la poitrine de M. de Favreuse, dont elle joignit pieusement les mains.

La douloureuse impression causée par le dramatique événement dont ils avaient été témoins devait être longue à se dissiper chez Mme Landry et les deux enfants qu'elle accompagnait.

LE SPORT

[Suite de la page 7]

de salut, et notre corps enseignant semble animé de préoccupations d'un tout autre ordre. C'est l'affaire de nos gouvernants, nous leur signalons l'écueil. Nous n'avons, malheureusement, pas en mains les leviers de commande. Si nous les avions, nos jeunes canadiens-français de 15 à 19 ans lanceraient moins de jurons et boiraient des boissons enivrantes en plus petite quantité!

C'est à se demander si ceux qui ont voix au chapitre ne font pas exprès pour que les choses soient ainsi! S'il n'y avait plus de voleurs, nous n'aurions plus besoin de gendarmes...

LA SANTE A LA PORTEE DE TOUS

Pour avoir le courage — qui deviendra vite une habitude — de faire votre cure de santé, vous devrez vous rappeler ces simples principes qui sont en somme le catéchisme du fervent de la culture physique :

Il est indispensable de se laver les muscles, comme on se lave le corps.

Dès le plus jeune âge, les mouvements de culture physique doivent être pratiqués. Ne remettez jamais au lendemain l'exercice qui vous ennuie le jour même.

N'hésitez pas à vous mettre en retard pour consacrer cinq minutes à votre travail musculaire. Le temps ainsi dépensé est gagné pour l'avenir.

Ne précipitez pas les mouvements. Agissez lentement, méthodiquement, sans effort, respirez profondément.

Un mouvement, pour être efficace, ne doit jamais atteindre la fatigue.

Exécutez les exercices sans être habillé, afin que vos muscles ne soient pas comprimés par un vêtement quelconque, et ouvrez une fenêtre dans la pièce où vous faites votre gymnastique.

Si, pour une raison quelconque, vous avez cessé votre entraînement pendant quelques jours, évitez, lorsque vous le reprenez, d'accomplir les mouvements autant de fois que vous en avez l'habitude, sinon vous aurez des courbatures. Revenez au chiffre ordinaire progressivement, en deux, trois ou quatre jours, selon le temps d'arrêt.

On peut varier à l'infini les mouvements de culture physique. Nous nous contenterons d'envisager le cas de la personne qui, tout en désirant s'exercer chaque jour, ne peut consacrer qu'un temps minime, à cette médication.

A son usage, nous avons établi ces tableaux ne comportant que quatre mouvements, ceux qui font travailler le plus de muscles à la fois et qui dispensent d'une multitude de gestes opérant sur chaque muscle séparément.

I. — POUR TOUT LE CORPS

Etendez-vous en avant sur un linoléum de préférence et non pas sur un tapis qui peut contenir des poussières malsaines. Ne vous appuyez que sur la paume des mains et sur la pointe des pieds.

Placez vos mains un peu au-dessous des épaules. Que votre corps soit bien tendu, ne formant qu'un bloc obéissant entièrement à vos tractions.

Soulevez-vous en vous servant de la pointe des doigts et en redressant les bras complètement, la tête levée franchement. Puis, fléchissez et revenez à la position initiale jusqu'à ce que votre menton touche le sol.

Recommencez l'exercice cinq fois au début, et, en augmentant, jusqu'à dix fois au maximum.

Surveillez minutieusement la respiration : expirez en vous soulevant, inspirez en redescendant.

Cet exercice fait travailler tout le corps.

II. — POUR LE VENTRE, LES JAMBES, LES HANCHES

Etendu sur le parquet, calez au début vos pieds sous un meuble. Lorsque vous serez entraîné, vous ne devrez pas remuer vos pieds que nul objet ne retiendra. Mettez les mains derrière la tête.

Relevez le tronc jusqu'à la position assise, puis rapprochez la tête le plus possible des genoux, en ayant soin de rejeter les coudes en arrière, au lieu de les mettre en avant, afin de s'en aider.

Revenez ensuite à la position initiale.

Pendant ce mouvement, inspirez; durant le redressement, exhalez. Gardez sans cesse la tête levée. Recommencez cinq fois au début, ne dépassez jamais dix fois quelle que soit votre vigueur.

Passons à un nouvel exercice intéressant tout un groupe de muscles : ceux du ventre, des cuisses et des reins.

III. — POUR LE VENTRE, LES CUISSSES, LES REINS

Etendez-vous sur le dos et levez une jambe à laquelle vous imprimez un mouvement giratoire. Ayez soin que le genou et le cou-de-pied soient bien tendus.

Lorsque vous levez la jambe, aspirez. Quand vous l'abaissez, exhalez. Passez ensuite à l'autre jambe.

Exécutez le mouvement avec la gauche cinq fois et autant avec la droite. Augmentez à mesure l'amplitude des cercles décrits. Pendant cet exercice, les bras doivent être le long du corps.

Recommencez, mais les cercles doivent être alors faits dans le sens opposé à celui adopté pour les premiers exercices.

Lorsque vous serez bien entraîné, au lieu de faire agir les jambes, l'une après l'autre, vous pourrez les mouvoir en même temps.

Vous ferez dix fois cet exercice lentement, en faisant attention que chaque cercle corresponde à une respiration complète. Bien entendu, après avoir exécuté le mouvement dix fois dans un sens, vous le referez dix fois dans l'autre.

Assis à terre, les jambes écartées, faites une rotation du tronc la main gauche touchant le pied droit, puis la main droite touchant le pied gauche.

IV. — POUR LE VENTRE, LES EPAULES, LES JAMBES

Debout, les pieds écartés, les bras tendus, les poings serrés, vous faites exécuter un demi-cercle au tronc de gauche à droite, puis de droite à gauche. Chaque fois que le tronc achève sa rotation dans un sens, vous effectuerez une flexion de côté de haut en bas, les bras toujours tendus, dont celui qui est baissé touche le sol entre vos pieds. Aspirez quand le tronc fait la rotation, exhalez pendant la flexion de haut en bas. Les jambes doivent rester raides.

Recommencez dix fois chaque sens, soit vingt demi-rotations.

Tels sont les mouvements fondamentaux permettant aux pratiquants d'éliminer toutes les causes de maux assaillant ceux qui négligent l'état de leurs muscles.

AH, MEMOIRE !...

Si on vous demandait...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

REPONSES

Quand Jacques-Cartier se rendit-il à Hochelaga ?

Que vise le tireur qui s'exerce ?

Qu'est-ce que la fleur de lis ?

Qui surnomme-t-on « le Grand Vaincu » ?

Qui fut « le père de la Nouvelle-France » ?

Que rappelle la croix du Mont-Royal ?

Qui fut notre premier historien national ?

L'auteur du « Drapeau de Carillon » ?

L'auteur du volume des poésies intitulé « Laurentiennes » ?

Qui lança le cri héroïque : « Debout les morts ! » ?

Nommez un grand chimiste.

Qu'est-ce qui rend la mouche dangereuse ?

La mouche est-elle féconde ?

Le vrai nom de l'original ?

D'où vient le mot nicotine ?

Les Américains ont-ils honoré le Père Marquette ?

La date du martyre du P. Jean de Brébeuf ?

Le vrai nom du « suisse », sorte d'écureuil ?

Combien de facettes dans l'œil d'une mouche ?

Quelles fondations doit-on à saint Vincent de Paul ?

Qui périt de froid sur le lac Saint-Pierre, en 1645 ?

Quel navire commandait Vauquelin en 1760 ?

Combien de globules rouges dans une goutte de sang ?

L'auteur de « Heures perdues » ?

L'auteur du recueil de poésies : « Les Ailes qui montent » ?

Quel père récollet célébra la première messe en terre trifluvienne ?

En quelle année l'exploit de Madeleine de Verchères ?

Quel chef des Patriotes fut tué à Saint-Eustache, en 1837 ?

Quelles qualités eut Mademoiselle Louise de Ramezay ?

Qui fonda les Sœurs Grises ?

Comment nomme-t-on un livre publié après la mort de l'auteur ?

Qui n'a qu'une jambe ?

Qu'est-ce qu'un tic ?

Qui fonda l'Islamisme ?

Qu'est-ce que le chaton d'une bague ?

Où demeure le roi d'Italie ?

Qu'est-ce qu'une pépète ?

— A son deuxième voyage, en 1635.

— Une cible.

— C'est l'emblème adopté en France par la royauté et qui figurait sur le drapeau blanc.

— Montcalm.

— M. de Champlain.

— Celle que M. de Maisonneuve y porta pour accomplir un vœu.

— F.-X. Garneau, m. en 1866.

— Le poète Octave Crémazie.

— Benjamin Sulte.

— L'adjudant Péricard, en Argonne.

— Lavoisier, français. (1743-1794).

— Les microbes qu'elle répand.

— En 40 jours, sa descendance est de 12,000,000.

— L'élan du Canada.

— De Jean Nicot, qui introduisit le tabac en France.

— Sa statue est au Capitole.

— En 1649.

— Tamias.

— Environ deux mille.

— Les Lazaristes, les Sœurs de Charité et l'œuvre des Enfants trouvés.

— Le Père de la Noue.

— L'Atalante.

— Cinq ou six millions.

— Adolphe Poisson. (1849-1922).

— Jules Tremblay, né en 1879.

— Le P. Denis Jamet. (26 juillet 1615.)

— En 1692.

— Le docteur Chénier.

— Des talents pour l'industrie de la colonisation.

— Mère d'Youville, née en 1701.

— Un livre posthume.

— Un unijambiste.

— La contraction convulsive de certains muscles.

— Mahomet, vers l'an 620.

— La partie dans laquelle une pierre précieuse est sertie.

— A Rome, au Quirinal.

— Un morceau de métal trouvé à l'état pur.

En descendant de Montmartre, ils en causaient, parlant presque à voix basse, car Paul et Rosette interrogeaient l'excellente femme.

Ils voulaient comprendre quel affreux désespoir, quel malheur irréparable avait conduit cet homme au suicide, et Mme Landry le leur expliquait de son mieux.

— Alors, c'est parce qu'il n'avait plus d'argent qu'il s'est tué, ce pauvre monsieur ? demanda Rosette.

— C'est à la fois à cause de la misère et de la maladie dont il souffrait, d'après ce que j'ai compris.

— Eh bien ! nous, on n'est pas riche non plus, ajouta la fillette, et papa a été bien malade, lorsqu'il ne travaillait pas... Il aurait pu se tuer aussi !...

— Ne dis pas ces choses-là !... repartit vivement Mme Landry, que cette seule perspective épouvanta. Ton père n'aurait jamais fait cela !...

— Oh ! non, je le sais bien !...

— Pour sûr, nous sommes bien plus pauvres encore que ces gens-là, car voilà près d'un an que ton père est sans ouvrage, et moi je gagne trop peu pour nous quatre. Que Dieu nous préserve d'un pareil malheur !... On ne doit jamais perdre l'espoir et la confiance !...

— Sans Popol, reprit Rosette, le monsieur serait mort sur le coup ; le médecin l'a dit.

Elle dit cela avec un certain orgueil, heureuse des éloges qui avait été décernés à son ami.

— Il a eu un sang-froid et un courage magnifiques répondit Mme Landry.

« C'est bien, ce que tu as fait là, mon petit Popol, ajouta-t-elle en se tournant vers le petit ramoneur, sans toi, M. de Favreux serait mort sur le coup, et ces deux pauvres jeunes gens, que nous avons vus si désolés, n'auraient pas eu la consolation de revoir leur père.

Rosette était fière de son petit ami. Son petit cœur, déjà plein d'amitié pour lui, se sentait gonflé d'affection et son âme ingénue éprouvait les trisaillements d'un bonheur inexprimable.

Paul répondait confusément aux éloges de la mère de Rosette, ne sachant que dire dans sa modestie ingénue.

Mme Landry, avec Rosette, accompagna Paul chez son oncle, et là, elle fit le récit de ce qui s'était passé.

Sophie Bourasse ainsi que Joseph et Thérèse félicitèrent Popol à leur tour ; mais le charbonnier qui avait grimacé et hoché la tête, pendant que Mme Landry parlait, intervint alors.

— Non, non, je chuis pas de votre avis, dit-il. Pourquoi che faire des j'ennuis à aller ch'occuper des choses des j'autres ?... Vouï, vouï, vouï !... cha vaut toujours mieux de che tenir tranquille !

— Pourtant, dit la tante Sophie, ce petit n'a pas fait de mal en portant secours à ce monsieur.

— Je dis pas qu'il ait fait du mal, répliqua Jean Bourasse, mais cha le regardait pas !... Chi che monchieur i ! veut che tuer, il est bien libre, bougri !... Et tou cha, cha fait des j'histoires !... le commichaire de poliche, tout le monde !...

C'est surtout le commissaire de police dont l'intervention ne plaisait guère à l'Auvergnat car depuis ses démêlés avec la justice, il avait une aversion plus profonde encore pour ses représentants.

— Quelles histoires voulez-vous que ça fasse, monsieur Bourasse ? dit Mme Landry.

— Eh ! avec ches gens de poliche, on ne chait jamais, répondit l'oncle du petit ramoneur.

Et cela fut dit d'un tel ton que personne n'osa répliquer.

Le petit Paul, toujours tremblant devant les brutalités de son oncle, baissait la tête et se cachait derrière

sa tante, près de Rosette qui aurait bien voulu être assez grande pour répondre « au vilain homme qui faisait de la peine à son ami ».

Aussi, avec quelle tendresse elle l'embrassa, lorsqu'on partit, — car, après quelques mots, Mme Landry prit congé de la famille du charbonnier.

Et elle aussi elle embrassa bien affectueusement le petit ami de sa fille, pour compenser les reproches injustes que son oncle lui avait adressés.

IV — Double surprise

LA PERSPICACITÉ de M. Laroche se trouvait complètement en défaut, lorsqu'il croyait que l'emprunt fait à sa caisse par Jeanne était destiné aux familles de ses petits protégés.

Cependant, pourquoi toutes ces précautions et ces cachotteries ?

« Evidemment, parce qu'il s'agit d'une somme importante, pensa Laroche. Jeannette me l'a dit, du reste.

« Et elle m'a fait retourner, la mignonne, afin que je ne voie pas ce qu'elle prendrait, ajouta le père de Jeanne avec un bon sourire qui avait une pointe de malice. Comme si cela m'est difficile de savoir ce qu'elle a pris dans mon coffre ! »

Le fait est que le négociant, minutieux jusque dans les moindres choses, possédait le compte, rigoureusement tenu de toutes les sommes qui entraient dans son coffre et qui en sortaient. N'ayant point d'associé, ne devant de compte à personne, M. Laroche n'avait qu'un seul coffre-fort, celui que nous avons vu chez lui, dans son cabinet de travail. Bernard, à la fois caissier et fondé de pouvoir dans les bureaux de la Halle aux vins, versait directement à la banque les recettes opérées par ses soins, ne conservant dans sa caisse qu'un fonds de roulement nécessaire aux opérations journalières. Le négociant possédait seul le carnet de chèques au moyen desquels il retirait les sommes dont il avait besoin, et tout ce qui ne se trouvait pas déposé à la banque était enfermé dans son coffre-fort, soigneusement noté et enregistré.

— Voyons ! fit-il en prenant son livre de caisse dont il additionna rapidement les deux colonnes.

Puis il compta et vérifia.

— Peste ! deux mille francs !... s'écria-t-il. Eh ! mais elle va bien, ma Jeannette !... Elle se laisse peut-être trop facilement égarer par son cœur.

« C'est sur ce qu'elle possède personnellement que Jeannette entend prélever cette générosité, soit ! mais elle pourrait être dupe de son bon cœur.

Et le négociant en spiritueux réfléchit à la situation des deux protégés de sa fille, qu'il connaissait bien.

M. Laroche ne sortait pas de là. Il ne voyait aucun autre but à la généreuse charité de sa fille.

Il en arrivait à se persuader ainsi que ces deux mille francs devaient avoir été aux Landry, plutôt qu'à l'oncle du petit Paul.

Mais il cherchait à comprendre pour quel motif il avait fallu une pareille somme.

« Peut-être pour les établir, se dit-il, pour leur acheter un petit fonds avec lequel ils vivront !... ou bien pour fournir un cautionnement à Landry qui a trouvé un emploi... C'est vrai, il est intelligent ; il a été employé chez un notaire.

Et le père de Jeanne conclut :

— Eh bien ! il faut que je voie ça !

Ce n'était pas une simple curiosité chez lui maintenant : il pensait déjà, s'il trouvait les protégés de sa fille dignes d'intérêt, à s'associer à sa bonne action.

[A suivre au prochain numéro]

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal.

la CHASSE au TRÉSOR

DIX-HUITIEME EPISODE



1—André et Noiro furent inquiets en trouvant le chapeau de couleur que Paul portait lors de son enlèvement. "Il a été transporté en canot," dit André. "Viens, nous monterons le ruisseau avec le Hareng Rouge!" Ils retournèrent donc au quai, nagèrent jusqu'à leur bateau et partirent.



2—Il leur fut facile de s'avancer à l'intérieur de l'île. Le vieux bateau montait le ruisseau avec aisance et bientôt la nuit tomba. Ils constatèrent qu'ils étaient arrivés à une partie de la rivière, où chaque bord était longé par une épaisse forêt. Pas un bruit ne venait troubler le calme complet de la nuit.



3—Seul, on entendait le pop-pop-pop du moteur. Soudain l'air fut rempli de cris de clameurs, venant de chacune des rives, pendant que la nuit était percée par des flèches enflammées, qui venaient tomber sur le Hareng Rouge en partant de la forêt. La rivière étroite en était toute éclairée.



4—Le pauvre vieux bateau continuait de filer à vive allure et nos amis n'abandonneraient certes pas la lutte. Paul était donc gardé par les indigènes dans cette région et cette pensée les encourageait à soutenir la bataille, d'où qu'elle vienne. Les flèches tombaient de plus en plus nombreuses.



5—Le feu se communiqua à l'avant du petit bateau et les deux jeunes gens luttèrent comme des démons pour empêcher les flammes de se propager. C'était sans doute sur cet incendie que les indigènes comptaient, car les flèches cessèrent d'arriver et nos deux amis travaillaient ferme.



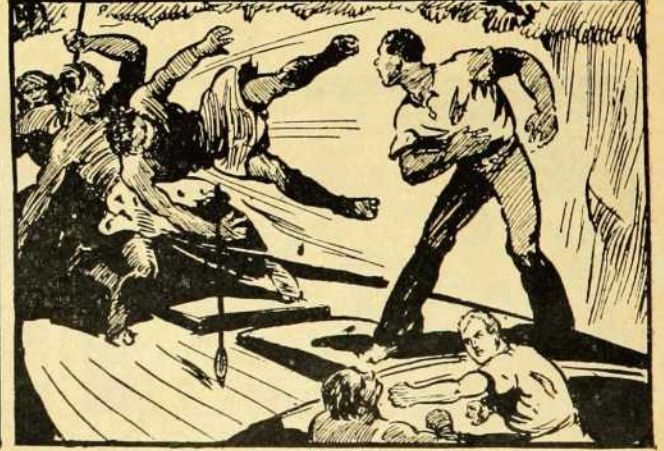
6—Ils voulaient à tout prix empêcher les flammes de se propager. Les seaux d'eau qu'ils jetaient sur le brasier se multipliaient. Leur tâche était rendue plus difficile par le fait qu'André devait surveiller le moteur, car il ne voulait pas arrêter. Mais, grâce aux efforts surhumains du gros nègre, le feu fut éteint en peu de temps.



7—Les dommages n'étaient pas considérables. "Sapristi, c'est un travail réchauffant que celui-là, patron!" dit Noiro en s'épongeant le front. "Donnez un peu de vitesse au vieux moteur maintenant et nous découvrirons bientôt où on a amené Paul." Mais le pauvre noir était un peu trop confiant.



8—Tout à coup les deux jeunes gens entendirent un bruissement de feuilles et le craquement des branches au-dessus de leur tête. "Mais, sapristi, voilà qu'il pleut des nègres maintenant," dit Noiro, pendant que des arbres touffus, qui formaient arche au-dessus de la rivière, tombaient des indigènes.



9—Tous étaient armés de lances. "Attention, André!" dit Noiro, "nous avons de la visite, mais ils ne resteront pas à dîner. Non, Monsieur." Et, comme un cyclone humain, le géant nègre chargeait les sauvages de tous côtés, ses bras puissants semblaient des pistons. André, attaqué également, lançait lui aussi des coups furieux.

[Suite au prochain numéro]

La Reine des Sioux



VINGT-TROISIEME EPISODE



1—Perchés sur le haut de la falaise, Thomas et Colombe Blanche guettaient Leroux et son complice. Une pierre se détacha du bord. "Cachez-vous," dit Thomas en tirant le bras de la jeune fille. "Vite! Si Leroux voit d'où vient cette pierre, il nous découvrira!"



2—Pendant que les deux jeunes gens se retiraient la pierre arriva juste sur le toit vermoulu de la hutte une centaine de pieds plus bas, où Thomas croyait que le vieux Daniel Laurent était prisonnier. Pit Leroux se retourna avec un cri de surprise. "Je crois que cette pierre vient de la falaise," dit-il.



3—Le bruit sourd causé par la pierre tombant sur le toit fit sortir Justin et Julot de la hutte. "Qu'est-ce qui se passe, patron?" demanda l'un d'eux. Le fermier pointa du doigt vers le haut de la falaise. "Quelqu'un nous épie de là-haut," dit-il.



4—Il demanda alors à Justin de monter jusqu'en haut et d'examiner la place. "Très bien, patron," répondit l'homme sans scrupules, anxieux de faire un bon coup. Et, quelques minutes plus tard, il escaladait l'escalier secret, taillé dans le roc, à quelques pas de la hutte. Sa figure laissait voir une expression décidée.



5—Justin arriva bientôt en haut de la falaise, les yeux grands ouverts et les oreilles tendues au moindre bruit. Mais il ne se doutait pas que Colombe Blanche et son compagnon se cachaient à peu de distance. Soudain, Thomas vit Justin s'arrêter, pendant qu'un aigle volait autour de lui et continuait sa route.



6—Justin s'empressa de redescendre vers Leroux qui attendait anxieusement son retour. "Tout va bien, patron," dit-il. "Un aigle a disloqué le roc!" Le fermier parut soulagé d'une grande inquiétude, en entendant le rapport de son homme et il pénétra à l'intérieur de la hutte.



7—Cependant, Leroux eut été mal à l'aise, s'il avait pu voir ce qui se passait en haut de la falaise, quand le crépuscule fut venu. Colombe Blanche et Thomas épiaient avec précaution par-dessus bord, parlant à voix basse. "Tout est bien tranquille, maintenant," disait Colombe Blanche à son compagnon.



8—Ayant décidé que c'était le meilleur moment pour sauver le vieillard, le jeune homme se laissa glisser doucement par-dessus le rebord de la falaise. "Attendez ici, jusqu'à mon retour, Colombe Blanche," murmura-t-il. "Je vais descendre afin de voir si le vieux Daniel Laurent est dans la hutte!"



9—La petite reine des Sioux suivait des yeux le jeune homme qui descendait rapidement, le long de la falaise et bientôt il disparut dans les ténèbres. La jeune fille attendait anxieusement, se demandant si Thomas réussirait. Les minutes passaient et le jeune ne revenait pas. Colombe Blanche devenait de plus en plus inquiète.



NOTES Encyclopédiques



Parmi les personnes possédant une mémoire prodigieuse pour les chiffres, on peut citer le cas d'une française méridionale connue sous le pseudonyme d'Osaka. On lui lit, par exemple, cent chiffres écrits dans un ordre purement fantaisiste sur un tableau et elle les répète instantanément ; elle les répète avec la même facilité en commençant par la fin. Si une personne lui donne sa date de naissance, elle dit aussitôt combien de jours, d'heures, de minutes et de seconde cela représente et en tenant compte des années bissextiles. Elle peut faire une foule d'autres opérations étonnantes qui demanderaient des heures de calcul à une personne expérimentée dans les chiffres et elle donne les solutions presque instantanément. Une seule personne semble lui avoir été encore supérieure sous ce rapport ; ce fut un nommé Zacharias Dase qui fut célèbre vers 1850. On pouvait lui demander de multiplier mentalement deux nombres de cent chiffres chacun et il faisait cette extraordinaire opération de tête et sans la moindre erreur.

Le premier nageur qui traversa le détroit du Pas-de-Calais à la nage fut, sauf erreur, le capitaine Andrew Webb qui partit de Douvres le 24 août 1875 à midi 56. Il prit pied devant Calais le lendemain matin à 10 heures 40 minutes, soit après une traversée de 21 heures 45 minutes. La distance à vol d'oiseau n'est que d'une vingtaine de milles mais il faut la doubler si l'on compte les sinuosités des courants. Ce capitaine alla se noyer, quelques années plus tard, dans le Saint-Laurent, en voulant le traverser à la nage au pied des chutes du Niagara.

Nous ne sommes pas très bien fixés sur l'origine de l'usage de la soie ; tout ce qu'on en sait appartient plus à la légende qu'à l'histoire. D'après cette légende l'idée d'utiliser la soie aurait été manifestée pour la première fois par une jeune femme de quatorze ans, celle de l'empereur chinois Hoang-Ti, lequel vivait deux mille ans avant notre ère.

Les étymologistes vont parfois, semble-t-il, chercher midi à quatorze heures ; ainsi pour le mot "manteau", ils ont trouvé ceci comme origine : ce mot viendrait du grec "manton" ou du perse "mandyas" et a pour racine "mantum" qui viendrait lui-même de "manus", lequel signifie main, parce que ce vêtement couvre les mains. C'est un peu tiré par les cheveux et, s'il en était ainsi, ce sont plutôt les gants qui auraient dû s'appeler des manteaux.

La mode des peaux de serpent a joui, pendant quelque temps, d'une grande faveur pour la fabrication de ceintures, chaussures et autres articles de toilette pour dames ; cette mode reviendra sans doute un jour mais ce ne sont pas les serpents qui le souhaitent. Il faut savoir en effet que ces animaux étaient écorchés vivants. En écorchant des serpents morts on n'obtenait en effet qu'une peau souvent déchirée parce qu'elle était très difficile à enlever. Quand ils eurent constaté cela et, pour ne pas risquer de diminuer leurs bénéfices ainsi que pour se faciliter la besogne, les chasseurs de serpents écorchèrent tout simplement leurs prises toutes vives.

A l'heure actuelle où les vêtements coûtent si cher, un industriel ferait peut-être fortune en reprenant un procédé qui a été mis en œuvre il y a déjà près d'un quart de siècle : la fabrication de vêtements en papier. Il s'agissait évidemment d'un papier résistant et ne faisant pas de plis disgracieux ; cela ne durait sans doute pas très longtemps mais, vu le bas prix, il était possible de renouveler un habit fréquemment à peu de frais et de paraître toujours bien vêtu. Un habit d'homme se vendait \$1.40, un pardessus cinquante cents, un tablier de femme 23 cents et il se faisait, toujours en papier, un linoléum d'assez bonne qualité à 33 cents la verge carrée.

Le tango n'est pas une nouveauté et n'est pas argentin comme beaucoup de personnes le croient ; il serait originaire d'une région indo-chinoise appelée "Tang-Ho". Il fut importé de là dans l'Hindoustan puis introduit en Espagne par les Zingaris, Gitanos et autres variétés de Bohémiens descendants de parias et qui, au quinzième siècle, émigrèrent en foule pour échapper aux persécutions. C'est ensuite qu'il aurait été transporté en Argentine. Rappelons la mésaventure assez curieuse d'un fonctionnaire argentin qui, en l'année 1637, fut excommunié pour avoir esquissé en public quelques pas de cette danse alors réputée inconvenante.

Avant les crinolines qui faisaient ressembler les femmes à d'énormes cloches, il y eut les "paniers" qui n'étaient guère moins amples. Quand une femme s'as-

seyait, ses paniers prenaient tant de place en s'élargissant, que, nous disent les chroniques du temps, il ne pouvait pas tenir plus de trois femmes dans une grande loge de spectacle où douze personnes ordinaires auraient pu prendre place facilement. A la cour de France, quand les princesses étaient assises à côté de la reine, on ne voyait plus celle-ci qui était cachée par les jupes des princesses et cela parut impertinent à sa Majesté. Heureusement, le premier ministre Richelieu trouva le bon remède à la chose ; il décida qu'il y aurait toujours un fauteuil de vide de chaque côté de la reine, ce qui l'empêcherait d'être incommodée. On prit pour prétexte que ces deux fauteuils étaient destinés à Mesdames de France, lesquelles n'étaient pas encore nées. Il aurait peut-être été plus simple d'espacer tout simplement les fauteuils.

Les étymologistes ne sont pas encore d'accord sur l'origine du mot "macabre". Selon les uns, cette appellation viendrait du poète Macabre qui traita dans ses vers des sujets... évidemment macabres. Selon d'autres, ce nom viendrait d'une famille d'imagiers établie à Troyes, en Champagne, au quinzième siècle. Enfin, d'autres encore le font provenir du mot arabe "Magharah" signifiant cimetière.

Le plus grand des poissons d'eau douce est l'Arapaima qui vit dans les eaux du Brésil et de la Guyane ; il atteint quinze pieds de longueur avec un poids de quatre cent cinquante livres. Une belle prise pour un pêcheur à la ligne !

Dante Alighieri perdit la femme qu'il adorait, Béatrix, le 9 juin 1290 ; un désespoir si profond s'empara de lui qu'il résolut de vivre isolé, sans plus jamais de contact avec le monde et, aujourd'hui encore, le nom de Dante évoque fatalement celui de la Béatrix aimée par-dessus tout. On oublie cependant que Dante épousa Gemma Donati deux ans plus tard, en 1292, ce qui prouve bien que les regrets éternels s'usent en somme assez vite.

Dans les principales villes du monde, les ordures ménagères sont traitées par le broyage fin qui les réduit très rapidement en poudre. Cette poudre forme un engrais précieux dont la teneur est de 9 pour 100 en azote, 11 pour 100 en acide phosphorique et 3½ pour 100 en potasse, soit le double d'un bon fumier.

Deux petites villes, en France, portent le nom de Montréal ; l'une est dans le département du Gers et l'autre dans celui de l'Aude.

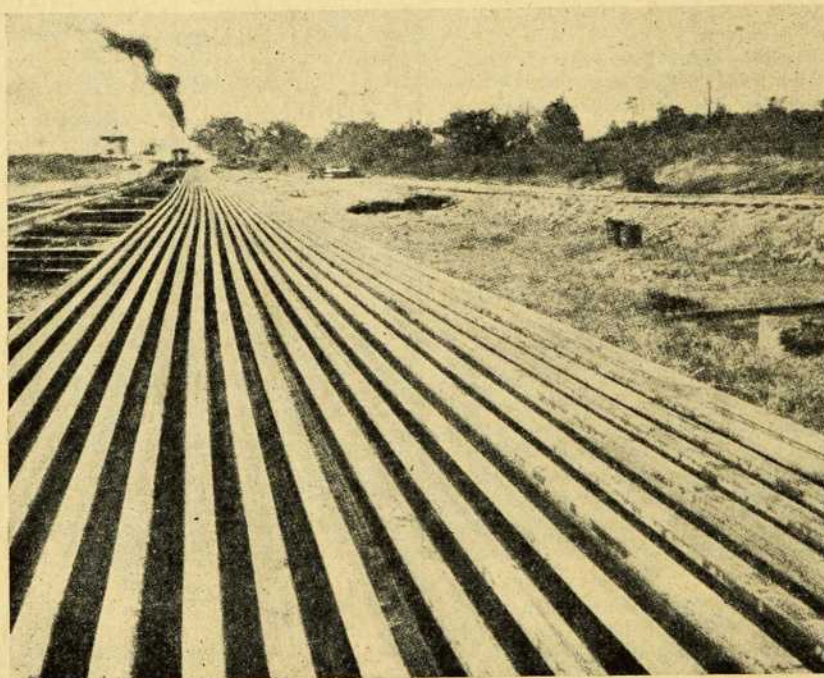
On sait que les antipodes d'un pays sont le pays qui lui est diamétralement opposé sur le globe terrestre ; peu de personnes, toutefois, savent comment on désigne, sous un terme général, les habitants des antipodes. Ce sont les "Péριοέciens".

Les Catacombes qui sont sous Paris auraient une longueur de deux cents milles si elles étaient toutes mises bout à bout. Il y a, dans ces galeries, trente millions de squelettes.

Les matériaux que l'on emploie aux diverses fins d'industrie ne sont jamais aussi résistants qu'on pourrait le supposer d'après les calculs. Cette faiblesse serait due à des fêlures si petites qu'elles sont absolument invisibles mais la cause de ces fêlures n'est pas connue. Si elle l'était on pourrait sans doute y

remédier et fabriquer ensuite des métaux mille fois plus résistants que ceux que l'on emploie actuellement ; les ponts, les autos, les avions pourraient être infiniment plus légers. D'après certaines théories, la rupture des métaux serait due à des atomes jouant un rôle véritablement contagieux et qui les fait céder les uns après les autres. Tout cela n'est que des mots ; en réalité on cherche, on suppose et on ne sait rien.

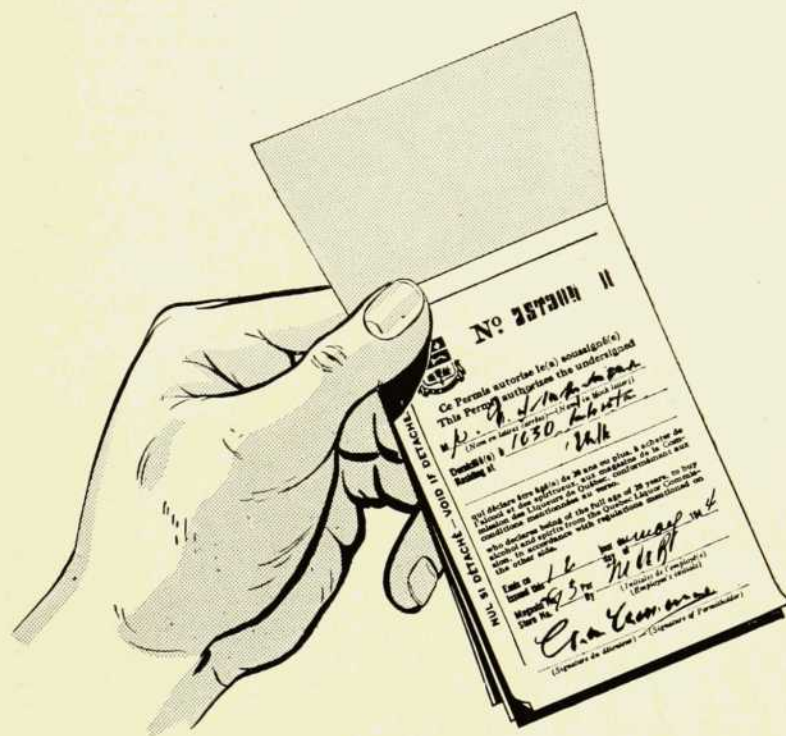
Le Vieux Sérail, qui était autrefois la résidence des sultans de Turquie à Constantinople n'était pas un simple palais. Il en comportait plusieurs avec, en plus, des casernes, des mosquées, des collèges, des hôpitaux, d'innombrables cuisines et couvrait un espace immense. Il avait, dit-on, près de dix-huit milles de circonférence. Il logeait environ dix mille personnes mais pouvait en contenir le double. Outre la garde impériale et le harem, il y avait des esclaves et des serviteurs par milliers, des fonctionnaires de tout rang, des bateliers, des marins et enfin une garde éprouvée, celle des terribles janissaires. De tout cela il ne reste plus rien que le souvenir.



Les rails des chemins de fer sont d'une longueur relativement faible et sont ajustés sur la voie de manière à ne pas se toucher par leurs extrémités. On a adopté cette manière de les poser pour éviter les déformations de la voie quand la chaleur fait dilater les rails, ou du moins c'est ce que l'on croyait qui arriverait. D'après les expériences faites il n'en est rien, la température n'a pas d'influence sur la longueur des rails et la disposition normalement adoptée n'a pour seul effet que de causer des trépidations régulières. Afin d'éviter ces trépidations et, pour donner plus de solidité encore à la voie, on emploie maintenant, dans certains pays, des rails dont la longueur est de quinze cents pieds. Il paraît que la nouvelle méthode donne toute satisfaction.



Tout citoyen est responsable de son permis de spiritueux



Aujourd'hui, grâce au nouveau permis de spiritueux, une surveillance plus étroite est exercée dans tous les magasins de la Commission des Liqueurs de Québec en vue de rendre service au public. L'obligation de soumettre la carte d'inscription nationale et de signer le permis d'achat permet un contrôle plus efficace qui se traduit par une répartition plus équitable des stocks disponibles.

Cependant, la Commission des Liqueurs de Québec compte sur la coopération du public — car, tout système de contrôle s'avère difficile et souvent inadéquat si chacun n'y apporte pas toute sa coopération.

Dans ce but, la Commission des Liqueurs de Québec demande aux acheteurs lorsqu'ils utilisent leurs permis de bien vouloir respecter deux conditions principales.

1. Le permis est personnel, c'est-à-dire à l'usage exclusif de la personne au nom de laquelle il est émis.

2. Il n'est pas transférable, ce qui signifie qu'un détenteur de permis n'a pas le droit de déléguer une autre personne à sa place pour acheter des liqueurs alcooliques.

Toute personne qui enfreint ce règlement s'expose à se faire confisquer son carnet.

La seule exception à cette règle est la suivante : "Le mari peut acheter pour son épouse en utilisant le permis de cette dernière ou vice versa." Cependant, les deux permis ne devront jamais être utilisés simultanément.

Cette nouvelle procédure est édictée dans le but d'aider les gens à s'approvisionner car il peut arriver que certaines personnes, à cause de leurs occupations, ne puissent se présenter au magasin, aux heures d'affaires.

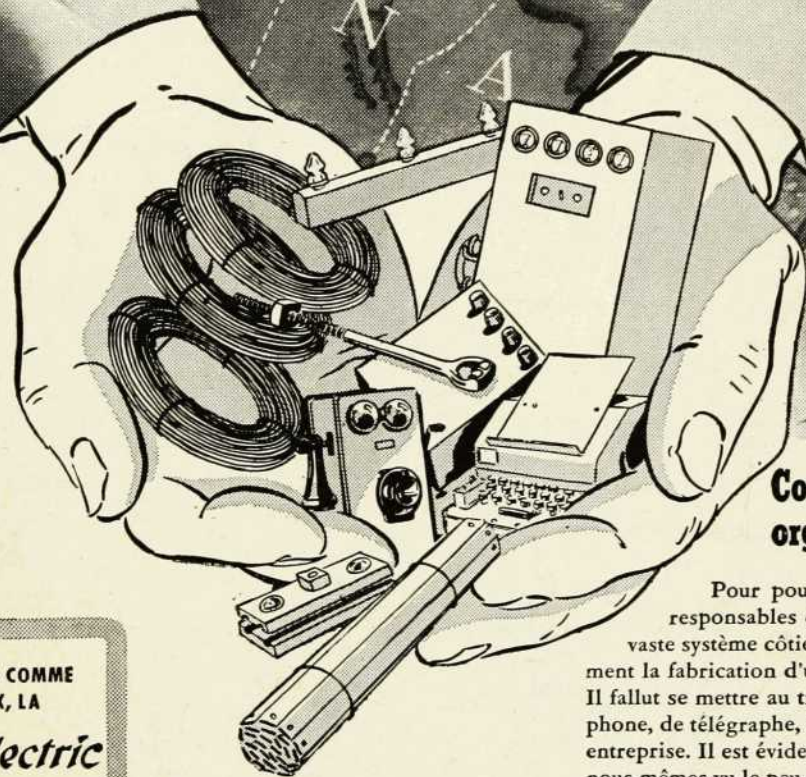
Que chaque citoyen suive ces directives en n'exigeant jamais plus que ce qu'il a droit et ainsi les consommateurs seront à même d'apprécier qu'après tout, ces restrictions, imposées par les circonstances, sont bien légères comparées à ce qui existe dans ce domaine, en dehors de la province.

Publiée par la

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUEBEC

"SERVICE ÉLECTRIQUE NATIONAL" veut dire

Un PERSONNEL bien entraîné et comprenant parfaitement L'ESPRIT du service — appuyé par une ORGANISATION capable de produire et livrer les articles électriques — OÙ et QUAND ils sont requis.



Communications pour la défense organisées en vitesse...

Pour pouvoir parer à toute éventualité, les autorités responsables de la défense du Canada mirent sur pied un vaste système côtier de communications qui nécessita naturellement la fabrication d'une grande quantité de pièces et d'appareils. Il fallut se mettre au travail en vitesse—appareils de radio, de téléphone, de télégraphe, télétypes... tout entra dans cette formidable entreprise. Il est évident qu'il nous fut impossible de tout fabriquer nous-mêmes vu le peu de temps à notre disposition. Il fallut s'adresser ailleurs et accorder des sous-contrats à d'autres manufacturiers disséminés à travers le Canada. Les pièces nécessaires furent livrées à temps; nos techniciens, hommes de ligne et installateurs se mirent à l'oeuvre et, bientôt, le Canada eut pour se défendre en cas d'attaque tout un vaste réseau de communications. Nous croyons que seul "un service électrique vraiment national" pouvait produire de pareils résultats.

EN TEMPS DE GUERRE COMME
EN TEMPS DE PAIX, LA

Northern Electric

FOURNIT

Fils et câbles
Appareils téléphoniques
Appareils d'énergie électrique
Equipements de radiodiffusion
Appareils électroniques
Eclairage
Fournitures électriques
Appareils domestiques
Fournitures pour canalisations
souterraines et aériennes

Northern Electric Company Limited

40-S-445F



Northern Electric

—ET SES EMPLOYÉS—

SERVICE ÉLECTRIQUE NATIONAL

HALIFAX
SAINT JOHN, N.B.
QUEBEC
TROIS RIVIERES

SHERBROOKE
MONTREAL

OTTAWA
VAL D'OR

TORONTO
HAMILTON

LONDON
WINDSOR

KIRKLAND LAKE
TIMMINS

LAKE
SUDBURY

WINNIPEG
PORT ARTHUR

CALGARY
REGINA

EDMONTON
VERNON
VANCOUVER
VICTORIA